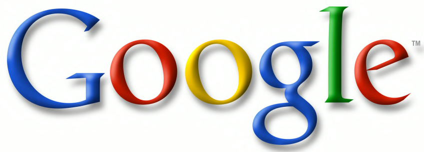
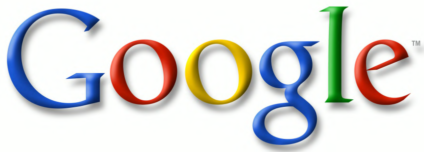
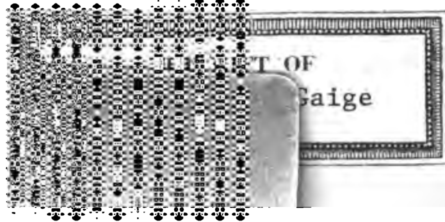







T OF
Gaige



HISTOIRE NATURELLE.

OISEAUX.

TOME QUATRIÈME.

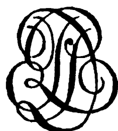
HISTOIRE NATURELLE

PAR BUFFON,

DÉDIÉE AU CITOYEN LACEPEDE,
MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL.

OISEAUX.

TOME QUATRIEME.

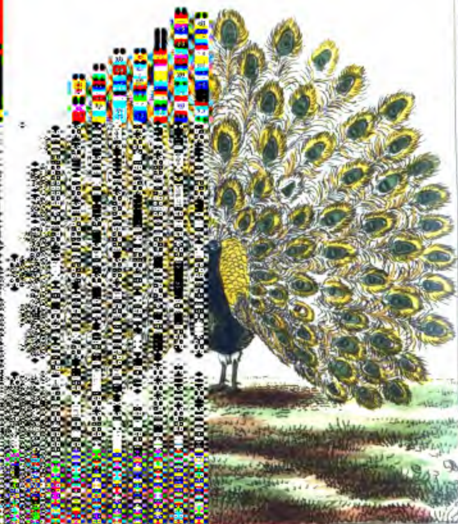


A PARIS,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE
DE P. DIDOT L'AÎNÉ, GALERIES DU LOUVRE, N° 3,
ET FIRMIN DIDOT, RUE DE THIONVILLE, N° 116.

AN VII. — 1799.

Grad/Buhr
gift
Fredirick M. Gaige
1-13-2000



PAON.

HISTOIRE NATURELLE.

[1] LE PAON [2].

Voyez la planche 1 de ce volume.

SI l'empire appartenoit à la beauté et non à la force, le paon seroit, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les pro-

[1] Voyez les planches enluminées; n° 433, le mâle; et n° 434, la femelle.

[2] En latin, *pavo*; en espagnol, *pavon*; en italien, *pavone*; en allemand, *pfau*; en anglois, *peacock*.

portions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné. Une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger : son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillans des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel ; non seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paroît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour du printemps : mais si sa femelle vient tout-à-coup à paroître, si les feux de

l'amour, se joignant aux secrètes influences de la saison, le tirent de son repos, lui inspirent une nouvelle ardeur et de nouveaux desirs, alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête et annonce l'émotion intérieure; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grace sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses : chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyans et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Le paon ne semble alors connoître ses avantages que pour en faire hommage à sa compagne, qui en est privée, sans en être moins chérie; et la vivacité que l'ardeur de l'amour mêle à son action, ne fait qu'ajou-

ter de nouvelles graces à ses mouvemens, qui sont naturellement nobles, fiers et majestueux, et qui, dans ces momens, sont accompagnés d'un murmure énergique et sourd qui exprime le desir.

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année. Le paon, comme s'il sentoit la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté: car on prétend qu'il en jouit en effet; qu'il est sensible à l'admiration; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges; et qu'au contraire, lorsqu'on paroît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors et les cache à qui ne sait point les admirer.

Quoique le paon soit depuis long-temps comme naturalisé en Europe, cependant il n'en est pas plus originaire; ce sont les Indes

orientales, c'est le climat qui produit le saphir, le rubis, la topaze, qui doit être regardé comme son pays natal ; c'est de là qu'il a passé dans la partie occidentale de l'Asie, où, selon le témoignage positif de Théophraste cité par Pline, il avoit été apporté d'ailleurs ; au lieu qu'il ne paroît pas avoir passé de la partie la plus orientale de l'Asie, qui est la Chine, dans les Indes : car les voyageurs s'accordent à dire que quoique les paons soient fort communs aux Indes orientales, on ne voit à la Chine que ceux qu'on y transporte des autres pays ; ce qui prouve au moins qu'ils sont très-rares à la Chine.

Élien assure que ce sont les barbares qui ont fait présent à la Grèce de ce bel oiseau ; et ces barbares ne peuvent guère être que les Indiens, puisque c'est aux Indes qu'Alexandre, qui avoit parcouru l'Asie, et qui connoissoit bien la Grèce, en a vu pour la première fois : d'ailleurs il n'est point de pays où ils soient plus généralement répandus et en aussi grande abondance que dans les Indes. Mandeslo et Thévenot en ont trouvé un grand nombre dans la province de Guzarate ; Tavernier, dans toutes les Indes, mais particu-

lièrement dans les territoires de Baroche, de Cambaya et de Broudra; François Pyrard, aux environs de Calicut; les Hollandois, sur toute la côte de Malabar; Lintscot, dans l'île de Ceylan; l'auteur du *second Voyage de Siam*, dans les forêts sur les frontières de ce royaume, du côté de Camboge et aux environs de la rivière de Meinam; le Gentil, à Java; Gemelli Carreri, dans les îles Calamianes, situées entre les Philippines et Bornéo. Si on ajoute à cela que dans presque toutes ces contrées les paons vivent dans l'état de sauvages, qu'ils ne sont nulle part ni si grands ni si féconds, on ne pourra s'empêcher de regarder les Indes comme leur climat naturel; et en effet, un si bel oiseau ne pouvoit guère manquer d'appartenir à ce pays si riche, si abondant en choses précieuses, où se trouvent la beauté, la richesse en tout genre, l'or, les perles, les pierreries, et qui doit être regardé comme le climat du luxe de la nature. Cette opinion est confirmée en quelque sorte par le texte sacré; car nous voyons que les paons sont comptés parmi les choses précieuses que la flotte de Salomon rapportoit tous les trois ans. Il est clair que

c'est ou des Indes, ou de la côte d'Afrique la plus voisine des Indes, que cette flotte, formée et équipée sur la mer Rouge, et qui ne pouvoit s'éloigner des côtes, tiroit ses richesses : or il y a de fortes raisons de croire que ce n'étoit point des côtes d'Afrique ; car jamais voyageur n'a dit avoir apperçu dans toute l'Afrique, ni même dans les îles adjacentes, des paons sauvages qui pussent être regardés comme propres et naturels à ces pays, si ce n'est dans l'île de Sainte-Hélène, où l'amiral Verhowen trouva des paons qu'on ne pouvoit prendre qu'en les tuant à coups de fusil : mais on ne se persuadera pas apparemment que la flotte de Salomon, qui n'avoit point de boussole, se rendît tous les trois ans à l'île de Sainte-Hélène, où d'ailleurs elle n'auroit trouvé ni or, ni argent, ni ivoire, ni presque rien de tout ce qu'elle cherchoit. De plus, il me paroît vraisemblable que cette île, éloignée de plus de trois cents lieues du continent, n'avoit pas même de paons du temps de Salomon ; mais que ceux qu'y trouvèrent les Hollandois y avoient été lâchés par les Portugais, à qui elle avoit appartenu, ou par d'autres, et qu'ils s'y étoient multipliés

d'autant plus facilement que l'île de Sainte-Hélène n'a, dit-on, ni bête venimeuse, ni animal vorace.

On ne peut guère douter que les paons que Kolbe a vus au cap de Bonne-Espérance, et qu'il dit être parfaitement semblables à ceux d'Europe, quoique la figure qu'il en donne s'en éloigne beaucoup, n'eussent la même origine que ceux de Sainte-Hélène, et qu'ils n'y eussent été apportés par quelques uns des vaisseaux européens qui arrivent en foule sur cette côte.

On peut dire la même chose de ceux que les voyageurs ont apperçus au royaume de Congo, avec des dindons, qui certainement n'étoient point des oiseaux d'Afrique, et encore de ceux que l'on trouve sur les confins d'Angola, dans un bois environné de murs, où on les entretient pour le roi du pays. Cette conjecture est fortifiée par le témoignage de Bosman, qui dit en termes formels qu'il n'y a point de paons sur la côte d'Or, et que l'oiseau pris par M. de Foquembrog et par d'autres pour un paon, est un oiseau tout différent, appelé *kroon-vogel*.

De plus, la dénomination de *paon d'A-*

frique, donnée par la plupart des voyageurs aux demoiselles de Numidie, est encore une preuve directe que l'Afrique ne produit point de paons ; et si l'on en a vu anciennement en Libye, comme le rapporte Eustathe, c'en étoit sans doute qui avoient passé ou qu'on avoit portés dans cette contrée de l'Afrique, l'une des plus voisines de la Judée, où Salomon en avoit mis long-temps auparavant : mais il ne paroît pas qu'ils l'eussent adoptée pour leur patrie, et qu'ils s'y fussent beaucoup multipliés, puisqu'il y avoit des lois très-sévères contre ceux qui en avoient tué ou seulement blessé quelques uns.

Il est donc à présumer que ce n'étoit point des côtes d'Afrique que la flotte de Salomon rapportoit les paons, des côtes d'Afrique, dis-je, où ils sont fort rares, et où l'on n'en trouve point dans l'état de sauvages ; mais bien des côtes d'Asie, où ils abondent, où ils vivent presque par-tout en liberté, où ils subsistent et se multiplient sans le secours de l'homme, où ils ont plus de grosseur, plus de fécondité que par-tout ailleurs, où ils sont, en un mot, comme sont tous les animaux dans leur climat naturel,

Des Indes ils auront facilement passé dans la partie occidentale de l'Asie; aussi voyons-nous dans Diodore de Sicile, qu'il y en avoit beaucoup dans la Babylonie : la Médie en nourrissoit aussi de très-beaux et en si grande quantité, que cet oiseau en a eu le surnom d'*avis medica*. Philostrate parle de ceux du Phase, qui avoient une huppe bleue, et les voyageurs en ont vu en Perse.

De l'Asie ils ont passé dans la Grèce, où ils furent d'abord si rares, qu'à Athènes on les montra pendant trente ans à chaque néoménie comme un objet de curiosité, et qu'on accouroit en foule des villes voisines pour les voir.

On ne trouve pas l'époque certaine de cette migration du paon de l'Asie dans la Grèce; mais il y a preuve qu'il n'a commencé à paroître dans ce dernier pays que depuis le temps d'Alexandre, et que sa première station au sortir de l'Asie a été l'île de Samos.

Les paons n'ont donc paru dans la Grèce que depuis Alexandre; car ce conquérant n'en vit pour la première fois que dans les Indes, comme je l'ai déja remarqué, et il fut tellement frappé de leur beauté, qu'il défen-

dit de les tuer sous des peines très-sévères: mais il y a toute apparence que peu de temps après Alexandre, et même avant la fin de son règne, ils devinrent fort communs; car nous voyons dans le poète Antiphanes, contemporain de ce prince, et qui lui a survécu, qu'une seule paire de paons apportée en Grèce s'y étoit multipliée à un tel point, qu'il y en avoit autant que de cailles; et d'ailleurs Aristote, qui ne survécut que deux ans à son élève, parle en plusieurs endroits des paons comme d'oiseaux fort connus.

En second lieu, que l'île de Samos ait été leur première station à leur passage d'Asie en Europe, c'est ce qui est probable par la position même de cette île, qui est très-voisine du continent de l'Asie; et de plus, cela est prouvé par un passage formel de Menodotus; quelques uns même, forçant le sens de ce passage, et se prévalant de certaines médailles samiennes fort antiques, où étoit représentée Junon avec un paon à ses pieds, ont prétendu que Samos étoit la patrie première du paon, le vrai lieu de son origine, d'où il s'étoit répandu dans l'Orient comme dans l'Occident: mais il est aisé de voir,

en pesant les paroles de Menodotus, qu'il n'a voulu dire autre chose, sinon qu'on avoit vu des paons à Samos avant d'en avoir vu dans aucune autre contrée située hors du continent de l'Asie, de même qu'on avoit vu dans l'Éolie (ou l'Étolie) des méléagrides, qui sont bien connues pour être des oiseaux d'Afrique, avant d'en voir en aucun autre lieu de la Grèce (*veluti...... quas meleagridas vocant ex Ætolia*). D'ailleurs l'île de Samos offroit aux paons un climat qui leur convenoit, puisqu'ils y subsistoient dans l'état de sauvages, et qu'Aulu-Gelle regarde ceux de cette île comme les plus beaux de tous.

Ces raisons étoient plus que suffisantes pour servir de fondement à la dénomination d'*oiseau de Samos* que quelques auteurs ont donnée au paon : mais on ne pourroit pas la lui appliquer aujourd'hui, puisque M. de Tournefort ne fait aucune mention du paon dans la description de cette île, qu'il dit être pleine de perdrix, de bécasses, de bécassines, de grives, de pigeons sauvages, de tourterelles, de bec figues, et d'une volaille excellente; et il n'y a pas d'apparence que

M. de Tournefort ait voulu comprendre sous la dénomination générique de *volaille*, un oiseau aussi considérable et aussi distingué.

Les paons ayant passé de l'Asie dans la Grèce, se sont ensuite avancés dans les parties méridionales de l'Europe, et, de proche en proche, en France, en Allemagne, en Suisse et jusque dans la Suède *, où, à la vérité, ils ne subsistent qu'en petit nombre, à force de soins, et non sans une altération considérable de leur plumage, comme nous le verrons dans la suite.

Enfin les Européens, qui, par l'étendue de leur commerce et de leur navigation, embrassent le globe entier, les ont répandus d'abord sur les côtes d'Afrique et dans quelques îles adjacentes, ensuite dans le Mexique, et de là dans le Pérou et dans quelques unes des Antilles, comme Saint-Domingue et la

* Les Suisses sont la seule nation qui se soit appliquée à détruire, dans leur pays, cette belle espèce d'oiseaux, avec autant de soin que toutes les autres en ont mis à la multiplier; et cela en haine des ducs d'Autriche, contre lesquels ils s'étoient révoltés, et dont l'écu avoit une queue de paon pour cimier.

Jamaïque, où l'on en voit beaucoup aujourd'hui, et où, avant cela, il n'y en avoit pas un seul, par une suite de la loi générale du climat, qui exclut du nouveau monde tout animal terrestre attaché par sa nature aux pays chauds de l'ancien continent; loi à laquelle les oiseaux pesans ne sont pas moins assujettis que les quadrupèdes : or l'on ne peut nier que les paons ne soient des oiseaux pesans, et les anciens l'avoient fort bien remarqué; il ne faut que jeter un coup d'œil sur leur conformation extérieure, pour juger qu'ils ne peuvent pas voler bien haut ni bien long-temps; la grosseur du corps, la briéveté des ailes et la longueur embarrassante de la queue, sont autant d'obstacles qui les empêchent de fendre l'air avec légéreté : d'ailleurs les climats septentrionaux ne conviennent point à leur nature, et ils n'y restent jamais de leur plein gré.

Le coq-paon n'a guère moins d'ardeur pour ses femelles, ni guère moins d'acharnement à se battre avec les autres mâles, que le coq ordinaire; il en auroit même davantage, s'il étoit vrai ce qu'on en dit, que lorsqu'il n'a qu'une ou deux poules, il les tour-

mente, les fatigue, les rend stériles à force de les féconder, et trouble l'œuvre de la génération à force d'en répéter les actes : dans ce cas les œufs sortent de l'*oviductus* avant qu'ils aient eu le temps d'acquérir leur maturité. Pour mettre à profit cette violence de tempérament, il faut donner au mâle cinq ou six femelles *; au lieu que le coq ordinaire, qui peut suffire à quinze ou vingt poules, s'il est réduit à une seule, la féconde encore utilement, et la rend mère d'une multitude de petits poussins.

Les paonnes ont aussi le tempérament fort lascif; et lorsqu'elles sont privées de mâles, elles s'excitent entre elles, et en se frottant dans la poussière (car ce sont des oiseaux pulvérateurs), et se procurant une fécondité imparfaite, elles pondent des œufs clairs et sans germe, dont il ne résulte rien de vivant :

* Je dónne ici l'opinion des anciens; car des personnes intelligentes que j'ai consultées, et qui ont élevé des paons en Bourgogne, m'ont assuré, d'après leur expérience, que les mâles ne se battoient jamais, et qu'il ne falloit à chacun qu'une ou deux femelles au plus; et peut-être cela n'arrive-t-il qu'à cause de la moindre chaleur du climat.

mais cela n'arrive guère qu'au printemps, lorsque le retour d'une chaleur douce et vivifiante réveille la nature, et ajoute un nouvel aiguillon au penchant qu'ont tous les êtres animés à se reproduire; et c'est peut-être par cette raison qu'on a donné à ces œufs le nom de *zéphyriens* (*ova zephyria*); non qu'on se soit persuadé qu'un doux zéphyr suffise pour imprégner les paonnes et tous les oiseaux femelles qui pondent sans la coopération du mâle, mais parce qu'elles ne pondent guère de ces œufs que dans la nouvelle saison, annoncée ordinairement et même désignée par les zéphyrs.

Je croirois aussi fort volontiers que la vue de leur mâle piaffant autour d'elles, étalant sa belle queue, faisant la roue et leur montrant toute l'expression du desir, peut les animer encore davantage, et leur faire produire un plus grand nombre de ces œufs stériles: mais ce que je ne croirai jamais, c'est que ce manége agréable, ces caresses superficielles, et, si j'ose ainsi parler, toutes ces courbettes de petit-maître, puissent opérer une fécondation véritable, tant qu'il ne s'y joindra pas une union plus intime et des

approches plus efficaces; et si quelques personnes ont cru que des paonnes avoient été fécondées ainsi par les yeux, c'est qu'apparemment ces paonnes avoient été couvertes réellement, sans qu'on s'en fût apperçu.

L'âge de la pleine fécondité pour ces oiseaux est à trois ans, selon Aristote et Columelle, et même selon Pline, qui en répétant ce qu'a dit Aristote, y fait quelques changemens; Varron fixe cet âge à deux ans; et des personnes qui ont observé ces oiseaux, m'assurent que les femelles commencent déja à pondre dans notre climat à un an, sans doute des œufs stériles : mais presque tous s'accordent à dire que l'âge de trois ans est celui où les mâles ont pris leur entier accroissement, où ils sont en état de cocher leur poule, et où la puissance d'engender s'annonce en eux par une production nouvelle très-considérable, celle des longues et belles plumes de leur queue, et par l'habitude qu'ils prennent aussitôt de les déployer en se pavanant et faisant la roue; le superflu de la nourriture n'ayant plus rien à produire dans l'individu, va s'employer désormais à la reproduction de l'espèce.

C'est au printemps que ces oiseaux se recherchent et se joignent : si on veut les avancer, on leur donnera le matin à jeun, tous les cinq jours, des féves légèrement grillées, selon le précepte de Columelle.

La femelle pond ses œufs peu de temps après qu'elle a été fécondée; elle ne pond pas tous les jours, mais seulement de trois ou quatre jours l'un. Elle ne fait qu'une ponte par an, selon Aristote, et cette ponte est de huit œufs la première année, et de douze les années suivantes : mais cela doit s'entendre des paonnes à qui on laisse le soin de couver elles-mêmes leurs œufs et de mener leurs petits; au lieu que si on leur enlève leurs œufs à mesure qu'elles pondent, pour les faire couver par des poules vulgaires *, elles feront trois pontes, selon

* Aristote dit qu'une poule ordinaire ne peut guère faire éclore que deux œufs de paon; mais Columelle lui en donnoit jusqu'à cinq, et outre cela quatre œufs de poule ordinaire, plus ou moins cependant, selon que la couveuse étoit plus ou moins grande : il recommandoit de retirer ces œufs de poule le dixième jour, et d'en substituer un pareil nombre de même espèce, récemment pondus, afin

Columelle, la première de cinq œufs, la seconde de quatre, et la troisième de deux ou trois. Il paroît qu'elles sont moins fécondes dans ce pays-ci, où elles ne pondent guère que quatre ou cinq œufs par an; et qu'au contraire elles sont beaucoup plus fécondes aux Indes, où, selon Pierre Martyr, elles en pondent de vingt à trente, comme je l'ai remarqué plus haut : c'est qu'en général la température du climat a beaucoup d'influence sur tout ce qui a rapport à la génération, et c'est la clef de plusieurs contradictions apparentes qui se trouvent entre ce que disent les anciens et ce qui se passe sous nos yeux. Dans un pays plus chaud, les mâles seront plus ardens, ils se battront entre eux, il leur faudra un plus grand nombre de femelles, et celles-ci pondront un plus grand nombre d'œufs; au lieu que

qu'ils vinssent à éclore en même temps que les œufs de paon, qui ont besoin de dix jours d'incubation de plus : enfin il prescrivoit de retourner ceux-ci tous les jours, si la couveuse n'avoit pu le faire à cause de leur grosseur; ce qu'il est aisé de reconnoître, si l'on a eu la précaution de marquer ces œufs d'un côté.

dans un pays plus froid elles seront moins fécondes, et les mâles moins chauds et plus paisibles.

Si on laisse à la paonne la liberté d'agir selon son instinct, elle déposera ses œufs dans un lieu secret et retiré. Ses œufs sont blancs et tachetés comme ceux de dinde, et à peu près de la même grosseur. Lorsque sa ponte est finie, elle se met à couver.

On prétend qu'elle est sujette à pondre pendant la nuit, ou plutôt à laisser échapper ses œufs de dessus le juchoir où elle est perchée; c'est pourquoi on recommande d'étendre de la paille au-dessous pour empêcher qu'ils ne se brisent.

Pendant tout le temps de l'incubation, la paonne évite soigneusement le mâle, et tâche sur-tout de lui dérober sa marche lorsqu'elle retourne à ses œufs : car dans cette espèce, comme dans celle du coq et de bien d'autres, le mâle, plus ardent et moins fidèle au vœu de la nature, est plus occupé de son plaisir particulier que de la multiplication de son espèce; et s'il peut surprendre la couveuse sur ses œufs, il les casse en s'approchant d'elle, et peut-être y met-il de l'intention,

et cherche-t-il à se délivrer d'un obstacle qui l'empêche de jouir : quelques uns ont cru qu'il ne les cassoit que par son empressement à les couver lui-même; ce seroit un motif bien différent. L'histoire naturelle aura toujours beaucoup d'incertitudes; il faudroit, pour les lui ôter, observer tout par soi-même : mais qui peut tout observer?

La paonne couve de vingt-sept à trente jours, plus ou moins, selon la température du climat et de la saison : pendant ce temps on a soin de lui mettre à portée une quantité suffisante de nourriture, de peur qu'étant obligée d'aller se repaître au loin, elle ne quittât ses œufs trop long-temps, et ne les laissât refroidir. Il faut aussi prendre garde de la troubler dans son nid, et de lui donner de l'ombrage; car, par une suite de son naturel inquiet et défiant, si elle se voit découverte, elle abandonnera ses œufs et recommencera une nouvelle ponte, qui ne vaudra pas la première, à cause de la proximité de l'hiver.

On prétend que la paonne ne fait jamais éclore tous ses œufs à la fois, mais que dès qu'elle voit quelques poussins éclos, elle

quitte tout pour les conduire : dans ce cas, il faudra prendre les œufs qui ne seront point encore ouverts, et les mettre éclore sous une autre couveuse, ou dans un four d'incubation.

Élien nous dit que la paonne ne reste pas constamment sur ses œufs, et qu'elle passe quelquefois deux jours sans y revenir; ce qui nuit à la réussite de la couvée. Mais je soupçonne quelque méprise dans ce passage d'Élien, qui aura appliqué à l'incubation ce qu'Aristote et Pline ont dit de la ponte, laquelle en effet est interrompue par deux ou trois jours de repos ; au lieu que de pareilles interruptions dans l'action de couver paroissent contraires à l'ordre de la nature, et à ce qui s'observe dans toutes les espèces connues des oiseaux, si ce n'est dans les pays où la chaleur de l'air et du sol approche du degré nécessaire pour l'incubation.

Quand les petits sont éclos, il faut les laisser sous la mère pendant vingt-quatre heures, après quoi on pourra les transporter sous une mue. Frisch veut qu'on ne les rende à la mère que quelques jours après.

Leur première nourriture sera la farine

d'orge détrempée dans du vin, du froment ramolli dans l'eau, ou même de la bouillie cuite et refroidie : dans la suite on pourra leur donner du fromage blanc bien pressé et sans aucun petit lait, mêlé avec des poireaux hachés, et même des sauterelles, dont on dit qu'ils sont très-friands; mais il faut auparavant ôter les pieds à ces insectes. Quand ils auront six mois, ils mangeront du froment, de l'orge, du marc de cidre et de poiré, et même ils pinceront l'herbe tendre; mais cette nourriture seule ne suffiroit point, quoiqu'Athénée les appelle *graminivores.*

On a observé que les premiers jours la mère ne revenoit jamais coucher avec sa couvée, dans le nid ordinaire, ni même deux fois dans le même endroit; et comme cette couvée si tendre, et qui ne peut encore monter sur les arbres, est exposée à beaucoup de risques, on doit y veiller de près pendant ces premiers jours, épier l'endroit que la mère aura choisi pour son gîte, et mettre ses petits en sûreté sous une mue, ou dans une enceinte formée en plein champ avec des claies préparées, etc.

Les paonneaux, jusqu'à ce qu'ils soient un peu forts, portent mal leurs ailes, les ont traînantes, et ne savent pas encore s'en servir : dans ces commencemens, la mère les prend tous les soirs sur son dos, et les porte l'un après l'autre sur la branche où ils doivent passer la nuit; le lendemain matin, elle saute devant eux du haut de l'arbre en bas, et les accoutume à en faire autant pour la suivre, et à faire usage de leurs ailes.

Une mère paonne, et même une poule ordinaire, peut mener jusqu'à vingt-cinq petits paonneaux, selon Columelle; mais seulement quinze, selon Palladius : ce dernier nombre est plus que suffisant dans les pays froids, où les petits ont besoin de se réchauffer de temps en temps, et de se mettre à l'abri sous les ailes de la mère, qui ne pourroit en garantir vingt-cinq à la fois.

On dit que si une poule ordinaire qui mène ses poussins, voit une couvée de petits paonneaux, elle est tellement frappée de leur beauté, qu'elle se dégoûte de ses petits, et les abandonne pour s'attacher à ces étrangers; ce que je rapporte ici non comme un fait vrai, mais comme un fait à vérifier,

d'autant plus qu'il me paroît s'écarter du cours ordinaire de la nature, et que, dans les premiers temps, les petits paonneaux ne sont pas beaucoup plus beaux que les poussins.

A mesure que les jeunes paonneaux se fortifient, ils commencent à se battre (sur-tout dans les pays chauds); et c'est pour cela que les anciens, qui paroissent s'être beaucoup plus occupés que nous de l'éducation de ces oiseaux, les tenoient dans de petites cases séparées : mais les meilleurs endroits pour les élever, c'étoit, selon eux, ces petites îles qui se trouvent en quantité sur les côtes d'Italie, telles, par exemple, que celle de Planasie, appartenante aux Pisans : ce sont en effet les seuls endroits où l'on puisse les laisser en liberté, et presque dans l'état de sauvages, sans craindre qu'ils s'échappent, attendu qu'ils volent peu et ne nagent point du tout, et sans craindre qu'ils deviennent la proie de leurs ennemis, dont la petite île doit être purgée; ils peuvent y vivre selon leur naturel et leurs appétits, sans contrainte, sans inquiétude; ils y prospéroient mieux, et, ce qui n'étoit pas négligé par les

Romains, leur chair étoit d'un meilleur goût; seulement, pour avoir l'œil dessus, et reconnoître si leur nombre augmentoit ou diminuoit, on les accoutumoit à se rendre tous les jours, à une heure marquée et à un certain signal, autour de la maison, où on leur jetoit quelques poignées de grain pour les attirer.

Lorsque les petits ont un mois d'âge ou un peu plus, l'aigrette commence à leur pousser, et alors ils sont malades comme les dindonneaux lorsqu'ils poussent le *rouge:* ce n'est que de ce moment que le coq-paon les reconnoît pour les siens; car tant qu'ils n'ont point d'aigrette, il les poursuit comme étrangers : on ne doit néanmoins les mettre avec les grands que lorsqu'ils ont sept mois; et s'ils ne se perchoient pas d'eux-mêmes sur le juchoir, il faut les y accoutumer, et ne point souffrir qu'ils dorment à terre, à cause du froid et de l'humidité.

L'aigrette est composée de petites plumes, dont la tige est garnie, depuis la base jusqu'auprès du sommet, non de barbes, mais de petits filets rares et détachés; le sommet est formé de barbes ordinaires, unies

ensemble, et peintes des plus belles couleurs.

Le nombre de ces petites plumes est variable; j'en ai compté vingt-cinq dans un mâle, et trente dans une femelle : mais je n'ai pas observé un assez grand nombre d'individus pour assurer qu'il ne puisse pas y en avoir plus ou moins.

L'aigrette n'est pas un cône renversé, comme on le pourroit croire; sa base, qui est en haut, forme une ellipse fort alongée, dont le grand axe est posé selon la longueur de la tête : toutes les plumes qui la composent ont un mouvement particulier assez sensible, par lequel elles s'approchent ou s'écartent les unes des autres, au gré de l'oiseau, et un mouvement général par lequel l'aigrette entière, tantôt se renverse en arrière, et tantôt se relève sur la tête.

Les sommets de cette aigrette ont, ainsi que tout le reste du plumage, des couleurs bien plus éclatantes dans le mâle que dans la femelle : outre cela, le coq-paon se distingue de sa poule, dès l'âge de trois mois, par un peu de jaune qui paroît au bout de l'aile; dans la suite, il s'en distingue par la

grosseur, par un éperon à chaque pied, par la longueur de sa queue, et par la faculté de la relever et d'en étaler les belles plumes, ce qui s'appelle *faire la roue.* Willughby croit que le paon ne partage qu'avec le dindon cette faculté remarquable : cependant on verra dans le cours de cette histoire qu'elle leur est commune avec quelques tetras ou coqs de bruyère, quelques pigeons, etc.

Les plumes de la queue, ou plutôt ces longues couvertures qui naissent de dessus le dos auprès du croupion, sont en grand ce que celles de l'aigrette sont en petit; leur tige est pareillement garnie, depuis sa base jusque près de l'extrémité, de filets détachés de couleur changeante, et elle se termine par une plaque de barbes réunies, ornée de ce qu'on appelle l'*œil* ou le *miroir :* c'est une tache brillante, émaillée des plus belles couleurs; jaune doré de plusieurs nuances, verd changeant en bleu et en violet éclatant, selon les différens aspects, et tout cela empruntant encore un nouveau lustre de la couleur du centre, qui est un beau noir velouté.

Les deux plumes du milieu ont environ quatre pieds et demi, et sont les plus longues

de toutes, les latérales allant toujours en diminuant de longueur jusqu'à la plus extérieure. L'aigrette ne tombe point; mais la queue tombe chaque année, en tout ou en partie, vers la fin de juillet, et repousse au printemps; et pendant cet intervalle l'oiseau est triste et se cache.

La couleur la plus permanente de la tête, de la gorge, du cou et de la poitrine, c'est le bleu avec différens reflets de violet, d'or et de verd éclatant : tous ces reflets, qui renaissent et se multiplient sans cesse sur son plumage, sont une ressource que la nature semble s'être ménagée pour y faire paroître successivement et sans confusion un nombre de couleurs beaucoup plus grand que son étendue ne sembloit le comporter; ce n'est qu'à la faveur de cette heureuse industrie que le paon pouvoit suffire à recevoir tous les dons qu'elle lui destinoit.

De chaque côté de la tête on voit un renflement formé par les petites plumes qui recouvrent le trou de l'oreille.

Les paons paroissent se caresser réciproquement avec le bec : mais en y regardant de plus près, j'ai reconnu qu'ils se grattoient

les uns les autres autour de la tête, où ils ont des poux très-vifs et très-agiles; on les voit courir sur la peau blanche qui entoure leurs yeux, et cela ne peut manquer de leur causer une sensation incommode : aussi se prêtent-ils avec beaucoup de complaisance lorsqu'un autre les gratte.

Ces oiseaux se rendent les maîtres dans la basse-cour, et se font respecter de l'autre volaille, qui n'ose prendre sa pâture qu'après qu'ils ont fini leur repas. Leur façon de manger est à peu près celle des gallinacés; ils saisissent le grain de la pointe du bec, et l'avalent sans le broyer.

Pour boire ils plongent le bec dans l'eau, où ils font cinq ou six mouvemens assez prompts de la mâchoire inférieure; puis, en se relevant et tenant leur tête dans une situation horizontale, ils avalent l'eau dont leur bouche s'étoit remplie, sans faire aucun mouvement du bec.

Les alimens sont reçus dans l'œsophage, où l'on a observé, un peu au-dessus de l'orifice antérieur de l'estomac, un bulbe glanduleux, rempli de petits tuyaux qui donnent en abondance une liqueur limpide.

L'estomac est revêtu à l'extérieur d'un grand nombre de fibres motrices.

Dans un de ces oiseaux qui á été disséqué par Gaspar Bartholin, il y avoit bien deux conduits biliaires; mais il ne se trouva qu'un seul canal pancréatique, quoique d'ordinaire il y en ait deux dans les oiseaux.

Le *cœcum* étoit double, et dirigé d'arrière en avant; il égaloit en longueur tous les autres intestins ensemble, et les surpassoit en capacité.

Le croupion est très-gros, parce qu'il est chargé de muscles qui servent à redresser la queue et à l'épanouir.

Les excrémens sont ordinairement moulés et chargés d'un peu de cette matière blanche qui se trouve sur les excrémens de tous les gallinacés et de beaucoup d'autres oiseaux.

On m'assure qu'ils dorment, tantôt en cachant la tête sous l'aile, tantôt en faisant rentrer leur cou en eux-mêmes et ayant le bec au vent.

Les paons aiment la propreté, et c'est par cette raison qu'ils tâchent de recouvrir et d'enfouir leurs ordures, et non parce qu'ils envient à l'homme les avantages qu'il pour-

roit retirer de leurs excrémens, qu'on dit être bons pour le mal des yeux, pour améliorer la terre, etc. mais dont apparemment ils ne connoissent pas toutes les propriétés.

Quoiqu'ils ne puissent pas voler beaucoup, ils aiment à grimper; ils passent ordinairement la nuit sur les combles des maisons, où ils causent beaucoup de dommage, et sur les arbres les plus élevés : c'est de là qu'ils font souvent entendre leur voix, qu'on s'accorde à trouver désagréable, peut-être parce qu'elle trouble le sommeil, et d'après laquelle on prétend que s'est formé leur nom dans presque toutes les langues.

On prétend que la femelle n'a qu'un seul cri, qu'elle ne fait guère entendre qu'au printemps; mais que le mâle en a trois : pour moi, j'ai reconnu qu'il avoit deux tons; l'un plus grave, qui tient plus du hautbois; l'autre plus aigu, précisément à l'octave du premier, et qui tient plus des sons perçans de la trompette; et j'avoue qu'à mon oreille ces deux tons n'ont rien de choquant, de même que je n'ai rien pu voir de difforme dans ses pieds; et ce n'est qu'en prêtant aux paons nos mauvais raisonnemens et même

nos vices, qu'on a pu supposer que leur cri n'étoit autre chose qu'un gémissement arraché à leur vanité, toutes les fois qu'ils apperçoivent la laideur de leurs pieds.

Théophraste avance que leurs cris souvent répétés sont un présage de pluie; d'autres, qu'ils l'annoncent aussi lorsqu'ils grimpent plus haut que de coutume; d'autres, que ces mêmes cris pronostiquoient la mort à quelque voisin; d'autres enfin, que ces oiseaux portoient toujours sous l'aile un morceau de racine de lin comme un amulette naturel, pour se préserver des fascinations..., tant il est vrai que toute chose dont on a beaucoup parlé, a fait dire beaucoup d'inepties.

Outre les différens cris dont j'ai fait mention, le mâle et la femelle produisent encore un certain bruit sourd, un craquement étouffé, une voix intérieure et renfermée, qu'ils répètent souvent et quand ils sont inquiets, et quand ils paroissent tranquilles ou même contens.

Pline dit qu'on a remarqué de la sympathie entre les pigeons et les paons; et Cléarque parle d'un de ces derniers qui avoit pris

un tel attachement pour une jeune personne, que l'ayant vue mourir, il ne put lui survivre. Mais une sympathie plus naturelle et mieux fondée, c'est celle qui a été observée entre les paons et les dindons : ces deux oiseaux sont du petit nombre des oiseaux qui redressent leur queue et font la roue; ce qui suppose bien des qualités communes; aussi s'accordent-ils mieux ensemble qu'avec tout le reste de la volaille : et l'on prétend même qu'on a vu un coq-paon couvrir une poule d'Inde; ce qui indiqueroit une grande analogie entre les deux espèces.

La durée de la vie du paon est de vingt-cinq ans, selon les anciens; et cette détermination me paroît bien fondée, puisqu'on sait que le paon est entièrement formé avant trois ans, et que les oiseaux en général vivent plus long-temps que les quadrupèdes, parce que leurs os sont plus ductiles : mais je suis surpris que M. Willughby ait cru, sur l'autorité d'Élien, que cet oiseau vivoit jusqu'à cent ans, d'autant plus que le récit d'Élien est mêlé de plusieurs circonstances visiblement fabuleuses.

J'ai déja dit que le paon se nourrissoit de

toutes sortes de grains, comme les gallinacés : les anciens lui donnoient ordinairement par mois un boisseau de froment, pesant environ vingt livres. Il est bon de savoir que la fleur de sureau leur est contraire, et que la feuille d'ortie est mortelle aux jeunes paonneaux, selon Franzius.

Comme les paons vivent aux Indes dans l'état de sauvages, c'est aussi dans ce pays qu'on a inventé l'art de leur donner la chasse : on ne peut guère les approcher de jour, quoiqu'ils se répandent dans les champs par troupes assez nombreuses, parce que dès qu'ils découvrent le chasseur, ils fuient devant lui plus vîte que la perdrix, et s'enfoncent dans des broussailles, où il n'est guère possible de les suivre; ce n'est donc que la nuit qu'on parvient à les prendre, et voici de quelle manière se fait cette chasse aux environs de Cambaie.

On s'approche de l'arbre sur lequel ils sont perchés; on leur présente une espèce de bannière qui porte deux chandelles allumées, et où l'on a peint des paons au naturel : le paon, ébloui par cette lumière, ou bien occupé à considérer les paons en peinture qui

sont sur la bannière, avance le cou, le retire, l'alonge encore, et lorsqu'il se trouve dans un nœud coulant qui y a été placé exprès, on tire la corde et on se rend maître de l'oiseau.

Nous avons vu que les Grecs faisoient grand cas du paon, mais ce n'étoit que pour rassasier leurs yeux de la beauté de son plumage; au lieu que les Romains, qui ont poussé plus loin tous les excès du luxe, parce qu'ils étoient plus puissans, se sont rassasiés réellement de sa chair : ce fut l'orateur Hortensius qui imagina le premier d'en faire servir sur sa table, et son exemple ayant été suivi, cet oiseau devint très-cher à Rome; et les empereurs renchérissant sur le luxe des particuliers, on vit un Vitellius, un Héliogabale, mettre leur gloire à remplir des plats immenses * de têtes ou de cervelles de paons, de langues de phénicoptères, de foies de scares, et à en composer des mets insipides, qui n'avoient d'autre mérite que de supposer une dépense prodigieuse et un luxe excessivement destructeur.

* Entre autres dans celui que Vitellius se plaisoit à nommer l'*égide de Pallas*.

Dans ces temps-là un troupeau de cent de ces oiseaux pouvoit rendre soixante mille sesterces, en n'exigeant de celui à qui on en confioit le soin que trois paons par couvée; ces soixante mille sesterces reviennent, selon l'évaluation de Gassendi, à dix ou douze mille francs : chez les Grecs, le mâle et la femelle se vendoient mille drachmes; ce qui revient à huit cent quatre-vingt-sept livres dix sous, selon la plus forte évaluation, et à vingt-quatre livres, selon la plus foible : mais il me paroît que cette dernière est beaucoup trop foible, sans quoi le passage suivant d'Athénée ne signifieroit rien : « N'y a-t-il « pas de la fureur à nourrir des paons dont « le prix n'est pas moindre que celui des « statues »? Ce prix étoit bien tombé au commencement du seizième siècle, puisque dans la nouvelle coutume du Bourbonnois, qui est de 1521, un paon n'étoit estimé que deux sous six deniers de ce temps-là, que M. Dupré de Saint-Maur évalue à trois liv. quinze sous d'aujourd'hui; mais il paroît que peu après cette époque le prix de ces oiseaux se releva; car Bruyer nous apprend qu'aux environs de Lisieux, où l'on avoit

la facilité de les nourrir avec du marc de cidre, on en élevoit des troupeaux dont on tiroit beaucoup de profit, parce que comme ils étoient fort rares dans le reste du royaume, on en envoyoit de là dans toutes les grandes villes pour les repas d'appareil. Au reste, il n'y a guère que les jeunes que l'on puisse manger; les vieux sont trop durs, et d'autant plus durs que leur chair est naturellement fort sèche; et c'est sans doute à cette qualité qu'elle doit la propriété singulière, et qui paroît assez avérée, de se conserver sans corruption pendant plusieurs années. On en sert cependant quelquefois de vieux; mais c'est plus pour l'appareil que pour l'usage, car on les sert revêtus de leurs belles plumes; et c'est une recherche de luxe assez bien entendue, que l'élégance industrieuse des modernes a ajoutée à la magnificence effrénée des anciens : c'étoit sur un paon ainsi préparé que nos anciens chevaliers faisoient dans les grandes occasions leur vœu appelé le *vœu du paon*.

On employoit autrefois les plumes de paon à faire des espèces d'éventails; on en formoit des couronnes en guise de laurier, pour les

poètes appelés *troubadours*. Gesner a vu une étoffe dont la chaîne étoit de soie et de fil d'or, et la trame de ces mêmes plumes : tel étoit sans doute le manteau tissu de plumes de paon qu'envoya le pape Paul III au roi Pepin.

Selon Aldrovande, les œufs de paon sont regardés par tous les modernes comme une mauvaise nourriture, tandis que les anciens les mettoient au premier rang, et avant ceux d'oie et de poule commune : il explique cette contradiction en disant qu'ils sont bons au goût et mauvais à la santé; reste à examiner si la température du climat n'auroit pas encore ici quelque influence.

LE PAON BLANC.

Le climat n'influe pas moins sur le plumage des oiseaux que sur le pelage des quadrupèdes : nous avons vu dans les volumes précédens que le lièvre, l'hermine et la plupart des autres animaux, étoient sujets à devenir blancs dans les pays froids, sur-tout pendant l'hiver; et voici une espèce de paons, ou, si l'on veut, une variété, qui paroît avoir éprouvé les mêmes effets par la même cause, et plus grands encore, puisqu'elle a produit une race constante dans cette espèce, et qu'elle semble avoir agi plus fortement sur les plumes de cet oiseau : car la blancheur des lièvres et des hermines n'est que passagère et n'a lieu que pendant l'hiver, ainsi que celle de la gélinotte blanche ou du lagopède, au lieu que le paon blanc est toujours blanc, et dans tous les pays, l'été comme l'hiver, à Rome comme à Tornéo; et cette couleur nouvelle est même si fixe, que des œufs de cet oiseau pondus et éclos

en Italie donnent encore des paons blancs. Celui qu'Aldrovande a fait dessiner étoit né à Bologne, d'où il avoit pris occasion de douter que cette variété fût propre aux pays froids : cependant la plupart des naturalistes s'accordent à regarder la Norvége et les autres contrées du Nord comme son pays natal; et il paroît qu'il y vit dans l'état de sauvage, car il se répand pendant l'hiver dans l'Allemagne, où on en prend assez communément dans cette saison; on en trouve même dans des contrées beaucoup plus méridionales, telles que la France et l'Italie, mais dans l'état de domesticité seulement.

M. Linnæus assure en général, comme je l'ai dit plus haut, que les paons ne restent pas même en Suède de leur plein gré, et il n'en excepte point les paons blancs.

Ce n'est pas sans un laps de temps considérable et sans des circonstances singulières, qu'un oiseau né dans les climats si doux de l'Inde et de l'Asie a pu s'accoutumer à l'âpreté des pays septentrionaux : s'il n'y a pas été transporté par les hommes, il a pu y passer soit par le nord de l'Asie, soit par le nord de l'Europe. Quoiqu'on ne sache pas

précisément l'époque de cette migration, je soupçonne qu'elle n'est pas fort ancienne; car je vois d'un côté dans Aldrovande, Longolius, Scaliger et Schwenckfeld, que les paons blancs n'ont cessé d'être rares que depuis fort peu de temps; et, d'un autre côté, je suis fondé à croire que les Grecs ne les ont point connus, puisqu'Aristote ayant parlé, dans son *Traité de la génération des animaux*, des couleurs variées du paon, et ensuite des perdrix blanches, des corbeaux blancs, des moineaux blancs, ne dit pas un mot des paons blancs.

Les modernes ne disent rien non plus de l'histoire de ces oiseaux, si ce n'est que leurs petits sont fort délicats à élever : cependant il est vraisemblable que l'influence du climat ne s'est point bornée à leur plumage, et qu'elle se sera étendue plus ou moins jusque sur leur tempérament, leurs habitudes, leurs mœurs; et je m'étonne qu'aucun naturaliste ne se soit encore avisé d'observer les progrès ou du moins le résultat de ces observations plus intérieures et plus profondes : il me semble qu'une seule observation de ce genre seroit plus intéressante, feroit plus pour

l'histoire naturelle, que d'aller compter scrupuleusement toutes les plumes des oiseaux, et décrire laborieusement toutes les teintes et demi-teintes de chacune de leurs barbes dans les quatre parties du monde.

Au reste, quoique leur plumage soit entièrement blanc, et particulièrement les longues plumes de leur queue, cependant on y distingue encore à l'extrémité des vestiges marqués de ces miroirs qui en faisoient le plus bel ornement, tant l'empreinte des couleurs primitives étoit profonde. Il seroit curieux de chercher à ressusciter ces couleurs, et de déterminer par l'expérience combien de temps et quel nombre de générations il faudroit dans un climat convenable, tel que les Indes, pour leur rendre leur premier éclat.

LE PAON PANACHÉ.

FRISCH croit que le paon panaché n'est autre chose que le produit du mélange des deux précédens, je veux dire, du paon ordinaire et du paon blanc : et il porte en effet sur son plumage l'empreinte de cette double origine, car il a du blanc sur le ventre, sur les ailes et sur les joues; et dans tout le reste, il est comme le paon ordinaire, si ce n'est que les miroirs de la queue ne sont ni si larges, ni si ronds, ni si bien terminés. Tout ce que je trouve dans les auteurs sur l'histoire particulière de cet oiseau, se réduit à ceci, que leurs petits ne sont pas aussi délicats à élever que ceux du paon blanc.

L[illegible] [illegible]AISAN.

[illegible]aquet S.

[1] LE FAISAN [2].

Il suffit de nommer cet oiseau pour se rappeler le lieu de son origine : le faisan, c'est-à-dire, l'oiseau du Phase, étoit, dit-on, confiné dans la Colchide avant l'expédition des Argonautes; ce sont ces Grecs qui, en remontant le Phase pour arriver à Colchos, virent ces beaux oiseaux répandus sur les bords du fleuve, et qui, en les rapportant dans leur patrie, lui firent un présent plus riche que celui de la toison d'or.

Encore aujourd'hui les faisans de la Colchide ou Mingrélie, et de quelques autres contrées voisines, sont les plus beaux et les plus gros que l'on connoisse [3] : c'est de là

[1] Voyez les planches enluminées; n° 121, le mâle; et n° 122, la femelle.

[2] En latin, *phasianus;* en italien, *fasano;* en allemand, *fasan;* en anglois, *pheasant.*

[3] Marco Paolo assure que c'est dans les pays soumis aux Tartares qu'on trouve les plus gros faisans, et ceux qui ont la plus longue queue.

qu'ils se sont répandus d'un côté par la Grèce à l'Occident, depuis la mer Baltique jusqu'au cap de Bonne-Espérance et à Madagascar; et de l'autre par la Médie dans l'Orient jusqu'à l'extrémité de la Chine et au Japon, et même dans la Tartarie. Je dis par la Médie; car il paroît que cette contrée, si favorable aux oiseaux, et où l'on trouve les plus beaux paons, les plus belles poules, etc. a été aussi une nouvelle patrie pour les faisans, qui s'y sont multipliés au point que ce pays seul en a fourni à beaucoup d'autres pays. Ils sont en fort grande abondance en Afrique, surtout sur la côte des Esclaves, la côte d'Or, la côte d'Ivoire, au pays d'Issini, et dans les royaumes de Congo et d'Angola, où les Nègres les appellent *galignoles*. On en trouve assez communément dans les différentes parties de l'Europe, en Espagne, en Italie, surtout dans la Campagne de Rome, le Milanès et quelques îles du golfe de Naples; en Allemagne, en France, en Angleterre: dans ces dernières contrées ils ne sont pas généralement répandus. Les auteurs de la *Zoologie britannique* assurent positivement que dans toute la Grande-Bretagne on ne trouve aucun

faisan dans l'état de sauvage. Sibbald s'accorde avec les zoologistes, en disant qu'en Écosse quelques gentilshommes élèvent de ces oiseaux dans leurs maisons. Boter dit encore plus formellement que l'Irlande n'a point de faisans. M. Linnæus n'en fait aucune mention dans le dénombrement des oiseaux de Suède. Ils étoient encore très-rares en Silésie du temps de Schwenckfeld : on ne faisoit que commencer à en avoir en Prusse il y a vingt ans, quoique la Bohème en ait uue très-grande quantité; et s'ils se sont multipliés en Saxe, ce n'a été que par les soins du duc Frédéric, qui en lâcha deux cents dans le pays, avec défense de les prendre ou de les tuer. Gesner, qui avoit parcouru les montagnes de Suisse, assure n'y en avoir jamais vu. Il est vrai que Stumpsius assure au contraire qu'on en trouve dans ces mêmes montagnes : mais cela peut se concilier; car il est fort possible qu'il s'en trouve en effet dans un certain canton que Gesner n'auroit point parcouru, tel, par exemple, que la partie qui confine au Milanès, où Olina dit qu'ils sont fort communs. Il s'en faut bien qu'ils soient généralement répandus en

France ; on n'en voit que très-rarement dans nos provinces septentrionales, et probablement on n'y en verroit point du tout, si un oiseau de cette distinction ne devoit être le principal ornement des plaisirs de nos rois : mais ce n'est que par des soins continuels, dirigés avec la plus grande intelligence, qu'on peut les y fixer, en leur faisant, pour ainsi dire, un climat artificiel convenable à leur nature ; et cela est si vrai, qu'on ne voit pas qu'ils se soient multipliés dans la Brie, où il s'en échappe toujours quelques uns des capitaineries voisines, et où même ils s'apparient quelquefois, parce qu'il est arrivé à M. Leroy, lieutenant des chasses de Versailles *, d'en trouver le nid et les œufs dans les grands bois de cette province : cependant ils y vivent dans l'état de liberté, état si favorable à la multiplication des animaux, et néanmoins insuffisant pour ceux même qui, comme les faisans, paroissent en mieux sentir le prix lorsque le

* C'est à lui que je dois la plupart de ces faits : il est peu d'hommes qui ait si bien observé les animaux qui sont à sa disposition, et qui ait communiqué ses observations avec plus de zèle.

climat est contraire : nous avons vu en Bourgogne un homme riche faire tous ses efforts et ne rien épargner pour en peupler sa terre, située dans l'Auxois, sans en pouvoir venir à bout. Tout cela me donne des doutes sur les deux faisans que Regnard prétend avoir tués en Bothnie, ainsi que sur ceux qu'Olaüs Magnus dit se trouver dans la Scandinavie, et y passer l'hiver sous la neige sans prendre de nourriture : cette façon de passer l'hiver sous la neige a plus de rapport avec les habitudes des coqs de bruyère et des gélinottes qu'avec celles des faisans, de même que le nom de *gallæ silvestres* qu'Olaüs donne à ces prétendus faisans, convient beaucoup mieux aux tetras ou coqs de bruyère; et ma conjecture a d'autant plus de force, que ni M. Linnæus, ni aucun bon observateur, n'a dit avoir vu de véritables faisans dans les pays septentrionaux, en sorte qu'on peut croire que ce nom de *faisan* aura été d'abord appliqué par les habitans de ces pays à des tetras ou des gélinottes, qui sont en effet très-répandus dans le Nord, et qu'ensuite ce nom aura été adopté, sans beaucoup d'examen, par les voyageurs, et même par les

compilateurs, tous gens peu attentifs à distinguer les espèces.

Cela supposé, il suffit de remarquer que le faisan a l'aile courte, et conséquemment le vol pesant et peu élevé, pour conclure qu'il n'aura pu franchir de lui-même les mers interposées entre les pays chauds ou même tempérés de l'ancien continent, et l'Amérique : et cette conclusion est confirmée par l'expérience; car dans tout le nouveau monde il ne s'est point trouvé de vrais faisans, mais seulement des oiseaux qui peuvent, à toute force, être regardés comme leurs représentans : car je ne parle point de ces faisans véritables qui abondent aujourd'hui dans les habitations de Saint-Domingue, et qui y ont été transportés par les Européens, ainsi que les paons et les peintades.

Le faisan est de la grosseur du coq ordinaire *, et peut en quelque sorte le disputer

* Aldrovande, qui a observé et décrit cet oiseau avec soin, dit qu'il en a examiné un qui pesoit trois livres de douze onces (*libras tres duodecim unciarum*); ce que quelques uns ont rendu par *trois livres douze onces* : c'est une différence de vingt-quatre onces sur trente-six.

au paon pour la beauté; il a le port aussi noble, la démarche aussi fière, et le plumage presque aussi distingué : celui de la Chine a même les couleurs plus éclatantes; mais il n'a pas, comme le paon, la faculté d'étaler son beau plumage, ni de relever les longues plumes de sa queue; faculté qui suppose un appareil particulier de muscles moteurs dont le paon est pourvu, qui manquent au faisan, et qui établissent une différence assez considérable entre les deux espèces : d'ailleurs ce dernier n'a ni l'aigrette du paon, ni sa double queue, dont l'une, plus courte, est composée des véritables pennes directrices, et l'autre, plus longue, n'est formée que des couvertures de celles-là : en général, le faisan paroît modelé sur des proportions moins légères et moins élégantes, ayant le corps plus ramassé, le cou plus raccourci, la tête plus grosse, etc.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans sa physionomie, ce sont deux pièces de couleur écarlate, au milieu desquelles sont placés les yeux, et deux bouquets de plumes d'un verd doré, qui, dans le temps des amours, s'élèvent de chaque côté au-dessus des oreilles;

car dans les animaux il y a presque toujours, ainsi que je l'ai remarqué, une production nouvelle, plus ou moins sensible, qui est comme le signal d'une nouvelle génération : ces bouquets de plumes sont apparemment ce que Pline appeloit, tantôt des oreilles, tantôt de petites cornes; on sent à leur base une élévation formée par leur muscle releveur. Le faisan a outre cela à chaque oreille des plumes dont il se sert pour en fermer à son gré l'ouverture, qui est fort grande.

Les plumes du cou et du croupion ont le bout échancré en cœur, comme certaines plumes de la queue du paon.

Je n'entrerai pas ici dans le détail des couleurs du plumage * : je dirai seulement qu'elles ont beaucoup moins d'éclat dans la femelle que dans le mâle, et que dans celui-ci même les reflets en sont encore plus fugitifs que dans le paon, et qu'ils dépendent non seulement de l'incidence de la lumière, mais encore de la réunion et de la position respective de ces plumes; car si on en prend

* Voyez les planches enluminées, n° 121.

une seule à part, les reflets verds s'évanouissent, et l'on ne voit à leur place que du brun ou du noir. Les tiges des plumes du cou et du dos sont d'un beau jaune doré, et font l'effet d'autant de lames d'or. Les couvertures du dessus de la queue vont en diminuant, et finissent en espèces de filets: la queue est composée de dix-huit pennes, quoique Schwenckfeld n'en compte que seize; les deux du milieu sont les plus longues de toutes, et ensuite les plus voisines de celles-là. Chaque pied est muni d'un éperon court et pointu, qui a échappé à quelques descripteurs, et même au dessinateur de nos planches enluminées, n° 121 : les doigts sont joints par une membrane plus large qu'elle n'est ordinairement dans les oiseaux pulvérateurs; cette membrane interdigitale, plus grande, semble être une première nuance par laquelle les oiseaux de ce genre se rapprochent des oiseaux de rivière : et en effet, Aldrovande remarque que le faisan se plaît dans les lieux marécageux; et il ajoute qu'on en prend quelquefois dans les marais qui sont aux environs de Bologne. Olina, autre Italien, et M. Leroy, lieutenant des chasses

de Versailles, ont fait la même observation: ce dernier assure que c'est toujours dans les lieux les plus humides et le long des mares qui se trouvent dans les grands bois de la Brie, que se tiennent les faisans échappés des capitaineries voisines; quoiqu'accoutumés à la société de l'homme, quoique comblés de ses bienfaits, ces faisans s'éloignent le plus qu'il est possible de toute habitation humaine; car ce sont des oiseaux très-sauvages, et qu'il est extrêmement difficile d'apprivoiser. On prétend néanmoins qu'on les accoutume à revenir au coup de sifflet *, c'est-à-dire, qu'ils s'accoutument à venir prendre la nourriture que ce coup de sifflet leur annonce toujours : mais dès que leur besoin est satisfait, ils reviennent à leur naturel, et ne connoissent plus la main qui les a nourris; ce sont des esclaves indomtables qui ne peuvent se plier à la servitude, qui ne connoissent aucun bien qui puisse entrer en comparaison avec la liberté, qui

* Il y a grande apparence que c'étoit là tout le savoir faire de ces faisans apprivoisés qu'on nourrissoit, selon Élien, dans la ménagerie du roi des Indes.

cherchent continuellement à la recouvrer, et qui n'en manquent jamais l'occasion : les sauvages qui viennent de la perdre sont furieux ; ils fondent à grands coups de bec sur les compagnons de leur captivité, et n'épargnent pas même le paon.

Ces oiseaux se plaisent dans les bois en plaine, différant en cela des tetras ou coqs de bruyère, qui se plaisent dans les bois en montagne ; pendant la nuit, ils se perchent au haut des arbres, ils y dorment la tête sous l'aile : leur cri, c'est-à-dire, le cri du mâle, car la femelle n'en a presque point, est entre celui du paon et celui de la peintade, mais plus près de celui-ci, et par conséquent très-peu agréable.

Leur naturel est si farouche, que non seulement ils évitent l'homme, mais qu'ils s'évitent les uns les autres, si ce n'est au mois de mars ou d'avril, qui est le temps où le mâle recherche sa femelle ; et il est facile alors de les trouver dans les bois, parce qu'ils se trahissent eux-mêmes par un battement d'ailes qui se fait entendre de fort loin. Les coqs-faisans sont moins ardens que les coqs ordinaires : Frisch prétend que dans

l'état de sauvages ils n'ont chacun qu'une seule femelle; mais l'homme, qui fait gloire de soumettre l'ordre de la nature à son intérêt ou à ses fantaisies, a changé, pour ainsi dire, le naturel de cet oiseau, en accoutumant chaque coq à avoir jusqu'à sept poules, et ces sept poules à se contenter d'un seul mâle pour elles toutes; car on a eu la patience de faire toutes les observations nécessaires pour déterminer cette combinaison, comme la plus avantageuse pour tirer parti de la fécondité de cet oiseau : cependant quelques économistes ne donnent que deux femelles à chaque mâle, et j'avoue que c'est la méthode qui a le mieux réussi dans la conduite d'une petite faisanderie que j'ai eue quelque temps sous les yeux. Mais ces différentes combinaisons peuvent être toutes bonnes selon les circonstances, la température du climat, la nature du sol, la qualité et la quantité de la nourriture, l'étendue et l'exposition de la faisanderie, les soins du faisandier, comme seroit celui de retirer chaque poule aussitôt après qu'elle est fécondée par le coq; de ne les lui présenter qu'une à une, en observant les intervalles

convenables ; de lui donner pendant ce temps du blé sarrasin et autres nourritures échauffantes, comme on lui en donne sur la fin de l'hiver, lorsqu'on veut avancer la saison de l'amour.

La faisane fait son nid à elle seule ; elle choisit pour cela le recoin le plus obscur de son habitation ; elle y emploie la paille, les feuilles et autres choses semblables ; et quoiqu'elle le fasse fort grossièrement en apparence, elle le préfère, ainsi fait, à tout autre mieux construit, mais qui ne le seroit point par elle-même : cela est au point que si on lui en prépare un tout fait et bien fait, elle commence par le détruire et en éparpiller tous les matériaux, qu'elle arrange ensuite à sa manière. Elle ne fait qu'une ponte chaque année, du moins dans nos climats : cette ponte est de vingt œufs selon les uns, et de quarante à cinquante selon les autres, sur-tout quand on exempte la faisane du soin de couver ; mais celles que j'ai eu occasion de voir n'ont jamais pondu plus de douze œufs, et quelquefois moins, quoiqu'on eût l'attention de faire couver leurs œufs par des poules communes. Elle pond ordi-

nairement de deux ou trois jours l'un ; ses œufs sont beaucoup moins gros que ceux de poule, et la coquille en est plus mince que ceux même des pigeons; leur couleur est un gris verdâtre, marqueté de petites taches brunes, comme le dit très-bien Aristote *, arrangées en zones circulaires autour de l'œuf; chaque faisane en peut couver jusqu'à dix-huit.

Si l'on veut entreprendre en grand une éducation de faisans, il faut y destiner un parc d'une étendue proportionnée, qui soit en partie gazonné et en partie semé de buissons, où ces oiseaux puissent trouver un abri contre la pluie et la trop grande chaleur, et même contre l'oiseau de proie : une partie de ce parc sera divisée en plusieurs petits parquets de cinq ou six toises en quarré, faits pour recevoir chacun un coq avec ses femelles; on les retient dans ces parquets, soit en les éjointant, c'est-à-dire, en leur

* *Punctis distincta sunt ova meleagridum et phasianarum. Rubrum tinnunculi est modo minii.* Pline, altérant apparemment ce passage, a dit : *Alia punctis distincta ut meleagridi; alia rubri coloris ut phasianis, cenchridi.*

coupant le fouet de l'aile à l'endroit de la jointure, ou bien en couvrant les parquets avec un filet. On se gardera bien de renfermer plusieurs mâles dans la même enceinte; car ils se battroient certainement, et finiroient peut-être par se tuer : il faut même faire en sorte qu'ils ne puissent ni se voir ni s'entendre; autrement les mouvemens d'inquiétude ou de jalousie que s'inspireroient les uns aux autres ces mâles si peu ardens pour leurs femelles et cependant si ombrageux pour leurs rivaux, ne manqueroient pas d'étouffer ou d'affoiblir des mouvemens plus doux, et sans lesquels il n'est point de génération. Ainsi, dans quelques animaux, comme dans l'homme, le degré de la jalousie n'est pas toujours proportionné au besoin de jouir.

Palladius veut que les coqs soient de l'année précédente; et tous les naturalistes s'accordent à dire qu'il ne faut pas que les poules aient plus de trois ans. Quelquefois, dans les endroits qui sont bien peuplés de faisans, on ne met que des femelles dans chaque parquet, et on laisse aux coqs sauvages le soin de les féconder.

Ces oiseaux vivent de toutes sortes de grains et d'herbages, et l'on conseille même de mettre une partie du parc en jardin potager, et de cultiver dans ce jardin des féves, des carottes, des pommes de terre, des oignons, des laitues et des panais, sur-tout des deux dernières, dont ils sont très-friands; on dit qu'ils aiment aussi beaucoup le gland, les baies d'aubépine et la graine d'absinthe: mais le froment est la meilleure nourriture qu'on puisse leur donner, en y joignant les œufs de fourmis. Quelques uns recommandent de bien prendre garde qu'il n'y ait des fourmis mêlées, de peur que les faisans ne se dégoûtent des œufs; mais Edmond King veut qu'on leur donne des fourmis même, et prétend que c'est pour eux une nourriture très-salutaire, et seule capable de les rétablir lorsqu'ils sont foibles et abattus : dans la disette, on y substitue avec succès des sauterelles, des perce-oreilles, des mille-pieds. L'auteur anglois que je viens de citer assure qu'il avoit perdu beaucoup de faisans avant qu'il connût la propriété de ces insectes, et que depuis qu'il avoit appris à en faire usage, il ne lui en étoit pas mort un

seul de ceux qu'il avoit élevés. Mais quelque nourriture qu'on leur donne, il faut la leur mesurer avec prudence, et ne point trop les engraisser; car les coqs trop gras sont moins chauds, et les poules trop grasses sont moins fécondes, et pondent des œufs à coquille molle et faciles à écraser.

La durée de l'incubation est de vingt à vingt-cinq jours, suivant la plupart des auteurs et ma propre observation. Palladius la fixe à trente : mais c'est une erreur qui n'auroit pas dû reparoître dans la *Maison rustique;* car le pays où Palladius écrivoit étoit plus chaud que le nôtre; les œufs de faisans n'y devoient pas être plus de temps à éclore que dans le nôtre, où ils éclosent au bout d'environ trois semaines; d'où il suit que le mot *trigesimus* a été substitué par les copistes au mot *vigesimus*.

Il faut tenir la couveuse dans un endroit éloigné du bruit et un peu enterré, afin qu'elle y soit plus à l'abri des inégalités de la température et des impressions du tonnerre.

Dès que les petits faisans sont éclos, ils commencent à courir comme font tous les

gallinacés : on les laisse ordinairement vingt-quatre heures sans leur rien donner ; au bout de ce temps, on met la mère et les petits dans une boîte que l'on porte tous les jours aux champs, dans un lieu semé de blé, d'orge, de gazon, et sur-tout abondant en œufs de fourmis : cette boîte doit avoir pour couvercle une espèce de petit toit fermé de planches légères, qu'on puisse ôter et remettre à volonté, selon les circonstances ; elle doit aussi avoir à l'une de ses extrémités un retranchement où l'on tient la mère renfermée par des cloisons à claire-voie, qui donnent passage aux faisandeaux : du reste, on leur laisse toute la liberté de sortir de la boîte et d'y rentrer à leur gré ; les gloussemens de la mère prisonnière et le besoin de se réchauffer de temps en temps sous ses ailes les rappelleront sans cesse, et les empêcheront de s'écarter beaucoup : on a coutume de réunir trois ou quatre couvées à peu près de même âge, pour n'en former qu'une seule bande capable d'occuper la mère, et à laquelle elle puisse suffire.

On les nourrit d'abord comme on nourrit

tous les jeunes poussins, avec un mélange d'œufs durs, de mie de pain et de feuilles de laitue, hachés ensemble, et avec des œufs de fourmis de prés. Mais il y a deux attentions essentielles dans ces premiers temps: la première est de ne point les laisser boire du tout, et de ne les lâcher chaque jour que lorsque la rosée est évaporée, vu qu'à cet âge toute humidité leur est contraire; et c'est, pour le dire en passant, une des raisons pourquoi les couvées de faisans sauvages ne réussissent guère dans notre pays; car ces faisans, comme je l'ai remarqué plus haut, se tenant par préférence dans les lieux les plus frais et les plus humides, il est difficile que les jeunes faisandeaux n'y périssent : la seconde attention qu'il faut avoir, c'est de leur donner peu et souvent, et dès le matin, en entremêlant toujours les œufs de fourmis avec les autres alimens.

Le second mois on peut déja leur donner une nourriture plus substantielle; des œufs de fourmis de bois, du turquis, du blé, de l'orge, du millet, des féves moulues, en augmentant insensiblement la distance des repas,

Ce temps est celui où ils commencent à être sujets à la vermine : la plupart des modernes recommandent, pour les en délivrer, de nettoyer la boîte, et même de la supprimer entièrement, à l'exception de son petit toit, que l'on conserve pour leur servir d'abri ; mais Olina donne un conseil qui avoit été indiqué par Aristote, et qui me paroît mieux réfléchi et plus conforme à la nature de ces oiseaux. Ils sont du nombre des pulvérateurs, et ils périssent lorsqu'ils ne se poudrent point : Olina veut donc qu'on mette à leur portée de petits tas de terre sèche ou de sablon très-fin, dans lesquels ils puissent se vautrer, et se délivrer ainsi des piqûres incommodes des insectes.

Il faut être aussi très-exact à leur donner de l'eau nette et à la leur renouveler souvent ; autrement ils courroient risque de la pépie, à laquelle il y auroit peu de remèdes, suivant les modernes, quoique Palladius ordonne tout uniment de la leur ôter comme on l'ôte aux poulets, et de leur frotter le bec avec de l'ail broyé dans de la poix liquide.

Le troisième mois amène de nouveaux dangers : les plumes de leur queue tombent

alors, et il leur en pousse de nouvelles; c'est une espèce de crise pour eux comme pour les paons : mais les œufs de fourmis sont encore ici une ressource; car ils hâtent le moment critique et en diminuent le danger, pourvu qu'on ne leur en donne pas trop, car l'excès en seroit pernicieux.

A mesure que les jeunes faisandeaux deviennent grands, leur régime approche davantage de celui des vieux, et dès la fin du troisième mois on peut les lâcher dans l'endroit qu'on veut peupler : mais tel est l'effet de la domesticité sur les animaux qui y ont vécu quelque temps, que ceux même qui, comme les faisans, ont le penchant le plus invincible pour la liberté, ne peuvent y être rendus tout d'un coup et sans observer des gradations; de même qu'un bon estomac affoibli par des alimens trop légers, ne peut s'accoutumer que peu à peu à une nourriture plus forte. Il faut d'abord transporter la boîte qui contient la couvée dans l'endroit où l'on veut les lâcher; on aura soin de leur donner la nourriture qu'ils aiment le mieux, mais jamais dans le même endroit, et en diminuant la quantité chaque

jour, afin de les obliger à chercher eux-mêmes ce qui leur convient, et à faire connoissance avec la campagne : lorsqu'ils seront en état de trouver leur subsistance, ce sera le moment de leur donner la liberté et de les rendre à la nature ; ils deviendront bientôt aussi sauvages que ceux qui sont nés dans les bois, à cela près qu'ils conserveront une sorte d'affection pour les lieux où ils auront été bien traités dans leur premier âge.

L'homme ayant réussi à forcer le naturel du faisan en l'accoutumant à se joindre à plusieurs femelles, a tenté de lui faire encore une nouvelle violence en l'obligeant de se mêler avec une espèce étrangère, et ses tentatives ont eu quelque succès ; mais ce n'a pas été sans beaucoup de soins et de précautions * : on a pris un jeune coq-faisan qui ne s'étoit encore accouplé avec aucune

* Jamais les faisans libres ne cochent les poules qu'ils rencontrent : ce n'est pas que le coq ne fasse quelquefois des avances, mais la poule ne les souffre point.

C'est à M. Leroy, lieutenant des chasses de Versailles, que je dois cette observation, et beaucoup

faisane, on l'a renfermé dans un lieu étroit et foiblement éclairé par en haut; on lui a choisi de jeunes poules dont le plumage approchoit de celui de la faisane; on a mis ces jeunes poules dans une case attenant à celle du coq-faisan, et qui n'en étoit séparée que par une espèce de grille, dont les mailles étoient assez grandes pour laisser passer la tête et le cou, mais non le corps de ces oiseaux; on a ainsi accoutumé le coq-faisan à voir ces poules, et même à vivre avec elles, parce qu'on ne lui a donné de nourriture que dans leur case, joignant la grille de séparation; lorsque la connoissance a été faite, et qu'on a vu la saison de l'amour approcher, on a nourri ce jeune coq et ses poules de la manière la plus propre à les échauffer et à leur faire éprouver le besoin de se joindre; et quand ce besoin a été bien marqué, on a ouvert la communication : il est arrivé quelquefois que le faisan, fidèle à la

d'autres que j'ai insérées dans cet article. Il seroit à souhaiter que sur l'histoire de chaque oiseau on eût à consulter quelqu'un qui eût autant de connoissances, de lumières, et d'empressement à les communiquer.

nature, comme indigné de la mésalliance à laquelle on vouloit le contraindre, a maltraité et même mis à mort les premières poules qu'on lui avoit données; s'il ne s'adoucissoit point, on le domtoit en lui touchant le bec avec un fer rouge d'une part, et de l'autre en excitant son tempérament par des fomentations appropriées : enfin le besoin de s'unir augmentant tous les jours, et la nature travaillant sans cesse contre elle-même, le faisan s'est accouplé avec les poules ordinaires, et il en a résulté des œufs pointillés de noir comme ceux de la faisane, mais beaucoup plus gros, lesquels ont produit des bâtards qui participoient des deux espèces, et qui étoient même, selon quelques uns, plus délicats et meilleurs au goût que les légitimes, mais incapables, à ce qu'on dit, de perpétuer leur race, quoique, selon Longolius, les femelles de ces mulets, jointes avec leur père, donnent de véritables faisans. On a encore observé de ne donner au coq-faisan que des poules qui n'avoient jamais été cochées, et même de les renouveler à chaque couvée, soit pour exciter davantage le faisan (car l'homme juge toujours

des autres êtres par lui-même), soit parce qu'on a prétendu remarquer que lorsque les mêmes poules étoient fécondées une seconde fois par le même faisan, il en résultoit une race dégénérée.

On dit que le faisan est un oiseau stupide, qui se croit bien en sûreté lorsque sa tête est cachée, comme on l'a dit de tant d'autres, et qui se laissc prendre à tous les piéges. Lorsqu'on le chasse au chien courant, et qu'il a été rencontré, il regarde fixement le chien tant qu'il est en arrêt, et donne tout le temps au chasseur de le tirer à son aise. Il suffit de lui présenter sa propre image; ou seulement un morceau d'étoffe rouge sur une toile blanche, pour l'attirer dans le piége ; on le prend encore en tendant des lacets ou des filets sur les chemins où il passe le soir et le matin pour aller boire; enfin on le chasse à l'oiseau de proie, et l'on prétend que ceux qui sont pris de cette manière sont plus tendres et de meilleur goût. L'automne est le temps de l'année où ils sont le plus gras : on peut engraisser les jeunes dans l'épinette ou avec la pompe, comme toute autre volaille; mais il faut bien

prendre garde, en leur introduisant la petite boulette dans le gosier, de ne leur pas renverser la langue, car ils mourroient sur-le-champ.

Un faisandeau bien gras est un morceau exquis, et en même temps une nourriture très-saine : aussi ce mets a-t-il été de tout temps réservé pour la table des riches; et l'on a regardé comme une prodigalité insensée la fantaisie qu'eut Héliogabale d'en nourrir les lions de sa ménagerie.

Suivant Olina et M. Leroy, cet oiseau vit comme les poules communes, environ six à sept ans, et c'est sans aucun fondement qu'on a prétendu connoître son âge par le nombre des bandes transversales de sa queue.

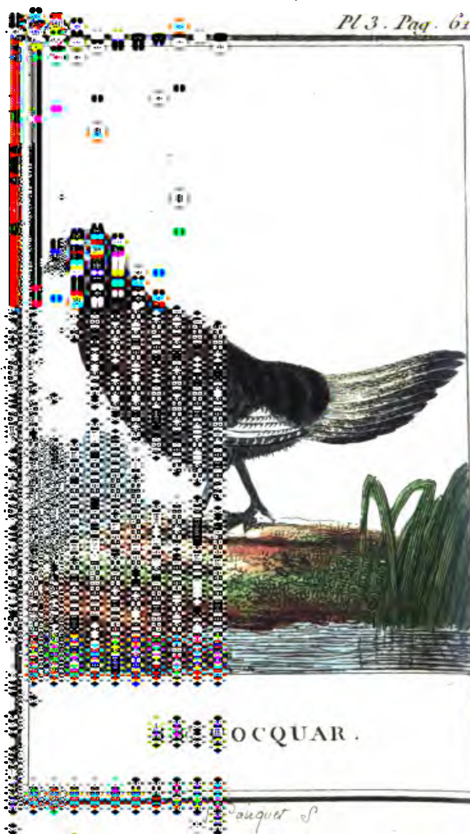
LE FAISAN BLANC.

On ne connoît point assez l'histoire de cette variété du l'espèce de faisan, pour savoir à quelle cause on doit rapporter la blancheur de son plumage ; l'analogie nous conduiroit à croire qu'elle est un effet du froid, comme dans le paon blanc. Il est vrai que le faisan ne s'est point enfoncé dans les pays septentrionaux autant que le paon ; mais aussi sa blancheur n'est point parfaite, puisqu'il a, selon M. Brisson, des taches d'un violet foncé sur le cou, et d'autres taches roussâtres sur le dos, et que, selon Olina, les mâles montrent quelquefois les couleurs franches des faisans ordinaires sur la tête et sur le cou. Ce dernier auteur dit que les faisans blancs viennent de Flandre ; mais sans doute qu'en Flandre on dit qu'ils viennent encore de plus loin du côté du Nord : il ajoute que les femelles sont d'une blancheur plus parfaite que les mâles ; et je remarque que la femelle du faisan ordinaire a aussi plus de blanc dans son plumage que n'en a le mâle.

LE FAISAN VARIÉ.

COMME le paon blanc, mêlé avec le paon ordinaire, a produit le paon varié ou panaché, ainsi l'on peut croire que le faisan blanc, se mêlant avec le faisan ordinaire, a produit le faisan varié dont il s'agit ici, d'autant plus que ce dernier a exactement la même forme et la même grosseur que l'espèce ordinaire, et que son plumage, dont le fond est blanc, se trouve semé de taches qui réunissent toutes les couleurs de notre faisan.

Frisch remarque que le faisan varié n'est point bon pour la propagation.



OCQUAR.

LE COQUARD,

OU

LE FAISAN BATARD.

Voyez la planche 2 de ce volume.

Le nom de *faisan-huneru*, que Frisch donne à cette variété du faisan, indique qu'il le regarde comme le produit du mélange du faisan avec la poule ordinaire : et en effet, le faisan bâtard représente l'espèce du faisan par son cercle rouge autour des yeux et par sa longue queue; et il se rapproche du coq ordinaire par les couleurs communes et obscures de son plumage, qui a beaucoup de gris plus ou moins foncé. Le faisan bâtard est aussi plus petit que le faisan ordinaire, et il ne vaut rien pour perpétuer l'espèce; ce qui convient assez à un métis, ou, si l'on veut, à un mulet.

Frisch nous apprend qu'on en élève beau-

coup en Allemagne, à cause du profit qu'on en retire, et c'est en effet un très-bon manger *.

* Ce seroit ici le lieu de parler du faisan-dindon qui a été vu en Angleterre, et dont M. Edwards a donné la description et la figure, pl. CCCXXXVII; mais j'en ai dit mon avis ci dessus à l'article du *Dindon*.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AU FAISAN.

Je ne placerai point sous ce titre plusieurs oiseaux auxquels la plupart des voyageurs et des naturalistes ont donné le nom de *faisans*, et qui se trouvent même sous ce nom dans nos planches enluminées, mais que nous avons reconnus, après un plus mûr examen, pour des oiseaux d'espèces fort différentes.

De ce nombre sont, 1°. le faisan des Antilles de M. Brisson, qui est le faisan de l'île Kayriouacou du P. du Tertre, lequel a les jambes plus longues et la queue plus courte que le faisan ;

2°. Le faisan couronné des Indes de M. Brisson, qui est représenté sous le même nom *, et qui diffère du faisan par sa conformation totale, par la forme particulière du bec, par

* Voyez les planches enluminées, n° 118.

sès mœurs, par ses habitudes, par ses ailes qui sont plus longues, par sa queue plus courte, et qui, à sa grosseur près, paroît avoir beaucoup plus de rapport avec le genre du pigeon;

3°. L'oiseau d'Amérique [1], que nous avons fait représenter sous le nom de *faisan huppé de Cayenne,* parce qu'il nous avoit été envoyé sous ce nom, mais qui nous paroît différer du faisan par sa grosseur, par le port de son corps, par son cou long et menu, sa tête petite, ses longues ailes, etc.;

4°. Le hocco-faisan de la Guiane [2], qui n'est rien moins qu'un faisan, comme il est aisé de s'en convaincre par la comparaison des figures;

5°. Tous les autres hoccos d'Amérique que MM. Brisson et Barrère, et plusieurs autres, entraînés par leur méthode, ont rapportés au genre du faisan, quoiqu'ils en diffèrent par un grand nombre d'attributs, et par quelques uns même de ceux qui avoient été choisis pour en faire les caractères de ce genre.

[1] Voyez les planches enluminées, n° 337.

[2] *Ibid.* n° 86.

I.

LE FAISAN DORÉ, OU LE TRICOLOR HUPPÉ DE LA CHINE.

Quelques auteurs ont donné à cet oiseau le nom de *faisan rouge;* on eût été presque aussi bien fondé à lui donner celui de *faisan bleu,* et ces deux dénominations auroient été aussi imparfaites que celle de *faisan doré,* puisque toutes les trois n'indiquant que l'une des trois couleurs éclatantes qui brillent sur son plumage, semblent exclure les deux autres : c'est ce qui m'a donné l'idée de lui imposer un nouveau nom, et j'ai cru que celui de *tricolor huppé de la Chine* le caractériseroit mieux, puisqu'il présente à l'esprit ses attributs les plus apparens.

On peut regarder ce faisan comme une variété du faisan ordinaire, qui s'est embelli sous un ciel plus beau; ce sont deux branches d'une même famille qui se sont séparées depuis long-temps, qui même ont formé deux races distinctes, et qui cependant

se reconnoissent encore, car elles s'allient, se mêlent et produisent ensemble : mais il faut avouer que leur produit tient un peu de la stérilité des mulets, comme nous le verrons plus bas ; ce qui prouve de plus en plus l'ancienneté de la séparation des deux races.

Le tricolor huppé de la Chine est plus petit que notre faisan ; et je dois avertir à cette occasion que dans notre planche enluminée, n° 217, on a omis le module, qui doit être de deux pouces neuf lignes.

La beauté frappante de cet oiseau lui a valu d'être cultivé et multiplié dans nos faisanderies, où il est assez commun aujourd'hui. Son nom de *tricolor huppé* indique le rouge, le jaune doré et le bleu qui dominent dans son plumage, et les longues et belles plumes qu'il a sur la tête, et qu'il relève quand il veut en manière de huppe : il a l'iris, le bec, les pieds et les ongles jaunes ; la queue plus longue à proportion que notre faisan, plus émaillée, et en général le plumage plus brillant : au-dessus des plumes de la queue sortent d'autres plumes longues et étroites, de couleur écarlate,

dont la tige est jaune ; il n'a point les yeux entourés d'une peau rouge, comme le faisan d'Europe; en un mot, il paroît avoir subi fortement l'influence du climat.

La femelle du faisan doré est un peu plus petite que le mâle; elle a la queue moins longue : les couleurs de son plumage sont fort ordinaires, et encore moins agréables que celles de notre faisane; mais quelquefois elle devient avec le temps aussi belle que le mâle : on en a vu une en Angleterre, chez mylady Essex, qui, dans l'espace de six ans, avoit graduellement changé sa couleur ignoble de bécasse en la belle couleur du mâle, duquel elle ne se distinguoit plus que par les yeux et par la longueur de la queue. Des personnes intelligentes, qui ont été à portée d'observer ces oiseaux, m'ont aussi assuré que ce changement de couleur avoit lieu dans la plupart des femelles ; qu'il commençoit lorsqu'elles avoient quatre ans, temps où le mâle commençoit aussi à prendre du dégoût pour elles et à les maltraiter; qu'il leur venoit alors de ces plumes longues et étroites qui dans le mâle accompagnent les plumes de la queue; en un mot, que plus

elles avançoient en âge, plus elles devenoient semblables aux mâles, comme cela a lieu plus ou moins dans presque tous les animaux.

M. Edwards assure qu'on a vu pareillement chez le duc de Leeds une faisane commune dont le plumage étoit devenu semblable à celui du faisan mâle; et il ajoute que de tels changemens de couleurs n'ont guère lieu que parmi les oiseaux qui vivent dans la domesticité.

Les œufs de la faisane dorée ressemblent beaucoup à ceux de la peintade, et sont plus petits à proportion que ceux de la poule domestique, et plus rougeâtres que ceux de nos faisans.

Le docteur Hans Sloane a conservé un mâle environ quinze ans : il paroît que c'est un oiseau robuste, puisqu'il vit si long-temps hors de son pays; il s'accoutume fort bien au nôtre, et y multiplie assez facilement; il multiplie même avec notre faisane d'Europe. M. Leroy, lieutenant des chasses de Versailles, ayant mis une de ces faisanes de la Chine avec un coq-faisan de ce pays-ci, il en a résulté deux faisans mâles fort ressemblans aux nôtres, cependant avec le

plumage mal teint, et n'ayant que quelques plumes jaunes sur la tête, comme le faisan de la Chine. Ces deux jeunes mâles métis ayant été mis avec des faisanes d'Europe, l'un d'eux féconda la sienne la seconde année, et il en a résulté une poule faisane qui n'a jamais pu devenir féconde ; et les deux coqs métis n'ont rien produit de plus jusqu'à la quatrième année, temps où ils trouvèrent le moyen de s'échapper à travers leurs filets.

Il y a grande apparence que le tricolor huppé dont il s'agit dans cet article, est ce beau faisan dont on dit que les plumes se vendent à la Chine plus cher que l'oiseau même, et que c'est aussi celui que *Marco-Paolo* admira dans un de ses voyages de la Chine, et dont la queue avoit deux à trois pieds de long.

II.

LE FAISAN NOIR ET BLANC DE LA CHINE *.

La figure de nos planches enluminées n'a été dessinée que d'après l'oiseau empaillé, et je ne doute pas que celle de M. Edwards, qui a été faite et retouchée à loisir d'après le vivant, et qui a été recherchée pour les plus petits détails d'après l'oiseau mort, ne représente plus exactement ce faisan, et ne donne une idée plus juste de son port, de son air, etc.

Il est aisé de juger, par la seule inspection de la figure, que c'est une variété du faisan, modelée, pour la forme totale, sur les proportions du tricolor huppé de la Chine, mais beaucoup plus gros, puisqu'il surpasse même le faisan d'Europe : il a avec ce dernier un trait de ressemblance bien remarquable, c'est la bordure rouge des yeux, qu'il a même plus large et plus étendue; car elle lui tombe

* Voyez les planches enluminées; nº 123, le mâle; et nº 124, la femelle.

de chaque côté au-dessous du bec inférieur, en forme de barbillons, et d'autre part elle s'élève comme une double crête au-dessus du bec supérieur.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, dont elle diffère beaucoup par la couleur; elle n'a ni le dessus du corps blanc comme lui, ni le dessous d'un beau noir, avec des reflets de pourpre : on n'apperçoit dans tout son plumage qu'une échappée de blanc au-dessous des yeux; le reste est d'un rouge brun plus ou moins foncé, excepté sous le ventre et dans les plumes latérales de la queue, où l'on voit des bandes noires transversales sur un fond gris. A tous autres égards, la femelle diffère moins du mâle dans cette race que dans toutes les autres races de faisan; elle a comme lui une huppe sur la tête, les yeux entourés d'une bordure rouge, et les pieds de même couleur.

Comme aucun naturaliste, ni même aucun voyageur, ne nous a donné le plus léger indice sur l'origine du faisan noir et blanc, nous sommes réduits sur cela aux seules conjectures : la mienne seroit que de même que le faisan de Géorgie s'étant avancé vers

l'Orient, et ayant fixé son séjour dans les provinces méridionales ou tempérées de la Chine, est devenu le tricolor huppé, ainsi le faisan blanc de nos pays froids ou de la Tartarie, ayant passé dans les provinces septentrionales de la Chine, est devenu le faisan noir et blanc de cet article, lequel aura pris plus de grosseur que le faisan primitif ou de Géorgie, parce qu'il aura trouvé dans ces provinces une nourriture plus abondante ou plus analogue à son tempérament, mais qui porte l'empreinte du nouveau climat dans son port, son air, sa forme extérieure, semblable au port, à l'air, à la forme extérieure du tricolor huppé de la Chine, et qui a conservé du faisan primitif la bordure rouge des yeux, laquelle même a pris en lui plus d'étendue et de volume, sans doute par les mêmes causes qui l'ont rendu lui-même plus gros et plus grand que le faisan ordinaire.

III.

L'ARGUS, ou LE LUEN.

On trouve au nord de la Chine une espèce de faisan dont les ailes et la queue sont semées d'un très-grand nombre de taches rondes, semblables à des yeux, d'où on lui a donné le nom d'*argus* : les deux plumes du milieu de la queue sont très-longues, et excèdent de beaucoup toutes les autres. Cet oiseau est de la grosseur du dindon ; il a sur la tête une double huppe qui se couche en arrière.

IV.

LE NAPAUL, ou FAISAN CORNU.

M. Edwards, à qui nous devons la connoissance de cet oiseau rare, le range parmi les dindons, comme ayant autour de la tête des excroissances charnues, et cependant il lui donne le nom de *faisan cornu*. Je crois en effet qu'il approche plus du faisan que du dindon ; car les excroissances charnues

ne sont rien moins que propres à ce dernier : le coq, la peintade, l'oiseau royal, le casoar, et bien d'autres oiseaux des deux continens, en ont aussi ; elles ne sont pas même étrangères au faisan, puisqu'on peut regarder ce large cercle de peau rouge dont ses yeux sont entourés, comme étant à peu près de même nature, et que dans le faisan noir et blanc de la Chine cette peau forme réellement une double crête sur le bec et des barbillons au-dessous. Ajoutez à cela que le napaul est du climat des faisans, puisqu'il a été envoyé de Bengale à M. Mead ; qu'il a le bec, les pieds, les éperons, les ailes et la forme totale du faisan ; et l'on conviendra qu'il est plus naturel de le rapporter au faisan qu'à un oiseau d'Amérique, tel que le dindon.

Le napaul ou faisan cornu est ainsi appelé, parce qu'il a en effet deux cornes sur la tête ; ces cornes sont de couleur bleue, de forme cylindrique, obtuses à leur extrémité, couchées en arrière, et d'une substance analogue à de la chair calleuse. Il n'a point autour des yeux ce cercle de peau rouge, quelquefois pointillée de noir, qu'ont

les faisans; mais il a tout cet espace garni de poils noirs en guise de plumes. Au-dessous de cet espace et de la base du bec inférieur, prend naissance une sorte de gorgerette formée d'une peau lâche, laquelle tombe et flotte librement sur la gorge et la partie supérieure du cou; cette gorgerette est noire dans son milieu, semée de quelques poils de même couleur, et sillonnée par des rides plus ou moins profondes, en sorte qu'elle paroît capable d'extension dans l'oiseau vivant, et l'on peut croire qu'il sait la gonfler ou la resserrer à sa volonté : les parties latérales en sont bleues, avec quelques taches orangées, et sans aucun poil en dehors; mais la face intérieure qui s'applique sur le cou est garnie de petites plumes noires, ainsi que la partie du cou qu'elle recouvre. Le sommet de la tête est rouge, la partie antérieure du corps rougeâtre, la partie postérieure plus rembrunie; sur le tout, y compris la queue et les ailes, on voit des taches blanches entourées de noir, semées près à près assez régulièrement : ces taches sont rondes sur l'avant, oblongues ou en forme de larmes sur l'arrière, et celles-ci tournées de manière

que la pointe regarde la tête. Les ailes ne passent guère l'origine de la queue, d'où l'on peut conclure que c'est un oiseau pesant. La longueur de la queue n'a pu être déterminée par M. Edwards, vu qu'elle y est représentée dans le dessin original, comme ayant été usée par quelque frottement.

V.

LE KATRACA.

Quoiqu'a vrai dire il ne se soit point trouvé de véritables faisans dans l'Amérique, comme nous l'avons établi ci-dessus, néanmoins, parmi la multitude d'oiseaux différens qui peuplent ces vastes contrées, on en voit qui ont plus ou moins de rapports avec le faisan; et celui dont il s'agit dans cet article en approche plus qu'aucun autre, et doit être regardé comme son représentant dans le nouveau monde. Il le représente en effet par sa forme totale, par son bec un peu crochu, par ses yeux bordés de rouge et par sa longue queue; néanmoins, comme il appartient à un climat et même à un monde

différent, et qu'il est incertain s'il se mêle avec nos faisans d'Europe, je le place ici après ceux de la Chine, qui s'accouplent certainement et produisent avec les nôtres.

L'histoire du katraca nous est totalement inconnue; tout ce que je puis dire d'après l'inspection de sa forme extérieure, c'est que le sujet représenté* nous paroît être le mâle, à cause de sa longue queue, et de la forme de son corps moins arrondie qu'alongée.

Nous lui conserverons le nom de *katraca* qu'il porte au Mexique, suivant le P. Feuillée.

* Voyez les planches enluminées, n° 146.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI PAROISSENT AVOIR RAPPORT AVEC LE PAON ET AVEC LE FAISAN.

Je range sous ce titre indécis quelques oiseaux étrangers, trop peu connus pour qu'on puisse leur assigner une place plus fixe.

I.

LE CHINQUIS.

Dans l'incertitude où je suis si cet oiseau est un véritable paon ou non, je lui donne ou plutôt je lui conserve le nom de *chinquis*, formé de son nom chinois *chin-tchien-khi* : c'est la dixième espèce du genre des faisans de M. Brisson; il se trouve au Tibet, d'où cet auteur a pris occasion de le nommer *paon du Tibet.* Sa grosseur est celle de la peintade; il a l'iris des yeux jaune, le bec cendré, les pieds gris, le fond du plumage

cendré, varié de lignes noires et de points blancs; mais ce qui en fait l'ornement principal et distinctif, ce sont de belles et grandes taches rondes d'un bleu éclatant, changeant en violet et en or, répandues une à une sur les plumes du dos et les couvertures des ailes, deux à deux sur les pennes des ailes, et quatre à quatre sur les longues couvertures de la queue, dont les deux du milieu sont les plus longues de toutes, les latérales allant toujours en se raccourcissant de chaque côté.

On ne sait ou plutôt on ne dit rien de son histoire, pas même s'il fait la roue en relevant en éventail ses belles plumes chargées de miroirs.

Il ne faut pas confondre le chinquis avec le kinki, ou poule dorée de la Chine, dont il est parlé dans les relations de Navarette, Trigault, du Halde, et qui, autant qu'on peut en juger par des descriptions imparfaites, n'est autre chose que notre tricolor huppé.

II.

LE SPICIFÈRE.

J'APPELLE ainsi le huitième faisan de M. Brisson, qu'Aldrovande a nommé *paon du Japon*, tout en avouant qu'il ne ressembloit à notre paon que par les pieds et la queue.

Je lui ai donné le nom de *spicifère*, à cause de l'aigrette en forme d'épi qui s'élève sur sa tête : cette aigrette est haute de quatre pouces, et paroît émaillée de verd et de bleu ; le bec est de couleur cendrée, plus long et plus menu que celui du paon ; l'iris est jaune et le tour des yeux rouge, comme dans le faisan ; les plumes de la queue sont en plus petit nombre, le fond en est plus rembruni et les miroirs plus grands, mais brillant des mêmes couleurs que dans notre paon d'Europe : la distribution des couleurs forme, sur la poitrine, le dos et la partie des ailes la plus proche du dos, des espèces d'écailles qui ont différens reflets en différens endroits, bleus sur la partie des ailes la

plus proche du dos, bleus et verds sur le dos, bleus, verds et dorés sur la poitrine; les autres pennes de l'aile sont vertes dans le milieu de leur longueur, ensuite jaunâtres, et finissent par être noires à leur extrémité : le sommet de la tête et le haut du cou ont des taches bleues mêlées de blanc sur un fond verdâtre.

Telle est à peu près la description qu'Aldrovande a faite du mâle, d'après une figure peinte que l'empereur du Japon avoit envoyée au pape : il ne dit point s'il étale sa queue comme notre paon; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne l'étale point dans la figure d'Aldrovande, et qu'il y est même représenté sans éperons aux pieds, quoiqu'Aldrovande n'ait pas oublié d'en faire paroître dans la figure du paon ordinaire qu'il a placée vis-à-vis pour servir d'objet de comparaison.

Selon cet auteur, la femelle est plus petite que le mâle : elle a les mêmes couleurs que lui sur la tête, le cou, la poitrine, le dos et les ailes; mais elle en diffère en ce qu'elle a le dessous du corps noir, et en ce que les couvertures du croupion, qui sont beaucoup plus courtes que les pennes de la queue, sont

ornées de quatre ou cinq miroirs assez larges, relativement à la grandeur des plumes; le verd est la couleur dominante de la queue, les pennes en sont bordées de bleu, et les tiges de ces pennes sont blanches.

Cet oiseau paroît avoir beaucoup de rapport avec celui dont parle Kæmpfer dans son *Histoire du Japon*, sous le nom de *faisan;* ce que j'en ai dit suffit pour faire voir qu'il a plusieurs traits de conformité et plusieurs traits de dissemblance, soit avec le paon, soit avec le faisan, et que par conséquent il ne devoit point avoir d'autre place que celle que je lui donne ici.

III.

L'ÉPERONNIER *.

Cet oiseau n'est guère connu que par la figure et la description que M. Edwards a publiées du mâle et de la femelle, et qu'il avoit faites sur le vivant.

Au premier coup d'œil le mâle paroît avoir

* Voy. les planches enluminées, nos 492 et 493.

quelque rapport avec le faisan et le paon; comme eux il a la queue longue, il l'a semée de miroirs comme le paon; et quelques naturalistes, s'en tenant à ce premier coup d'œil, l'ont admis dans le genre du faisan: mais quoique, d'après ces rapports superficiels, M. Edwards ait cru pouvoir lui donner ou lui conserver le nom de *faisan-paon*, néanmoins, en y regardant de plus près, il a bien jugé qu'il ne pouvoit appartenir au genre du faisan, 1°. parce que les longues plumes de sa queue sont arrondies et non pointues par le bout; 2°. parce qu'elles sont droites dans toute leur longueur, et non recourbées en en bas; 3°. parce qu'elles ne font pas la gouttière renversée par le renversement de leurs barbes, comme dans le faisan; 4°. enfin, parce qu'en marchant il ne recourbe point sa queue en en haut.

Mais il appartient encore bien moins à l'espèce du paon, dont il diffère non seulement par le port de la queue, par la configuration et le nombre des pennes dont elle est composée, mais encore par les proportions de sa forme extérieure, par la grosseur de la tête et du cou, et en ce qu'il ne

redresse et n'épanouit point sa queue comme le paon *, qu'il n'a au lieu d'aigrette qu'une espèce de huppe plate, formée par les plumes du sommet de la tête qui se relèvent, et dont la pointe revient un peu en avant : enfin le mâle diffère du coq-paon et du coq-faisan par un double éperon qu'il a à chaque pied; caractère presque unique, d'après lequel je lui ai donné le nom d'*éperonnier*.

Ces différences extérieures, qui certainement en supposent beaucoup d'autres plus cachées, paroîtront assez considérables à tout homme de sens et qui ne sera préoccupé d'aucune méthode, pour exclure l'éperonnier du nombre des paons et des faisans, encore qu'il ait comme eux les doigts séparés, les pieds nuds, les jambes revêtues de plumes jusqu'au talon, le bec en cône courbé, la queue longue, et la tête sans crête ni membrane. A la vérité, je sais tel mé-

* M. Edwards ne dit point que cet oiseau fasse la roue; et de cela seul je me crois en droit de conclure qu'il ne la fait point : un fait aussi considérable n'auroit pu échapper à M. Edwards; et s'il l'eût observé, il ne l'auroit point omis.

thodiste qui ne pourroit sans inconséquence ne pas le reconnoître pour un paon ou pour un faisan, puisqu'il a tous les attributs par lesquels ce genre est caractérisé dans sa méthode; mais aussi un naturaliste sans méthode et sans préjugé ne pourra le reconnoître pour le paon de la nature : et que s'ensuivra-t-il de là, sinon que l'ordre de la nature est bien loin de la méthode du naturaliste?

En vain me dira-t-on que puisque l'oiseau dont il s'agit ici a les principaux caractères du genre du faisan, les petites variétés par lesquelles il en diffère ne doivent point empêcher qu'on ne le rapporte à ce genre; car je demanderai toujours : Qui donc ose se croire en droit de déterminer ces caractères principaux; de décider, par exemple, que l'attribut négatif de n'avoir ni crête ni membrane soit plus essentiel que celui d'avoir la tête de telle ou telle forme, de telle ou telle grosseur, et de prononcer que tous les oiseaux qui se ressemblent par des caractères choisis arbitrairement, doivent aussi se ressembler dans leurs véritables propriétés?

Au reste, en refusant à l'éperonnier le nom de *paon de la Chine*, je ne fais que me conformer aux témoignages des voyageurs, qui assurent que dans ce vaste pays on ne voit de paons que ceux qu'on y apporte des autres contrées.

L'éperonnier a l'iris des yeux jaune, ainsi que l'espace entre la base du bec, l'œil et le bec supérieur rouge, l'inférieur brun foncé et les pieds d'un brun sale : son plumage est d'une beauté admirable. La queue est, comme je l'ai dit, semée de miroirs ou de taches brillantes, de forme ovale, et d'une belle couleur de pourpre avec des reflets bleus, verds et or ; ces miroirs font d'autant plus d'effet qu'ils sont terminés et détachés du fond par un double cercle, l'un noir et l'autre orangé obscur : chaque penne de la queue a deux de ces miroirs accolés l'un à l'autre, la tige entre deux ; et malgré cela, comme cette queue a infiniment moins de plumes que celle du paon, elle est beaucoup moins chargée de miroirs ; mais en récompense l'éperonnier en a une très-grande quantité sur le dos et sur les ailes, où le paon n'en a point du tout : ces miroirs des-

ailes sont ronds; et comme le fond du plumage est brun, on croiroit voir une belle peau de martre zibeline enrichie de saphirs, d'opales, d'émeraudes et de topazes.

Les plus grandes pennes de l'aile n'ont point de miroirs, toutes les autres en ont chacune un ; et quel qu'en soit l'éclat, leurs couleurs, soit dans les ailes, soit dans la queue, ne pénètrent point jusqu'à l'autre surface de la penne, dont le dessous est d'un sombre uniforme.

Le mâle surpasse en grosseur le faisan ordinaire : la femelle est d'un tiers plus petite que le mâle, et paroît plus leste et plus éveillée; elle a comme lui l'iris jaune, mais point de rouge dans le bec, et la queue beaucoup plus petite. Quoique ses couleurs approchent plus de celles du mâle que dans l'espèce des paons et des faisans, cependant elles sont plus mattes, plus éteintes, et n'ont point ce lustre, ce jeu, ces ondulations de lumière, qui font un si bel effet dans les miroirs du mâle.

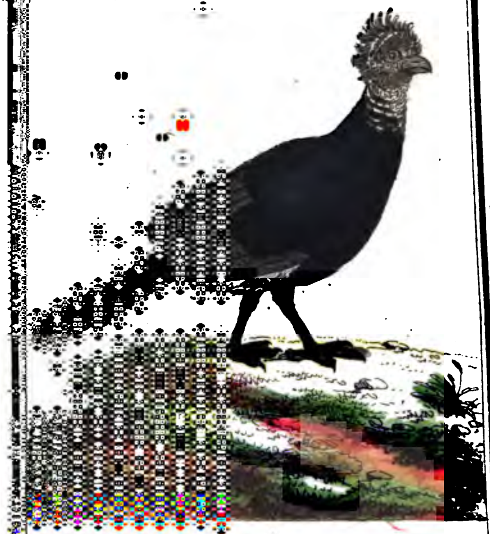
Cet oiseau étoit vivant à Londres l'année dernière, d'où M. le chevalier Codrington en a envoyé des dessins coloriés à M. Dau-

benton le jeune, d'après lesquels nous avons fait graver et enluminer les planches nos 492 et 493, dont la première représente le mâle, et la seconde la femelle de cet oiseau.



[illegible]CO MÂLE .

Dauquet Sc



LE HOCCO FEMELLE.

uquet . S.

LES HOCCOS.

Tous les oiseaux que l'on désigne ordinairement sous cette dénomination prise dans cette acception générique, sont étrangers à l'Europe, et appartiennent aux pays chauds de l'Amérique : les divers noms que les différentes tribus de sauvages leur ont donnés, chacune en son jargon, n'ont pas moins contribué à en enfler la liste que les phrases multipliées de nos nomenclateurs ; et je vais tâcher, autant que la disette d'observations me le permettra, de réduire ces espèces nominales aux espèces réelles.

I.

LE HOCCO PROPREMENT DIT [1].

Voyez les planches 4 et 5 de ce volume.

Je comprends sous cette espèce non seulement le mitou et le mitou-poranga de Marcgrave, que cet auteur regarde en effet comme étant de la même espèce; le coq-indien de MM. de l'académie et de plusieurs autres, le mutou ou moytou de Laët et de Lery, le témocholli des Mexicains, et leur tepetototl ou oiseau de montagne, le quirizao ou curasso de la Jamaïque, le pocs de Frisch, le hocco de Cayenne de M. Barrère, le hocco de la Guiane ou douzième faisan de M. Brisson : mais j'y rapporte encore comme variétés le hocco du Bresil, ou douzième faisan de M. Brisson; son hocco de Curassou, qui est son treizième faisan; le hocco du Pérou [2], et même la poule rouge du Pérou d'Albin; le coxolitli de Fernan-

[1] Voyez les planches enluminées, nos 86 et 125.
[2] *Ibid.* no 125.

dès, et le seizième faisan de M. Brisson. Je me fonde sur ce que cette multitude de noms désigne des oiseaux qui ont beaucoup de qualités communes, et qui ne diffèrent entre eux que par la distribution des couleurs, par quelque diversité dans la forme et les accessoires du bec, et par d'autres accidens qui peuvent varier dans la même espèce à raison de l'âge, du sexe, du climat, et surtout dans une espèce aussi facile à apprivoiser que celle-ci, qui même l'a été en plusieurs cantons, et qui par conséquent doit participer aux variétés auxquelles les oiseaux domestiques sont si sujets.

MM. de l'académie avoient ouï dire que leur coq indien avoit été apporté d'Afrique, où il s'appeloit *ano* : mais comme Marcgrave et plusieurs autres observateurs nous apprennent que c'est un oiseau du Bresil, et que d'ailleurs on voit clairement, en comparant les descriptions et les figures les plus exactes, qu'il a les ailes courtes et le vol pesant, il est difficile de se persuader qu'il ait pu traverser d'un seul vol la vaste étendue des mers qui séparent les côtes d'Afrique de celles du Bresil, et il paroît beaucoup

plus naturel de supposer que les sujets observés par MM. de l'académie, s'ils étoient réellement venus d'Afrique, y avoient été portés précédemment du Bresil ou de quelque autre contrée du nouveau monde. On peut juger, d'après les mêmes raisons, si la dénomination de *coq de Perse*, employée par Jonston, est applicable à l'oiseau dont il s'agit.

Le hocco approche de la grosseur du dindon. L'un de ses plus remarquables attributs, c'est une huppe noire, et quelquefois noire et blanche, haute de deux à trois pouces, qui s'étend depuis l'origine du bec jusque derrière la tête, et que l'oiseau peut coucher en arrière et relever à son gré, selon qu'il est affecté différemment : cette huppe est composée de plumes étroites et comme étagées, un peu inclinées en arrière, mais dont la pointe revient et se courbe en avant. Parmi ces plumes, MM. de l'académie en ont remarqué plusieurs dont les barbes étoient renfermées, jusqu'à la moitié de la longueur de la côte, dans une espèce d'étui membraneux.

La couleur dominante du plumage est le

noir, qui le plus souvent est pur et comme velouté sur la tête et sur le cou, et quelquefois semé de mouchetures blanches; sur le reste du corps il a des reflets verdâtres, et dans quelques sujets il se change en marron foncé, comme celui de la planche enluminée n° 125. L'oiseau représenté dans cette planche n'a point du tout de blanc sous le ventre ni dans la queue, au lieu que celui de la planche n° 86 en a sous le ventre et au bout de la queue; enfin d'autres en ont sous le ventre et point à la queue, et d'autres en ont à la queue et point sous le ventre; et il faut se souvenir que ces couleurs sont sujettes à varier, soit dans leurs teintes, soit dans leur distribution, selon la différence du sexe.

Le bec a la forme de celui des gallinacés, mais il est un peu plus fort : dans les uns, il est couleur de chair et blanchâtre vers la pointe, comme dans le hocco du Bresil de M. Brisson : dans les autres, le bout du bec supérieur est échancré des deux côtés; ce qui le fait paroître comme armé de trois pointes, la principale au milieu, et les deux latérales formées par les deux échancrures un peu

reculées en arrière, comme dans l'un des coqs indiens de MM. de l'académie : dans d'autres, il est recouvert à sa base d'une peau jaune, où sont placées les ouvertures des narines, comme dans le hocco de la Guiane de M. Brisson; dans d'autres, cette peau jaune se prolongeant des deux côtés de la tête, va former autour des yeux un cercle de même couleur, comme dans le mitouporanga de Marcgrave; dans d'autres, cette peau se renfle, sur la base du bec supérieur, en une espèce de tubercule ou de bouton arrondi assez dur, et gros comme une petite noix. On croit communément que les femelles n'ont point ce bouton, et M. Edwards ajoute qu'il ne vient au mâle qu'après la première année; ce qui me paroît d'autant plus vraisemblable, que Fernandès a observé dans son tepetototl une espèce de tumeur sur le bec, laquelle n'étoit sans doute autre chose que ce même tubercule qui commençoit à se former. Quelques individus, comme le mitou de Marcgrave, ont une peau blanche derrière l'oreille comme les poules communes; les pieds ressembleroient, pour la forme, à ceux des gallinacés, s'ils avoient

l'éperon, et s'ils n'étoient pas un peu plus gros à proportion; du reste, ils varient pour la couleur depuis le brun noirâtre jusqu'au couleur de chair.

Quelques naturalistes ont voulu rapporter le hocco au genre du dindon; mais il est facile, d'après la description ci-dessus et d'après nos planches enluminées, de recueillir les différences nombreuses et tranchées qui séparent ces deux espèces * : le dindon a la tête petite et sans plumes, ainsi que le haut du cou, le bec surmonté d'une caroncule conique et musculeuse, capable d'extension et de contraction, les pieds armés d'éperons, et il relève les plumes de sa queue en faisant la roue, etc. au lieu que le hocco a la tête grosse, le cou renfoncé, l'un et l'autre garnis de plumes, sur le bec un tubercule rond, dur et presque osseux, et sur le sommet de la tête une huppe mobile, qui paroît propre à cet oiseau, qu'il baisse et redresse à son gré; mais personne n'a jamais dit qu'il relevât les pennes de la queue en faisant la roue.

* Voyez les planches enluminées, nos 86 et 125.

Ajoutez à ces différences, qui sont toutes extérieures, les différences plus profondes et toutes aussi nombreuses que nous découvre la dissection.

Le canal intestinal du hocco est beaucoup plus long, et les deux *cæcum* beaucoup plus courts que dans le dindon: son jabot est aussi beaucoup moins ample, n'ayant que quatre pouces de tour; au lieu que j'ai vu tirer du jabot d'un dindon, qui ne paroissoit avoir rien de singulier dans sa conformation, ce qu'il falloit d'avoine pour remplir une demi-pinte de Paris. Outre cela, dans le hocco la substance charnue du gésier est le plus souvent fort mince, et sa membrane interne au contraire fort épaisse, et dure au point d'être cassante; enfin la trachée artère se dilate et se replie sur elle-même, plus ou moins vers le milieu de la fourchette, comme dans quelques oiseaux aquatiques, toutes choses fort différentes de ce qui se voit dans le dindon.

Mais si le hocco n'est point un dindon, les nomenclateurs modernes étoient encore moins fondés à en faire un faisan; car, outre les différences qu'il est facile de remar-

quer, tant au dehors qu'au dedans, d'après ce que je viens de dire, j'en vois une décisive dans le naturel de ces animaux : le faisan est toujours sauvage, et, quoiqu'élevé de jeunesse, quoique toujours bien traité, bien nourri, il ne peut jamais se faire à la domesticité; ce n'est point un domestique, c'est un prisonnier toujours inquiet, toujours cherchant les moyens d'échapper, et qui maltraite même ses compagnons d'esclavage, sans jamais faire aucune société avec eux. Que s'il recouvre sa liberté, et qu'il soit rendu à l'état de sauvage, pour lequel il semble être fait, rien n'est encore plus défiant et plus ombrageux; tout objet nouveau lui est suspect : le moindre bruit l'effraie; le moindre mouvement l'inquiète; l'ombre d'une branche agitée suffit pour lui faire prendre sa volée, tant il est attentif à sa conservation. Au contraire, le hocco est un oiseau paisible, sans défiance, et même stupide, qui ne voit point le danger, ou du moins qui ne fait rien pour l'éviter; il semble s'oublier lui-même, et s'intéresser à peine à sa propre existence. M. Aublet en a tué jusqu'à neuf de la même bande avec

le même fusil, qu'il rechargea autant de fois qu'il fut nécessaire ; ils eurent cette patience. On conçoit bien qu'un pareil oiseau est sociable, qu'il s'accommode sans peine avec les autres oiseaux domestiques, et qu'il s'apprivoise aisément. Quoiqu'apprivoisé, il s'écarte pendant le jour, et va même fort loin : mais il revient toujours pour coucher, à ce que m'assure le même M. Aublet; il devient même familier au point de heurter à la porte avec son bec pour se faire ouvrir, de tirer les domestiques par l'habit lorsqu'ils l'oublient, de suivre son maître par-tout, et, s'il en est empêché, de l'attendre avec inquiétude, et de lui donner à son retour des marques de la joie la plus vive.

Il est difficile d'imaginer des mœurs plus opposées; et je doute qu'aucun naturaliste, et même qu'aucun nomenclateur, s'il les eût connus, eût entrepris de ranger ces deux oiseaux sous un même genre.

Le hocco se tient volontiers sur les montagnes, si l'on s'en rapporte à la signification de son nom mexicain *tepetototl*, qui veut dire *oiseau de montagne*. On le nourrit, dans la volière, de pain, de pâtée et autres

choses semblables; dans l'état de sauvage, les fruits sont le fond de sa subsistance. Il aime à se percher sur les arbres, sur-tout pour y passer la nuit. Il vole pesamment, comme je l'ai remarqué plus haut; mais il a la démarche fière. Sa chair est blanche, un peu sèche; cependant lorsqu'elle est gardée suffisamment, c'est un fort bon manger.

Le chevalier Hans Sloane dit, en parlant de cet oiseau, que sa queue n'a que deux pouces de long; sur quoi M. Edwards le relève, et prétend qu'en disant dix pouces au lieu de deux, M. Hans Sloane auroit plus approché du vrai. Mais je crois cette censure trop générale et trop absolue; car je vois Aldrovande qui, d'après le portrait d'un oiseau de cette espèce, assure qu'il n'a point de queue; et de l'autre, M. Barrère qui rapporte, d'après ses propres observations faites sur les lieux, que la femelle de son hocco des Amazones, qui est le hocco de Curassou de M. Brisson, a la queue très-peu longue: d'où il s'ensuivroit que ce que le chevalier Hans Sloane dit trop généralement du hocco, doit être restreint à la seule femelle, du moins dans certaines races.

II.

LE PAUXI, OU LE PIERRE *.

Nous avons fait représenter cet oiseau sous le nom de *pierre de Cayenne;* et c'est en effet le nom qu'il portoit à la ménagerie du roi, où nous l'avons fait dessiner d'après le vivant : mais comme il porte dans son pays, qui est le Mexique, le nom de *pauxi,* selon Fernandès, nous avons cru devoir l'indiquer sous ces deux noms. C'est le quatorzième faisan de M. Brisson, qu'il appelle *hocco du Mexique.*

Cet oiseau ressemble, à plusieurs égards, au hocco précédent; mais il en diffère aussi en plusieurs points : il n'a point, comme lui, la tête surmontée d'une huppe; le tubercule qu'il a sur le bec est plus gros, fait en forme de poire, et de couleur bleue. Fernandès dit que ce tubercule a la dureté de la pierre, et je soupçonne que c'est de là qu'est venu au pauxi le nom d'*oiseau à pierre,* ensuite celui

* Voyez les planches enluminées, nº 78.

de *pierre;* comme il a pris le nom de *cusco* ou de *cushew bird*, et celui de *poule numidique*, de ce même tubercule à qui les uns ont trouvé de la ressemblance avec la noix d'Amérique appelée *cusco* ou *cushew*, et d'autres avec le casque de la peintade.

Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas là les seules différences qui distinguent le pauxi des hoccos précédens : il est plus petit de taille; son bec est plus fort, plus courbé et presque autant que celui d'un perroquet; d'ailleurs il nous est beaucoup plus rarement apporté que le hocco. M. Edwards, qui a vu ce dernier dans presque toutes les ménageries, n'a jamais rencontré qu'un seul cusco ou pauxi dans le cours de ses recherches.

Le beau noir de son plumage a des reflets bleus et couleur de pourpre, qui ne paroissent ni ne pourroient guère paroître dans la figure.

Cet oiseau se perche sur les arbres; mais il pond à terre comme les faisans, mène ses petits et les rappelle de même : les petits vivent d'abord d'insectes, et ensuite, quand ils sont grands, de fruits, de grains et de tout ce qui convient à la volaille.

Le pauxi est aussi doux, et, si l'on veut, aussi stupide que les autres hoccos; car il se laissera tirer jusqu'à six coups de fusil sans se sauver : avec cela il ne se laisse ni prendre ni toucher, selon Fernandès; et M. Aublet m'assure qu'il ne se trouve que dans les lieux inhabités: c'est probablement l'une des causes de sa rareté en Europe.

M. Brisson dit que la femelle ne diffère du mâle que par les couleurs, ayant du brun par-tout où celui-ci a du noir, et qu'elle lui est semblable dans tout le reste : mais Aldrovande, en reconnoissant que le fond de son plumage est brun, remarque qu'elle a du cendré aux ailes et au cou, le bec moins crochu et point de queue; ce qui seroit un trait de conformité avec le hocco des Amazones de Barrère, dont la femelle, comme nous l'avons vu, a la queue beaucoup moins longue que le mâle : et ce ne sont pas les seuls oiseaux d'Amérique qui n'aient point de queue; il y a même tel canton de ce continent où les poules transportées d'Europe ne peuvent vivre long-temps sans perdre leur queue et même leur croupion, comme nous l'avons vu dans l'histoire du coq.

III.

L'HOAZIN *.

CET oiseau est représenté, dans nos planches enluminées, sous le nom de *faisan huppé de Cayenne;* du moins il n'en diffère que très-peu, comme on peut en juger en comparant notre planche 337 à la description de Hernandès.

Selon cet auteur, l'hoazin n'est pas tout-à-fait aussi gros qu'une poule d'Inde : il a le bec courbé, la poitrine d'un blanc jaunâtre, les ailes et la queue marquées de taches ou raies blanches à un pouce de distance les unes des autres; le dos, le dessus du cou, les côtés de la tête, d'un fauve brun; les pieds de couleur obscure. Il porte une huppe composée de plumes blanchâtres d'un côté et noires de l'autre; cette huppe est plus haute et d'une autre forme que celle des hoccos, et il ne paroît pas qu'il puisse la baisser et la relever à son gré : il a aussi la tête plus petite et le cou plus grêle.

* Voyez les planches enluminées, nº 337.

Sa voix est très-forte, et c'est moins un cri qu'un hurlement. On dit qu'il prononce son nom, apparemment d'un ton lugubre et effrayant : il n'en falloit pas davantage pour le faire passer, chez des peuples grossiers, pour un oiseau de mauvais augure; et comme par-tout on suppose beaucoup de puissance à ce que l'on craint, ces mêmes peuples ont cru trouver en lui des remèdes aux maladies les plus graves : mais on ne dit pas qu'ils s'en nourrissent; ils s'en abstiennent en effet, peut-être par une suite de cette même crainte, ou par répugnance fondée sur ce qu'il fait sa pâture ordinaire de serpens : il se tient communément dans les grandes forêts, perché sur des arbres le long des eaux, pour guetter et surprendre ces reptiles. Il se trouve dans les contrées les plus chaudes du Mexique : Hernandès ajoute qu'il paroît en automne; ce qui feroit soupçonner que c'est un oiseau de passage *.

* Fernandès parle d'un autre oiseau auquel il donne le nom d'*hoazin*, quoique, par son récit même, il soit très-différent de celui dont nous venons de parler : car, outre qu'il est plus petit, son chant est fort agréable, et ressemble quelquefois à

M. Aublet m'assure que cet oiseau, qu'il a reconnu facilement sur notre planche enluminée, n° 337, s'apprivoise; qu'on en voit par fois de domestiques chez les Indiens, et que les François les appellent des paons. Ils nourrissent leurs petits de fourmis, de vers et d'autres insectes.

IV.

L'YACOU.

CET oiseau s'est nommé lui-même; car son cri, selon Marcgrave, est *yacou*, d'où

l'éclat de rire d'un homme, et même à un rire moqueur; et l'on mange sa chair, quoiqu'elle ne soit ni tendre ni de bon goût. Au reste, c'est un oiseau qui ne s'apprivoise point.

Je retrouverois bien plutôt l'hoazin dans un autre oiseau dont parle le même auteur, au chapitre CCXXIII, page 57, à la suite du pauxi. Voici ses termes: *Alia avis pauxi annectenda...... ciconiæ magnitudine, colore cinereo, cristâ octo uncias longâ et multis aggeratâ plumis..... in amplitudinem orbiculorum præcipuè circa summum dilatatis.* Voilà bien la huppe de l'hoazin et sa taille.

Ajoutez à ces différences, qui sont toutes extérieures, les différences plus profondes et toutes aussi nombreuses que nous découvre la dissection.

Le canal intestinal du hocco est beaucoup plus long, et les deux *cæcum* beaucoup plus courts que dans le dindon : son jabot est aussi beaucoup moins ample, n'ayant que quatre pouces de tour ; au lieu que j'ai vu tirer du jabot d'un dindon, qui ne paroissoit avoir rien de singulier dans sa conformation, ce qu'il falloit d'avoine pour remplir une demi-pinte de Paris. Outre cela, dans le hocco la substance charnue du gésier est le plus souvent fort mince, et sa membrane interne au contraire fort épaisse, et dure au point d'être cassante ; enfin la trachée artère se dilate et se replie sur elle-même, plus ou moins vers le milieu de la fourchette, comme dans quelques oiseaux aquatiques, toutes choses fort différentes de ce qui se voit dans le dindon.

Mais si le hocco n'est point un dindon, les nomenclateurs modernes étoient encore moins fondés à en faire un faisan ; car, outre les différences qu'il est facile de remar-

quer, tant au dehors qu'au dedans, d'après ce que je viens de dire, j'en vois une décisive dans le naturel de ces animaux : le faisan est toujours sauvage, et, quoiqu'élevé de jeunesse, quoique toujours bien traité, bien nourri, il ne peut jamais se faire à la domesticité; ce n'est point un domestique, c'est un prisonnier toujours inquiet, toujours cherchant les moyens d'échapper, et qui maltraite même ses compagnons d'esclavage, sans jamais faire aucune société avec eux. Que s'il recouvre sa liberté, et qu'il soit rendu à l'état de sauvage, pour lequel il semble être fait, rien n'est encore plus défiant et plus ombrageux; tout objet nouveau lui est suspect : le moindre bruit l'effraie; le moindre mouvement l'inquiète; l'ombre d'une branche agitée suffit pour lui faire prendre sa volée, tant il est attentif à sa conservation. Au contraire, le hocco est un oiseau paisible, sans défiance, et même stupide, qui ne voit point le danger, ou du moins qui ne fait rien pour l'éviter; il semble s'oublier lui-même, et s'intéresser à peine à sa propre existence. M. Aublet en a tué jusqu'à neuf de la même bande avec

le même fusil, qu'il rechargea autant de fois qu'il fut nécessaire ; ils eurent cette patience. On conçoit bien qu'un pareil oiseau est sociable, qu'il s'accommode sans peine avec les autres oiseaux domestiques, et qu'il s'apprivoise aisément. Quoiqu'apprivoisé, il s'écarte pendant le jour, et va même fort loin : mais il revient toujours pour coucher, à ce que m'assure le même M. Aublet ; il devient même familier au point de heurter à la porte avec son bec pour se faire ouvrir, de tirer les domestiques par l'habit lorsqu'ils l'oublient, de suivre son maître par-tout, et, s'il en est empêché, de l'attendre avec inquiétude, et de lui donner à son retour des marques de la joie la plus vive.

Il est difficile d'imaginer des mœurs plus opposées ; et je doute qu'aucun naturaliste, et même qu'aucun nomenclateur, s'il les eût connus, eût entrepris de ranger ces deux oiseaux sous un même genre.

Le hocco se tient volontiers sur les montagnes, si l'on s'en rapporte à la signification de son nom mexicain *tepetototl*, qui veut dire *oiseau de montagne*. On le nourrit, dans la volière, de pain, de pâtée et autres

choses semblables; dans l'état de sauvage, les fruits sont le fond de sa subsistance. Il aime à se percher sur les arbres, sur-tout pour y passer la nuit. Il vole pesamment, comme je l'ai remarqué plus haut; mais il a la démarche fière. Sa chair est blanche, un peu sèche; cependant lorsqu'elle est gardée suffisamment, c'est un fort bon manger.

Le chevalier Hans Sloane dit, en parlant de cet oiseau, que sa queue n'a que deux pouces de long; sur quoi M. Edwards le relève, et prétend qu'en disant dix pouces au lieu de deux, M. Hans Sloane auroit plus approché du vrai. Mais je crois cette censure trop générale et trop absolue; car je vois Aldrovande qui, d'après le portrait d'un oiseau de cette espèce, assure qu'il n'a point de queue; et de l'autre, M. Barrère qui rapporte, d'après ses propres observations faites sur les lieux, que la femelle de son hocco des Amazones, qui est le hocco de Curassou de M. Brisson, a la queue très-peu longue: d'où il s'ensuivroit que ce que le chevalier Hans Sloane dit trop généralement du hocco, doit être restreint à la seule femelle, du moins dans certaines races.

non point toutes égales, comme dans le guan d'Edwards, et les ouvertures des narines ne sont pas si près de l'origine du bec. Mais on ne seroit pas embarrassé de citer nombre d'espèces où la femelle diffère encore plus du mâle, et où il y a des variétés encore plus éloiguées les unes des autres.

M. Aublet, qui a vu cet oiseau dans son pays natal, m'assure qu'il s'apprivoise très-aisément, et que sa chair est délicate et meilleure que celle du faisan, en ce qu'elle est plus succulente. Il ajoute que c'est un véritable dindon, mais seulement plus petit que celui qui s'est naturalisé en Europe; et c'est un trait de conformité de plus qu'il a avec l'yacou d'avoir été pris pour un dindon.

Cet oiseau se trouve non seulement à Cayenne, mais encore dans les pays qu'arrose la. rivière des Amazones, du moins à en juger par l'identité du nom; car M. Barrère parle d'un marail des Amazones comme d'un oiseau dont le plumage est noir, le bec verd, et qui n'a point de queue *. Nous

* *Phasianus niger, aburus, viridi rostro.* Je crois que cet auteur a entendu par le mot latin barbare ABURUS, *sans queue;* ou qu'il aura écrit

avons déja vu dans l'histoire du hocco proprement dit, et du pierre de Cayenne, qu'il y avoit dans ces espèces des individus sans queue, qu'on avoit pris pour des femelles : cela seroit-il vrai aussi des marails? Sur la plupart de ces oiseaux étrangers et si peu connus, on ne peut, si l'on est de bonne foi, parler qu'en hésitant et par conjecture.

V I.

LE CARACARA.

J'APPELLE ainsi, d'après son propre cri, ce bel oiseau des Antilles, dont le P. du Tertre a donné la description. Si tous les oiseaux d'Amérique qui ont été pris pour des faisans doivent se rapporter aux hoccos, le caracara doit avoir place parmi ces derniers ; car les François des Antilles, et d'après eux le P. du Tertre, lui ont donné le nom de *faisan*. « Ce faisan, dit-il, est un « fort bel oiseau, gros comme un chapon, « plus haut monté, sur des pieds de paon ;

aburus au lieu de *abrutus*, qui, comme *erutus*, pourroit signifier *arraché*, *tronqué*.

« il a le cou beaucoup plus long que celui « d'un coq, et le bec et la tête approchant « de ceux du corbeau; il a toutes les plumes « du cou et du poitrail d'un beau bleu lui- « sant, et aussi agréable que les plumes des « paons; tout le dos est d'un gris brun; et « les ailes et la queue, qu'il a assez courtes, « sont noires.

« Quand cet oiseau est apprivoisé, il fait « le maître dans la maison, et en chasse à « coups de bec les poules-d'Inde et les poules « communes, et les tue quelquefois; il en « veut même aux chiens, qu'il becque en « traître..... J'en ai vu un..... qui étoit « ennemi mortel des Nègres, et n'en pou- « voit souffrir un seul dans la case qu'il ne « becquât par les jambes ou par les pieds « jusqu'à en faire sortir le sang ». Ceux qui en ont mangé m'ont assuré que sa chair est aussi bonne que celle des faisans de France.

Comment M. Ray a-t-il pu soupçonner qu'un tel oiseau fût l'oiseau de proie dont parle Marcgrave sous le même nom de *caracara?* Il est vrai qu'il fait la guerre aux poules, mais c'est seulement lorsqu'il est apprivoisé, et pour les chasser, en un mot,

comme il fait aux chiens et aux Nègres : on reconnoît plutôt à cela le naturel jaloux d'un animal domestique qui ne souffre point ceux qui peuvent partager avec lui la faveur du maître, que les mœurs féroces d'un oiseau de proie qui se jette sur les autres oiseaux pour les déchirer et s'en nourrir : d'ailleurs il n'est point ordinaire que la chair d'un oiseau de proie soit bonne à manger, comme l'est celle de notre caracara. Enfin il paroît que le caracara de Marcgrave a la queue et les ailes beaucoup plus longues à proportion que celui du P. du Tertre.

VII.

LE CHACAMEL.

Fernandès parle d'un oiseau qui est du même pays, et à peu près de la même grosseur que les précédens, et qui se nomme en langue mexicaine, *chachalacamelt*, d'où j'ai formé le nom de *chacamel*, afin que du moins on puisse le prononcer. Sa principale propriété est d'avoir le cri comme la poule ordinaire, ou plutôt comme plusieurs poules:

car il est, dit-on, si fort et si continuel, qu'un seul de ces oiseaux fait autant de bruit qu'une basse-cour entière; et c'est de là que lui vient son nom mexicain, qui signifie *oiseau criard*. Il est brun sur le dos, blanc tirant au brun sous le ventre, et le bec et les pieds sont bleuâtres.

Le chacamel se tient ordinairement sur les montagnes, comme la plupart des hoccos, et y élève ses petits.

VIII.

LE PARRAKA ET L'HOITLALLOTL.

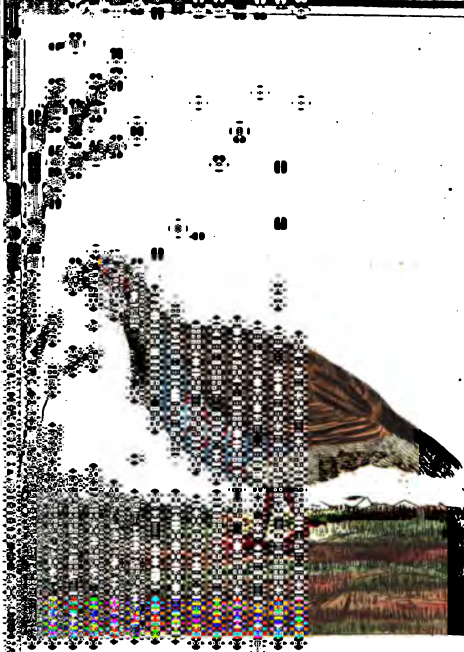
AUTANT qu'on peut en juger par les indications incomplètes de Fernandès et de Barrère, on peut, ce me semble, rapporter ici, 1°. le parraka du dernier, qu'il appelle *faisan*, et dont il dit que les plumes de la tête sont de couleur fauve, et lui forment une espèce de huppe; 2°. l'hoitlallotl ou oiseau long du premier, lequel habite les plus chaudes contrées du Mexique. Cet oiseau a la queue longue, les ailes courtes et le vol pesant, comme la plupart des précédens;

mais il devance à la course les chevaux les plus vîtes. Il est moins grand que les hoccos, n'ayant que dix-huit pouces de longueur, du bout du bec au bout de la queue : sa couleur générale est le blanc tirant au fauve; les environs de la queue ont du noir mêlé de quelques taches blanches; mais la queue elle-même est d'un verd changeant, et qui a des reflêts à peu près comme les plumes du paon.

Au fond, ces oiseaux sont trop peu connus pour qu'on puisse les rapporter sûrement à leur véritable espèce : je ne les place ici que parce que le peu que l'on sait de leurs qualités les rapproche plus des oiseaux dont nous venons de parler que de tous autres; c'est à l'observation à fixer leur véritable place : en attendant, je croirai avoir assez fait, si ce que j'en dis ici peut inspirer aux personnes qui se trouveront à portée, l'envie de les connoître mieux, et d'en donner une histoire plus complète.

LES PERDRIX.

Les espèces les plus généralement connues sont souvent celles dont l'histoire est le plus difficile à débrouiller, parce que ce sont celles auxquelles chacun rapporte naturellement les espèces inconnues qui se présentent la première fois, pour peu qu'on y apperçoive quelques traits de conformité, et sans faire beaucoup d'attention aux traits de dissemblance souvent plus nombreux; en sorte que de ce bizarre assemblage d'êtres qui se rapprochent par quelques rapports superficiels, mais qui se repoussent par des différences plus considérables, il ne peut résulter qu'un chaos de contradictions d'autant plus révoltantes, que l'on citera plus de faits particuliers de l'histoire de chacun; la plupart de ces faits étant contraires entre eux, et d'une absurde compatibilité lorsqu'on veut les appliquer à une seule espèce, ou même à un seul genre. Nous avons vu plus d'un exemple de cet inconvénient dans les articles que



[illegible]OUGE.

n
a
I

d
g
é
pl
p
d
n

pe
de
pe
D
n
pe
ro
p
se
a
la
r

nous avons traités ci-dessus, et il y a grande apparence que celui que va nous fournir l'article de la perdrix ne sera pas le dernier.

Je prends pour base de ce que j'ai à dire des perdrix, et pour première espèce de ce genre, celle de notre perdrix grise, comme étant la plus connue, et par conséquent la plus propre à servir d'objet de comparaison pour bien juger de tous les autres oiseaux dont on a voulu faire des perdrix; j'y reconnois une variété et trois races constantes.

Je regarde comme races constantes, 1°. la perdrix grise ordinaire [1], et comme variété de cette race celle que M. Brisson appelle *perdrix grise-blanche* : 2°. la perdrix de Damas; non celle de Belon, qui est une gélinotte, mais celle d'Aldrovande, qui est plus petite que notre perdrix grise, et qui me paroît être la même que la petite perdrix de passage, qui est bien connue de nos chasseurs : 3°. la perdrix de montagne, que nous avons fait représenter [2], et qui semble faire la nuance entre les perdrix grises et les rouges.

[1] Voyez les planches enluminées, n° 27.

[2] *Ibid.* n° 136.

J'admets pour seconde espèce celle de la perdrix rouge, dans laquelle je reconnois deux races constantes répandues en France, une variété et deux races étrangères.

Les deux races constantes de perdrix rouges du pays sont, 1°. celle de la planche enluminée, n° 150;

2°. La bartavelle de la planche enluminée, n° 231.

Et les deux races ou espèces étrangères sont, 1°. la perdrix rouge de Barbarie d'Edwards, planche LXX;

2°. La perdrix de roche, qu'on trouve sur les bords de la Gambra.

Et comme le plumage de la perdrix rouge est sujet à prendre du blanc, de même que celui de la perdrix grise, il en résulte dans cette espèce une variété parfaitement analogue à celle que j'ai reconnue dans l'espèce grise ordinaire.

J'exclus de ce genre plusieurs espèces qui y ont été rapportées mal-à-propos :

1°. Le francolin, que nous avons fait représenter* et que nous avons cru devoir

* Voy. les planches enluminées, nos 147 et 148.

séparer de la perdrix, parce qu'il en diffère non seulement par la forme totale, mais encore par quelques caractères particuliers, tels que les éperons, etc.

2°. L'oiseau appelé par M. Brisson *perdrix du Sénégal*, et dont il a fait sa huitième perdrix. Cet oiseau, qui est représenté sous le même nom de *perdrix du Sénégal*, nous paroît avoir plus de rapport avec les francolins qu'avec les perdrix ; et comme c'est une espèce particulière qui a deux ergots à chaque jambe, nous lui donnerons le nom de *bis-ergot*.

3°. La perdrix rouge d'Afrique [1].

4°. La troisième espèce étrangère donnée par M. Brisson sous le nom de *grosse perdrix du Bresil*, qu'il croit être le *macucagua* de Marcgrave, puisqu'il en copie la description, et qu'il confond mal-à-propos avec l'agami de Cayenne [2], lequel est un oiseau tout différent et du macucagua et de la perdrix.

5°. L'yambou de Marcgrave, qui est la perdrix du Bresil de M. Brisson, et qui n'a ni la

[1] Voyez les planches enluminées, n° 180.

[2] *Ibid.* n° 169.

forme, ni les habitudes, ni les propriétés des perdrix, puisque, selon M. Brisson lui-même, il a le bec alongé, qu'il se perche sur les arbres, et que ses œufs sont bleus.

6°. La perdrix d'Amérique de Catesby et de M. Brisson, laquelle se perche aussi et fréquente les bois plus que les pays découverts, ce qui ne convient guère aux perdrix que nous connoissons.

7°. Une multitude d'oiseaux d'Amérique que le peuple ou les voyageurs ont jugé à propos d'appeler *perdrix*, d'après des ressemblances très-légères, et encore plus légèrement observées : tels sont les oiseaux qu'on appelle à la Guadeloupe *perdrix rousses*, *perdrix noires* et *perdrix grises*, quoique, selon le témoignage des personnes plus instruites, ce soient des pigeons ou des tourterelles, puisqu'ils n'ont ni le bec ni la chair des perdrix, qu'ils se perchent sur les arbres, qu'ils y font leur nid, qu'ils ne pondent que deux œufs, que leurs petits ne courent point dès qu'il sont éclos, mais que les père et mère les nourrissent dans le nid, comme font les tourrerelles ; telles sont encore, selon toute apparence, ces perdrix à tête bleue que

Carreri a vues dans les montagnes de la Havane; tels sont les *mambouris*, les *pégassous*, les *pégacans* de Léry, et peut-être quelques unes des perdrix d'Amérique que j'ai rapportées au genre des perdrix sur la foi des auteurs, lorsque leur témoignage n'étoit point contredit par les faits, quoiqu'il le soit, à mon avis, par la loi du climat, à laquelle un oiseau aussi pesant que la perdrix ne peut guère manquer d'être assujetti.

---

[1] LA PERDRIX GRISE [2].

QUOIQU'ALDROVANDE, jugeant des autres pays par celui qu'il habitoit, dise que les perdrix grises sont communes par-tout, il est certain néanmoins qu'il n'y en a point dans l'île de Crète; et il est probable qu'il n'y en a jamais eu dans la Grèce, puisqu'Athénée marque de la surprise de ce que toutes les perdrix d'Italie n'avoient pas le bec rouge, comme elles l'avoient en Grèce : elles ne sont pas même également communes dans toutes les parties de l'Europe; et il paroît en général qu'elles fuient la grande chaleur comme le grand froid, car on n'en voit point en

[1] Voyez les planches enluminées, n° 27.

Comme le mâle et la femelle se ressemblent presque en tout, nous ne donnons que l'un des deux, afin de ne pas trop multiplier les planches enluminées.

[2] En latin, *perdix;* en espagnol, *perdiz;* en italien, *perdice;* en allemand, *wild-hun* ou *feld-hun;* en anglois, *partridge*.

Afrique ni en Lapponie*; et les provinces les plus tempérées de la France et de l'Allemagne sont celles où elles abondent le plus. Il est vrai que Boterius a dit qu'il n'y avoit point de perdrix en Irlande; mais cela doit s'entendre des perdrix rouges, qui ne se trouvent pas même en Angleterre (selon les meilleurs auteurs de cette nation), et qui ne se sont pas encore avancées de ce côté-là au-delà des îles de Jersey et de Guernesey. La perdrix grise est assez répandue en Suède, où M. Linnæus dit qu'elle passe l'hiver sous la neige dans des espèces de clapiers qui ont deux ouvertures. Cette manière d'hiverner sous la neige ressemble fort à la perdrix blanche dont nous avons donné l'histoire sous le nom de *lagopède;* et si ce fait n'étoit point attesté par un homme de la réputation de M. Linnæus, j'y soupçonnerois quelque méprise, d'autant plus qu'en France les longs hivers, et sur-tout ceux où il tombe beaucoup de neige, détruisent une grande quantité de perdrix. Enfin, comme c'est un oiseau

* La Barbinais le Gentil nous apprend qu'on a tenté inutilement de peupler l'île de Bourbon de perdrix.

fort pesant, je doute qu'il ait passé en Amérique; et je soupçonne que les oiseaux du nouveau monde qu'on a voulu rapporter au genre des perdrix, en seront séparés dès qu'ils seront mieux connus.

La perdrix grise diffère à bien des égards de la rouge; mais ce qui m'autorise principalement à en faire deux espèces distinctes, c'est que, selon la remarque du petit nombre des chasseurs qui savent observer, quoiqu'elles se tiennent quelquefois dans les mêmes endroits, elles ne se mêlent point l'une avec l'autre, et que si l'on a vu quelquefois un mâle vacant de l'une des deux espèces s'attacher à une paire de l'autre espèce, la suivre et donner des marques d'empressement et même de jalousie, jamais on ne l'a vu s'accoupler avec la femelle, quoiqu'il éprouvât tout ce qu'une privation forcée et le spectacle perpétuel d'un couple heureux pouvoient ajouter au penchant de la nature et aux influences du printemps.

La perdrix grise est aussi d'un naturel plus doux que la rouge *, et n'est point diffi-

* M. Ray dit le contraire, page 57 de sa *Synopsis;* mais comme il avoue qu'il n'y a point de

cile à apprivoiser; lorsqu'elle n'est point tourmentée, elle se familiarise aisément avec l'homme : cependant on n'en a jamais formé de troupeaux qui sussent se laisser conduire comme font les perdrix rouges; car Olina nous avertit que c'est de cette dernière espèce qu'on doit entendre ce que les voyageurs nous disent en général de ces nombreux troupeaux de perdrix qu'on élève dans quelques îles de la Méditerranée. Les perdrix grises ont aussi l'instinct plus social entre elles; car chaque famille vit toujours réunie en une seule bande, qu'on appelle *volée* ou *compagnie*, jusqu'au temps où l'amour qui l'avoit formée la divise pour en unir les membres plus étroitement deux à deux; celles même dont, par quelque accident, les pontes n'ont point réussi, se rejoignant ensemble et aux débris des compagnies qui ont le plus souffert, forment sur la fin de l'été de nouvelles compagnies souvent plus nombreuses que les premières, et qui subsistent jusqu'à la pariade de l'année suivante.

perdrix rouges en Angleterre, il n'a pas été à portée de faire la comparaison par lui-même, comme l'ont fait les observateurs d'après qui je parle.

Ces oiseaux se plaisent dans les pays à blé, et sur-tout dans ceux où les terres sont bien cultivées et marnées, sans doute parce qu'ils y trouvent une nourriture plus abondante, soit en grains, soit en insectes, ou peut-être aussi parce que les sels de la marne, qui contribuent si fort à la fécondité du sol, sont analogues à leur tempérament ou à leur goût. Les perdrix grises aiment la pleine campagne, et ne se réfugient dans les taillis et les vignes que lorsqu'elles sont poursuivies par le chasseur ou par l'oiseau de proie; mais jamais elles ne s'enfoncent dans les forêts, et l'on dit même assez communément qu'elles ne passent jamais la nuit dans les buissons ni dans les vignes : cependant on a trouvé un nid de perdrix dans un buisson au pied d'une vigne. Elles commencent à s'apparier dès la fin de l'hiver après les grandes gelées, c'est-à-dire que chaque mâle cherche alors à s'assortir avec une femelle : mais ce nouvel arrangement ne se fait pas sans qu'il y ait entre les mâles, et quelquefois entre les femelles, des combats fort vifs. Faire la guerre et l'amour ne sont presque qu'une même chose pour la plupart des animaux,

et sur-tout pour ceux en qui l'amour est un besoin aussi pressant qu'il l'est pour la perdrix : aussi les femelles de cette espèce pondent-elles sans avoir eu de commerce avec le mâle, comme les poules ordinaires. Lorsque les perdrix sont une fois appariées, elles ne se quittent plus, et vivent dans une union et une fidélité à toute épreuve. Quelquefois, lorsqu'après la pariade il survient des froids un peu vifs, toutes ces paires se réunissent et se reforment en compagnie.

Les perdrix grises ne s'accouplent guère, du moins en France, que sur la fin de mars, plus d'un mois après qu'elles ont commencé de s'apparier, et elles ne se mettent à pondre que dans les mois de mai et même de juin, lorsque l'hiver a été long. En général, elles font leurs nids sans beaucoup de soins et d'apprêts ; un peu d'herbe et de paille grossièrement arrangées dans le pas d'un bœuf ou d'un cheval, quelquefois même celle qui s'y trouve naturellement, il ne leur en faut pas davantage : cependant on a remarqué que les femelles un peu âgées et déja instruites par l'expérience des pontes précédentes apportoient plus de précaution que

les toutes jeunes, soit pour garantir le nid des eaux qui pourroient le submerger, soit pour le mettre en sûreté contre leurs ennemis, en choisissant un endroit un peu élevé et défendu naturellement par des broussailles. Elles poudent ordinairement de quinze à vingt œufs, et quelquefois jusqu'à vingt-cinq; mais les couvées des toutes jeunes et celles des vieilles sont beaucoup moins nombreuses, ainsi que les secondes couvées que des perdrix de bon âge recommencent lorsque la première n'a pas réussi, et qu'on appelle en certains pays des *recoquées*. Ces œufs sont à peu près de la couleur de ceux de pigeon : Pline dit qu'ils sont blancs. La durée de l'incubation est d'environ trois semaines, un peu plus, un peu moins, suivant les degrés de chaleur.

La femelle se charge seule de couver, et pendant ce temps elle éprouve une mue considérable, car presque toutes les plumes du ventre lui tombent : elle couve avec beaucoup d'assiduité, et on prétend qu'elle ne quitte jamais ses œufs sans les couvrir de feuilles. Le mâle se tient ordinairement à portée du nid, attentif à sa femelle, et tou-

jours prêt à l'accompagner lorsqu'elle se lève pour aller chercher la nourriture; et son attachement est si fidèle et si pur, qu'il préfère ces devoirs pénibles à des plaisirs faciles que lui annoncent les cris répétés des autres perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais qui ne lui font jamais abandonner sa femelle pour suivre l'étrangère. Au bout du temps marqué, lorsque la saison est favorable et que la couvée va bien, les petits percent leur coque assez facilement, courent au moment même qu'ils éclosent, et souvent emportent avec eux une partie de leur coquille; mais il arrive aussi quelquefois qu'ils ne peuvent forcer leur prison, et qu'ils meurent à la peine : dans ce cas, on trouve les plumes du jeune oiseau collées contre les parois intérieures de l'œuf; et cela doit arriver nécessairement toutes les fois que l'œuf a éprouvé une chaleur trop forte. Pour remédier à cet inconvénient, on met les œufs dans l'eau pendant cinq ou six minutes; l'œuf pompe à travers sa coquille les parties les plus ténues de l'eau; et l'effet de cette humidité est de disposer les plumes qui sont collées à la coquille à s'en détacher plus facilement : peut-

être aussi que cette espèce de bain rafraîchit le jeune oiseau, et lui donne assez de force pour briser sa coquille avec le bec. Il en est de même des pigeons, et probablement de plusieurs oiseaux utiles dont on pourra sauver un grand nombre par le procédé que je viens d'indiquer, ou par quelque autre procédé analogue.

Le mâle qui n'a point pris de part au soin de couver les œufs, partage avec la mère celui d'élever les petits; ils les mènent en commun, les appellent sans cesse, leur montrent la nourriture qui leur convient, et leur apprennent à se la procurer en grattant la terre avec leurs ongles. Il n'est pas rare de les trouver accroupis l'un auprès de l'autre, et couvrant de leurs ailes leurs poussins, dont les têtes sortent de tous côtés avec des yeux fort vifs; dans ce cas, le père et la mère se déterminent difficilement à partir, et un chasseur qui aime la conservation du gibier se détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction si intéressante: mais enfin si un chien s'emporte, et qu'il les approche de trop près, c'est toujours le mâle qui part le premier, en poussant

des cris particuliers, réservés pour cette seule circonstance; il ne manque guère de se poser à trente ou quarante pas; et on en a vu plusieurs fois revenir sur le chien en battant des ailes: tant l'amour paternel inspire de courage aux animaux les plus timides! Mais quelquefois il inspire encore à ceux-ci une sorte de prudence et des moyens combinés pour sauver leur couvée : on a vu le mâle, après s'être présenté, prendre la fuite, mais fuir pesamment et en traînant l'aile, comme pour attirer l'ennemi par l'espérance d'une proie facile, et fuyant toujours assez pour n'être point pris, mais pas assez pour décourager le chasseur; il l'écarte de plus en plus de la couvée : d'autre côté, la femelle, qui part un instant après le mâle, s'éloigne beaucoup plus et toujours dans une autre directiou; à peine s'est-elle abattue, qu'elle revient sur-le-champ en courant le long des sillons, et s'approche de ses petits, qui se sont blottis, chacun de son côté, dans les herbes et dans les feuilles; elle les rassemble promptement; et avant que le chien qui s'est emporté après le mâle ait eu le temps de revenir, elle les a déja emmenés

fort loin, sans que le chasseur ait entendu le moindre bruit. C'est une remarque assez généralement vraie parmi les animaux, que l'ardeur qu'ils éprouvent pour l'acte de la génération est la mesure des soins qu'ils prennent pour le produit de cet acte : tout est conséquent dans la nature, et la perdrix en est un exemple; car il y a peu d'oiseaux aussi lascifs, comme il en est peu qui soignent leurs petits avec une vigilance plus assidue et plus courageuse. Cet amour de la couvée dégénère quelquefois en fureur contre les couvées étrangères, que la mère poursuit souvent et maltraite à grands coups de bec.

Les perdreaux ont les pieds jaunes en naissant; cette couleur s'éclaircit ensuite et devient blanchâtre, puis elle brunit, et enfin devient tout-à-fait noire dans les perdrix de trois ou quatre ans. C'est un moyen de connoître toujours leur âge; on le connoît encore à la forme de la dernière plume de l'aile, laquelle est pointue après la première mue, et qui, l'année suivante, est entièrement arrondie.

La première nourriture des perdreaux, ce

sont les œufs de fourmis, les petits insectes qu'ils trouvent sur la terre et les herbes; ceux qu'on nourrit dans les maisons refusent la graine assez long-temps, et il y a apparence que c'est leur dernière nourriture : à tout âge ils préfèrent la laitue, la chicorée, le mouron, le laiteron, le seneçon, et même la pointe des blés verds; dès le mois de novembre on leur en trouve le jabot rempli, et pendant l'hiver ils savent bien l'aller chercher sous la neige; lorsqu'elle est endurcie par la gelée, ils sont réduits à aller auprès des fontaines chaudes qui ne sont point glacées, et à vivre des herbes qui croissent sur leurs bords, et qui leur sont très-contraires: en été, on ne les voit pas boire.

Ce n'est qu'après trois mois passés que les jeunes perdreaux poussent le rouge; car les perdrix grises ont aussi du rouge à côté des tempes entre l'œil et l'oreille, et le moment où ce rouge commence à paroître est un temps de crise pour ces oiseaux, comme pour tous les autres qui sont dans le cas; cette crise annonce l'âge adulte. Avant ce temps, ils sont délicats, ont peu d'aile et craignent beaucoup l'humidité : mais après

qu'il est passé, ils deviennent robustes, commencent à avoir de l'aile, à partir tous ensemble, à ne se plus quitter; et si on est parvenu à disperser la compagnie, ils savent se réunir malgré toutes les précautions du chasseur.

C'est en se rappelant qu'ils se réunissent. Tout le monde connoît le chant des perdrix, qui est fort peu agréable : c'est moins un chant ou un ramage qu'un cri aigre imitant assez bien le bruit d'une scie; et ce n'est pas sans intention que les mythologistes ont métamorphosé en perdrix l'inventeur de cet instrument. Le chant du mâle ne diffère de celui de la femelle qu'en ce qu'il est plus fort et plus traînant; le mâle se distingue encore de la femelle par un éperon obtus qu'il a à chaque pied, et par une marque noire, en forme de fer à cheval, qu'il a sous le ventre, et que la femelle n'a pas.

Dans cette espèce comme dans beaucoup d'autres, il naît plus de mâles que de femelles *, et il importe pour la réussite des

* Cela va à environ un tiers de plus, selon M. Leroy.

couvées de détruire les mâles surnuméraires, qui ne font que troubler les paires assorties et nuire à la propagation. La manière la plus usitée de les prendre, c'est de les faire rappeler au temps de la pariade par une femelle à qui, dans cette circonstance, on donne le nom de *chanterelle* : la meilleure pour cet usage est celle qui a été prise vieille; les mâles accourent à sa voix et se livrent aux chasseurs, ou donnent dans les piéges qu'on leur a tendus; cet appeau naturel les attire si puissamment, qu'on en a vu venir sur le toit des maisons, et jusque sur l'épaule de l'oiseleur. Parmi les piéges qu'on peut leur tendre pour s'en rendre maître, le plus sûr et le moins sujet à inconvéniens, c'est la tonnelle, espèce de grande nasse où sont poussées les perdrix par un homme déguisé à peu près en vache, et, pour que l'illusion soit plus complète, tenant en sa main une de ces petites clochettes qu'on met au cou du bétail; lorsqu'elles sont engagées dans les filets, on choisit à la main les mâles superflus, quelquefois même tous les mâles, et on donne la liberté aux femelles.

Les perdrix grises sont oiseaux sédentaires, qui non seulement restent dans le même pays, mais qui s'écartent le moins qu'ils peuvent du canton où ils ont passé leur jeunesse, et qui y reviennent toujours. Elles craignent beaucoup l'oiseau de proie; lorsqu'elles l'ont apperçu, elles se mettent en tas les unes contre les autres et tiennent ferme, quoique l'oiseau, qui les voit aussi fort bien, les approche de très-près en rasant la terre, pour tâcher d'en faire partir quelqu'une et de la prendre au vol. Au milieu de tant d'ennemis et de dangers, on sent bien qu'il en est peu qui vivent âge de perdrix. Quelques uns fixent la durée de leur vie à sept années, et prétendent que la force de l'âge et le temps de la pleine ponte est de deux à trois ans, et qu'à six elles ne pondent plus. Olina dit qu'elles vivent douze ou quinze ans.

On a tenté avec succès de les multiplier dans les parcs, pour en peupler ensuite les terres qui en étoient dénuées, et l'on a reconnu qu'on pouvoit les élever, à très-peu près, comme nous avons dit qu'on élevoit les faisans; seulement il ne faut pas compter

sur les œufs des perdrix domestiques. Il est rare qu'elles pondent dans cet état, encore plus rare qu'elles s'apparient et s'accouplent; mais on ne les a jamais vues couver en prison, je veux dire renfermées dans ces parquets où les faisans multiplient si aisément. On est donc réduit à faire chercher par la campagne des œufs de perdrix sauvages, et à les faire couver par des poules ordinaires. Chaque poule peut en faire éclore environ deux douzaines, et mener pareil nombre de petits après qu'ils sont éclos : ils suivront cette étrangère comme ils auroient suivi leur propre mère, mais ils ne reconnoissent pas si bien sa voix; ils la reconnoissent cependant jusqu'à un certain point, et une perdrix ainsi élevée en conserve toute sa vie l'habitude de chanter aussitôt qu'elle entend des poules.

Les perdreaux gris sont beaucoup moins délicats à élever que les rouges, et moins sujets aux maladies, au moins dans notre pays; ce qui feroit croire que c'est leur climat naturel. Il n'est pas même nécessaire de leur donner des œufs de fourmis, et l'on peut les nourrir, comme les poulets ordi-

naires, avec la mie de pain, les œufs durs, etc. Lorsqu'ils sont assez forts, et qu'ils commencent à trouver par eux-mêmes leur subsistance, on les lâche dans l'endroit même où on les a élevés, et dont, comme je l'ai dit, ils ne s'éloignent jamais beaucoup.

La chair de la perdrix grise est connue depuis très-long-temps pour être une nourriture exquise et salutaire; elle a deux bonnes qualités qui sont rarement réunies, c'est d'être succulente sans être grasse. Ces oiseaux ont vingt-deux pennes à chaque aile, et dix-huit à la queue, dont les quatre du milieu sont de la couleur du dos.

Les ouvertures des narines, qui se trouvent à la base du bec, sont plus qu'à demi recouvertes par un opercule de même couleur que le bec, mais d'une substance plus molle, comme dans les poules. L'espace sans plumes qui est entre l'œil et l'oreille, est d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle.

Le tube intestinal a environ deux pieds et demi de long, les deux *cœcum* cinq à six pouces chacun. Le jabot est fort

petit*, et le gésier se trouve plein de graviers mêlés avec la nourriture, comme c'est l'ordinaire dans les granivores.

* *Ingluvies ampla*, dit Willughby; mais les perdrix que j'ai fait ouvrir l'avoient fort petit.

LA PERDRIX GRISE-BLANCHE.

CETTE perdrix a été connue d'Aristote, et observée par Scaliger, puisque tous deux parlent de perdrix blanche, et on ne peut point soupçonner que ni l'un ni l'autre ait voulu parler du lagopède, appelé mal-à-propos *perdrix blanche* par quelques uns : car pour ce qui regarde Aristote, il ne pouvoit avoir en vue le lagopède, qui est étranger à la Grèce, à l'Asie, et à tous les pays où il avoit des correspondances ; et ce qui le prouve, c'est qu'il n'a jamais parlé de la propriété caractéristique de cet oiseau, qui est d'avoir les pieds velus jusque sous les doigts : et à l'égard de Scaliger, il n'a pu confondre ces deux espèces, puisque dans le même chapitre où il parle de la perdrix blanche qu'il a mangée, il parle un peu plus bas et fort au long du *lagopus* de Pline, qui a les pieds couverts de plumes, et qui est notre vrai lagopède.

Au reste, il s'en faut bien que la perdrix grise-blanche soit aussi blanche que le lagopède; il n'y a que le fond de son plumage qui soit de cette couleur; et l'on voit sur ce fond blanc les mêmes mouchetures que dans la perdrix grise, et distribuées dans le même ordre: mais ce qui achève de démontrer que cette différence dans la couleur du plumage n'est qu'une altération accidentelle, un effet particulier, en un mot une variété proprement dite, et qui n'empêche point qu'on ne doive regarder la perdrix blanche comme appartenant à l'espèce de la perdrix grise, c'est que, selon les naturalistes, et même selon les chasseurs, elle se mêle et va de compagnie avec elle. Un de mes amis * en a vu une compagnie de dix ou douze qui étoient toutes blanches, et les a aussi vues se mêler avec les grises au temps de la pariade. Ces perdrix blanches avoient les yeux ou plutôt les prunelles rouges, comme les ont les lapins blancs, les souris blanches, etc.; son bec et ses pieds étoient de couleur de plomb.

* M. Leroy, lieutenant des chasses de Versailles.

LA PETITE PERDRIX GRISE.

J'APPELLE ainsi la perdrix de Damas d'Aldrovande, qui est probablement la même que la petite perdrix de passage qui se montre de temps en temps en différentes provinces de France.

Elle ne diffère pas seulement de la perdrix grise par sa taille, qui est constamment plus petite, mais encore par son bec, qui est plus alongé, par la couleur jaune de ses pieds, et sur-tout par l'habitude qu'elle a de changer de lieu et de voyager. On en voit quelquefois dans la Brie et ailleurs passer par bandes très-nombreuses, et poursuivre leur chemin sans s'arrêter. Un chasseur des environs de Montbard, qui chassoit à la chanterelle au mois de mars dernier (1770), en vit une volée de cent cinquante ou deux cents, qui parut se détourner, attirée par le cri de la chanterelle, mais qui, dès le lendemain, avoit entièrement disparu. Ce seul fait, qui est très-certain, annonce et les

rapports et les différences qu'il y a entre ces deux perdrix : les rapports, puisque ces perdrix étrangères furent attirées par le chant d'une perdrix grise ; les différences, puisque ces étrangères traversèrent si rapidement un pays qui convient aux perdrix grises et même aux rouges, les unes et les autres y demeurant toute l'année; et ces différences supposent un autre instinct, et par conséquent une autre organisation, et au moins une autre race.

Il ne faut pas confondre cette perdrix de Damas ou de Syrie avec la *syroperdix* d'Élien, que l'on trouvoit aux environs d'Antioche, qui avoit le plumage noir, le bec de couleur fauve, la chair plus compacte et de meilleur goût, et le naturel plus sauvage que les autres perdrix : car les couleurs, comme l'on voit, ne se rapportent point; et Élien ne dit pas que sa *syroperdix* soit un oiseau de passage : il ajoute, comme une singularité, qu'elle mangeoit des pierres; ce qui cependant est assez ordinaire dans les granivores. Scaliger rapporte, comme témoin oculaire, un fait beaucoup plus singulier, qui a rapport à celui-ci; c'est que

dans un canton de la Gascogne où le terrain est fort sablonneux, la chair des perdrix étoit remplie d'une quantité de petits grains de sable fort incommodes.

LA PERDRIX DE MONTAGNE *.

Je fais une race distincte de cette perdrix, parce qu'elle ne ressemble ni à l'espèce grise ni à la rouge : mais il seroit difficile d'assigner celle de ces deux espèces à laquelle elle doit se rapporter; car si, d'un côté, l'on assure qu'elle se mêle quelquefois avec les perdrix grises, d'un autre côté sa demeure ordinaire sur les montagnes, et la couleur du rouge de son bec et de ses pieds, la rapprochent aussi beaucoup des perdrix rouges, avec qui je soupçonne fort qu'elle se mêle comme avec les grises; et par ces raisons je suis porté à la regarder comme une race intermédiaire entre ces deux espèces principales. Elle est à peu près de la grosseur de la perdrix grise, et elle a vingt pennes à la queue.

* Voyez les planches enluminées, nº 136.

LES PERDRIX ROUGES.

LA BARTAVELLE, OU PERDRIX GRECQUE[1].

C'est aux perdrix rouges, et principalement à la bartavelle, que doit se rapporter tout ce que les anciens ont dit de la perdrix. Aristote devoit mieux connoître la perdrix grecque qu'aucune autre, et ne pouvoit guère connoître que des perdrix rouges, puisque ce sont les seules qui se trouvent dans la Grèce, dans les îles de la Méditerranée, et, selon toute apparence, dans la partie de l'Asie conquise par Alexandre, laquelle est à peu près située sous le même climat que la Grèce et la Méditerranée[2], et qui étoit

[1] Voyez les planches enluminées, n° 231.

[2] Il paroît que la perdrix des pays habités ou

probablement celle où Aristote avoit ses principales correspondances. A l'égard des naturalistes qui sont venus depuis, tels que Pline, Athénée, etc. on voit assez clairement que quoiqu'ils connussent en Italie des perdrix autres que des rouges, ils se sont contentés de copier ce qu'Aristote avoit dit des perdrix rouges. Il est vrai que ce dernier reconnoît une différence dans le chant des perdrix; mais on ne peut en conclure légitimement une différence dans l'espèce: car la diversité du chant dépend souvent de celle de l'âge et du sexe; elle a lieu quelquefois dans le même individu, et elle peut être l'effet de quelque cause particulière, et même de l'influence du climat, selon les anciens eux-mêmes, puisqu'Athénée prétend que les perdrix qui passoient de l'Attique dans la Béotie se reconnoissoient à ce qu'elles avoient changé de cri. D'ailleurs Théophraste, qui remarque aussi quelques

connus par les Juifs (depuis l'Égypte jusqu'à Babylone), étoit la perdrix rouge, ou du moins n'étoit pas la grise, puisqu'elle se tenoit sur les montagnes. (*Sicut persequitur perdix in montibus*. Reg. lib. I, cap. 26.)

variétés dans la voix des perdrix, relativement aux pays qu'elles habitent, suppose expressément que toutes ces perdrix ne sont point d'espèces différentes, puisqu'il parle de leurs différentes voix dans son livre *De varia voce avium ejusdem generis* *.

En examinant ce que les anciens ont dit ou répété de cet oiseau, j'y ai trouvé un assez grand nombre de faits vrais et d'observations exactes, mêlés d'exagérations et de fables, dont quelques modernes se sont moqués, ce qui n'étoit pas difficile, mais dont je me propose ici de rechercher le fondement dans les mœurs et le naturel même de la perdrix.

Aristote, après avoir dit que c'est un oiseau pulvérateur, qui a un jabot, un gésier et de très-petits *cæcum;* qui vit quinze ans et davantage; qui, de même que tous les autres oiseaux qui ont le vol pesant, ne construit point de nid, mais pond ses œufs à plate terre, sur un peu d'herbe ou de feuilles arrangées négligemment, et cependant en un lieu bien exposé et défendu

* Il est aisé de voir que ces mots, *ejusdem generis*, signifient ici *de la même espèce*.

contre les oiseaux de proie ; que dans cette espèce, qui est très-lascive, les mâles se battent entre eux avec acharnement dans la saison de l'amour, et ont alors les testicules très-apparens, tandis qu'ils sont à peine visibles en hiver ; que les femelles pondent des œufs sans avoir eu commerce avec le mâle ; que le mâle et la femelle s'accouplent en ouvrant le bec et tirant la langue *; que leur ponte ordinaire est de douze ou quinze œufs ; qu'elles sont quelquefois si pressées de pondre, que leurs œufs leur échappent par-tout où elles se trouvent : Aristote, dis-je, après avoir dit toutes ces choses, qui sont incontestables et confirmées par le témoignage de nos observateurs, ajoute plusieurs circonstances où le vrai paroît être mêlé avec le faux, et qu'il suffit d'analyser pour en tirer la vérité pure de tout mélange.

Il dit donc, 1°. que les perdrix femelles déposent la plus grande partie de leurs œufs dans un lieu caché pour les garantir de la

* Avicenne a pris de là l'occasion de dire que les perdrix se préparoient par des baisers à des caresses plus intimes, comme les pigeons ; mais c'est une erreur.

pétulance du mâle, qui cherche à les détruire, comme faisant obstacle à ses plaisirs; ce qui a été traité de fable par Willughby, mais, à mon avis, un peu trop absolument, puisqu'en distinguant le physique du moral, et séparant le fait observé de l'intention supposée, ce qu'Aristote a dit se trouve vrai à la lettre, et se réduit à ceci, que la perdrix a, comme presque toutes les autres femelles parmi les oiseaux, l'instinct de cacher son nid, et que les mâles, sur-tout les surnuméraires, cherchant à s'accoupler au temps de l'incubation, ont porté plus d'une fois un préjudice notable à la couvée, sans autre intention que celle de jouir de la couveuse : c'est par cette raison que de tout temps on a recommandé la destruction de ces mâles surnuméraires, comme un des moyens les plus efficaces de favoriser la multiplication de l'espèce non seulement des perdrix, mais de plusieurs autres oiseaux sauvages.

Aristote ajoute en second lieu, que la perdrix femelle partage les œufs d'une seule ponte en deux couvées; qu'elle se charge de l'une et le mâle de l'autre, jusqu'à la fin de l'éducation des petits qui en proviennent;

et cela contredit positivement l'instinct qu'il suppose au mâle, comme nous venons de le voir, de chercher à casser les œufs de sa femelle. Mais en conciliant Aristote avec lui-même et avec la vérité, on peut dire que, comme la perdrix femelle ne pond pas tous ses œufs dans le même endroit, puisqu'ils lui échappent souvent malgré elle par-tout où elle se trouve, et comme le mâle partage apparemment dans cette espèce, ou du moins dans quelques races de cette espèce, ainsi que dans la grise, le soin de l'éducation des petits, on aura pu croire qu'il partageoit aussi ceux de l'incubation, et qu'il couvoit à part tous les œufs qui n'étoient point sous la femelle.

Aristote dit en troisième lieu, que les mâles se cochent les uns les autres, et même qu'ils cochent leurs petits aussitôt qu'ils sont en état de marcher, et l'on a mis cette assertion au rang des absurdités : cependant j'ai eu occasion de citer plus d'un exemple avéré de cet excès de nature, par lequel un mâle se sert d'un autre mâle, et même de tout autre meuble*, comme d'une femelle; et ce

* Voyez ci-dessus l'histoire du coq, celle du lapin, et les *Glanures* d'Edwards, partie II, page 21.

désordre doit avoir lieu (à plus forte raison) parmi des oiseaux aussi lascifs que les perdrix, dont les mâles, lorsqu'ils sont bien animés, ne peuvent entendre le cri de leurs femelles sans répandre leur liqueur séminale, et qui sont tellement transportés et comme enivrés dans cette saison d'amour, que, malgré leur naturel sauvage, ils viennent quelquefois se poser jusque sur l'oiseleur : et combien leur ardeur n'est-elle pas plus vive dans un climat aussi chaud que celui de la Grèce, et lorsqu'ils ont été privés long-temps de femelles, comme cela arrive au temps de l'incubation!

Aristote dit en quatrième lieu, que les perdrix femelles conçoivent et produisent des œufs lorsqu'elles se trouvent sous le vent de leurs mâles, ou lorsque ceux-ci passent au-dessus d'elles en volant, et même lorsqu'elles entendent leur voix; et on a répandu du ridicule sur les paroles du philosophe grec, comme si elles eussent signifié qu'un courant d'air imprégné par les corpuscules fécondans du mâle, ou seulement mis en vibration par le son de sa voix, suffisoit pour féconder réellement une femelle; tandis

qu'elles ne veulent dire autre chose, sinon que les perdrix femelles ayant le tempérament assez chaud pour produire des œufs d'elles-mêmes et sans commerce avec le mâle, comme je l'ai remarqué ci-dessus, tout ce qui peut exciter leur tempérament doit augmenter encore en elles cette puissance; et l'on ne niera point que ce qui leur annonce la présence du mâle ne puisse et ne doive avoir cet effet, lequel d'ailleurs peut être produit par un simple moyen mécanique qu'Aristote nous enseigne*, ou par le seul frottement qu'elles éprouvent en se vautrant dans la poussière.

D'après ces faits, il est aisé de concevoir que quelque passion qu'ait la perdrix pour couver, elle en a quelquefois encore plus pour jouir, et que, dans certaines circonstances, elle préférera le plaisir de se joindre à son mâle, au devoir de faire éclore ses petits : il peut même arriver qu'elle quitte la couvée par amour pour la couvée même; ce sera lorsque voyant son mâle attentif à la voix

* *Sed idem faciunt (nempe ova hypenemia seu zephyria pariunt) si digito genitale palpetur.* (Aristote, *Historia animalium*, lib. VI, cap. 11.)

d'une autre perdrix qui le rappelle et prêt à l'aller trouver, elle vient s'offrir à ses desirs pour prévenir une inconstance qui seroit nuisible à la famille; elle tâche de le rendre fidèle en le rendant heureux.

Élien a dit encore que lorsqu'on vouloit faire combattre les mâles avec plus d'ardeur, c'étoit toujours en présence de leurs femelles, parce qu'un mâle, ajoute-t-il, aimeroit mieux mourir que de montrer de la lâcheté en présence de sa femelle, ou que de paroître devant elle après avoir été vaincu : mais c'est encore ici le cas de séparer le fait de l'intention. Il est certain que la présence de la femelle anime les mâles au combat, non pas en leur inspirant un certain point d'honneur, mais parce qu'elle exalte en eux la jalousie, toujours proportionnée dans les animaux au besoin de jouir; et nous venons de voir combien ce besoin est pressant dans les perdrix.

C'est ainsi qu'en distinguant le physique du moral, et les faits réels des suppositions précaires, on retrouve la vérité, trop souvent défigurée dans l'histoire des animaux par les fictions de l'homme, et par la manie

qu'il a de prêter à tous les autres êtres sa nature propre et sa manière de voir et de sentir.

Comme les bartavelles ont beaucoup de choses communes avec les perdrix grises, il suffira, pour achever leur histoire, d'ajouter ici les principales différences par lesquelles elles se distinguent des dernières. Belon, qui avoit voyagé dans leur pays natal, nous apprend qu'elles ont le double de grosseur de nos perdrix; qu'elles sont fort communes, et plus communes qu'aucun autre oiseau, dans la Grèce, les îles Cyclades, et principalement sur les côtes de l'île de Crète (aujourd'hui Candie); qu'elles chantent au temps de l'amour; qu'elles prononcent à peu près le mot *chacabis*, d'où les Latins ont fait sans doute le mot *cacabare* pour exprimer ce cri, et qui peut-être a eu quelque influence sur la formation des noms *cubeth*, *cubata*, *cubeji*, etc. par lesquels on a désigné la perdrix rouge dans les langues orientales.

Belon nous apprend encore que les bartavelles se tiennent ordinairement parmi les rochers; mais qu'elles ont l'instinct de descendre dans la plaine pour y faire leur nid,

afin que leurs petits trouvent en naissant une subsistance facile; qu'elles pondent de huit jusqu'à seize œufs, de la grosseur d'un petit œuf de poule, blancs, marqués de petits points rougeâtres, et dont le jaune, qu'il appelle *moyeu*, ne se peut durcir. Enfin, ce qui persuade à un observateur que la perdrix de Grèce est d'autre espèce que notre perdrix rouge, c'est qu'il y a en Italie des lieux où elles sont connues l'une et l'autre, et ont chacune un nom différent; la perdrix de Grèce celui de *cothurno*, et l'autre celui de *pernice* : comme si le peuple, qui impose les noms, n'avoit pu se méprendre, ou même distinguer par deux dénominations différentes deux races distinctes, appartenant à une seule et même espèce! Enfin il conjecture, et non sans fondement, que c'est cette grosse perdrix qui, suivant Aristote, s'est mêlée avec la poule ordinaire, et a produit avec elle des individus féconds; ce qui n'arrive que rarement, selon le philosophe grec, et n'a lieu que dans les espèces les plus lascives, telles que celles du coq et de la perdrix*, ou de la bartavelle, qui est la perdrix

* Je rapporte en entier le passage d'Aristote,

d'Aristote : celle-ci a encore une nouvelle analogie avec la poule ordinaire, c'est de couver des œufs étrangers à défaut des siens. Il y a long-temps que cette remarque a été faite, puisqu'il en est question dans les livres sacrés.

Aristote a remarqué que les perdrix mâles chantoient ou crioient principalement dans la saison de l'amour, lorsqu'ils se battent entre eux, et même avant de se battre : l'ardeur qu'ils ont pour leur femelle se tourne alors en rage contre leurs rivaux; et de là tous ces cris, ces combats, cette espèce d'ivresse, cet oubli d'eux-mêmes, cet abandon de leur propre conservation qui les a

parce qu'il présente des vues très-saines et très-philosophiques. *Et ideo quæ non unigena coeunt (quod ea faciunt, quorum tempus par, et uteri gestatio proxima, et corporis magnitudo non multò discrepans), hæc primos partus similes sibi edunt, communi generis utriusque specie, quales...... (ex perdice et gallinaceo); sed tempore procedente divisi ex diversis provenientes, demum formâ feminæ instituti evadunt, quomodo semina peregrina ad postremum pro terræ natura redduntur: hæc enim materiam corpusque seminibus præstat.*

précipités plus d'une fois, je ne dis pas dans les piéges, mais jusque dans les mains de l'oiseleur.

On a profité de la connoissance de leur naturel pour les attirer dans le piége, soit en leur présentant une femelle vers laquelle ils accourent pour en jouir, soit en leur présentant un mâle sur lequel ils fondent pour le combattre; et l'on a encore tiré partie de cette haine violente des mâles contre les mâles pour en faire une sorte de spectacle, où ces animaux, ordinairement si timides et si pacifiques, se battent entre eux avec acharnement; et on n'a pas manqué de les exciter, comme je l'ai dit, par la présence de leurs femelles. Cet usage est encore très-commun aujourd'hui dans l'île de Chypre; et nous voyons dans Lampridius, que l'empereur Alexandre Sévère s'amusoit beaucoup de ce genre de combat.

LA PERDRIX ROUGE
D'EUROPE *.

Voyez la planche 6 de ce volume.

CETTE perdrix tient le milieu pour la grosseur entre la bartavelle et la perdrix grise : elle n'est pas aussi répandue que cette dernière, et tout climat ne lui est pas bon. On la trouve dans la plupart des pays montagneux et tempérés de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; mais elle est rare dans les Pays-Bas, dans plusieurs parties de l'Allemagne et de la Bohème, où l'on a tenté inutilement de la multiplier, quoique les faisans y eussent bien réussi. On n'en voit point du tout en Angleterre ni dans certaines îles des environs de Lemnos; tandis qu'une seule paire portée dans la petite île d'*Anaphe* (aujourd'hui Nanfio) y pullula tellement, que

* Voyez les planches enluminées, n° 150.

les habitans furent sur le point de leur céder la place. Ce séjour leur est si favorable, qu'encore aujourd'hui l'on est obligé d'y détruire leurs œufs par milliers vers les fêtes de Pâque, de peur que les perdrix qui en viendroient ne détruisissent entièrement les moissons; et ces œufs, accommodés à toutes sauces, nourrissent les insulaires pendant plusieurs jours.

Les perdrix rouges se tiennent sur les montagnes qui produisent beaucoup de bruyères et de broussailles, et quelquefois sur les mêmes montagnes où se trouvent certaines gélinottes, mal-à-propos appelées *perdrix blanches*, mais dans des parties moins élevées, et par conséquent moins froides et moins sauvages. Pendant l'hiver, elles se recèlent sous des abris de rochers bien exposés, et se répandent peu : le reste de l'année, elles se tiennent dans les broussailles, s'y font chercher long-temps par les chasseurs, et partent difficilement. On m'assure qu'elles résistent souvent mieux que les grises aux rigueurs de l'hiver, et que bien qu'elles soient plus aisées à prendre dans les différens piéges que les grises, il s'en trouve toujours

à peu près le même nombre au printemps dans les endroits qui leur conviennent. Elles vivent de grains, d'herbes, de limaces, de chenilles, d'œufs de fourmis et d'autres insectes; mais leur chair se sent quelquefois des alimens dont elles vivent. Élien rapporte que les perdrix de Cyrrha, ville maritime de la Phocide, sur le golfe de Corinthe, sont de mauvais goût, parce qu'elles se nourrissent d'ail.

Elles volent pesamment et avec effort, comme font les grises; et on peut les reconnoître de même sans les voir, au seul bruit qu'elles font avec leurs ailes en prenant leur volée. Leur instinct est de plonger dans les précipices lorsqu'on les surprend sur les montagnes, et de regagner le sommet lorsqu'on va à la remise. Dans les plaines, elles filent droit et avec roideur : lorsqu'elles sont suivies de près et poussées vivement, elles se réfugient dans les bois, se perchent même sur les arbres, et se terrent quelquefois; ce que ne font point les perdrix grises.

Les perdrix rouges diffèrent encore des grises par le naturel et les mœurs; elles sont moins sociables : à la vérité, elles vont par

compagnies; mais il ne règne pas dans ces compagnies une union aussi parfaite. Quoique nées, quoiqu'élevées ensemble, les perdrix rouges se tiennent plus éloignées les unes des autres; elles ne partent point ensemble, ne vont pas toutes du même côté, et ne se rappellent pas ensuite avec le même empressement, si ce n'est au temps de l'amour; et alors même chaque paire se réunit séparément. Enfin, lorsque cette saison est passée et que la femelle est occupée à couver, le mâle la quitte, et la laisse seule chargée du soin de la famille; en quoi nos perdrix rouges paroissent aussi différer des perdrix rouges de l'Égypte, puisque les prêtres égyptiens avoient choisi pour l'emblême d'un bon ménage deux perdrix, l'une mâle et l'autre femelle, couvant chacune de son côté.

Par une suite de leur naturel sauvage, les perdrix rouges que l'on tâche de multiplier dans les parcs, et que l'on élève à peu près comme les faisans, sont encore plus difficiles à élever, exigent plus de soins et de précautions pour les accoutumer à la captivité, ou, pour mieux dire, elles ne s'y accoutument jamais, puisque les petits perdreaux

rouges qui sont éclos dans la faisanderie, et qui n'ont jamais connu la liberté, languissent dans cette prison, qu'on cherche à leur rendre agréable de toutes manières, et meurent bientôt d'ennui ou d'une maladie qui en est la suite, si on ne les lâche dans le temps où ils commencent à avoir la tête garnie de plumes.

Ces faits, qui m'ont été fournis par M. Leroy, paroissent contredire ce qu'on rapporte des perdrix d'Asie et de quelques îles de l'Archipel, et même de Provence, où on en a vu des troupes nombreuses qui obéissoient à la voix de leur conducteur avec une docilité singulière. Porphyre parle d'une perdrix privée venant de Carthage, qui accouroit à la voix de son maître, le caressoit, et exprimoit son attachement par des inflexions de voix que le sentiment sembloit produire, et qui étoient toutes différentes de son cri ordinaire. Mundella et Gesner en ont élevé eux-mêmes qui étoient devenues très-familières : il paroît même, par plusieurs passages des anciens, qu'on en étoit venu jusqu'à leur apprendre à chanter ou à perfectionner leur chant naturel, qui, du moins

dans certaines races, passoit pour un ramage agréable.

Mais tout cela peut se concilier en disant que cet oiseau est moins ennemi de l'homme que de l'esclavage; qu'il est des moyens d'apprivoiser et de subjuguer l'animal le plus sauvage, c'est-à-dire, le plus amoureux de sa liberté, et que ce moyen est de le traiter selon sa nature, en lui laissant autant de liberté qu'il est possible. Sous ce point de vue, la société de la perdrix apprivoisée avec l'homme qui sait s'en faire obéir, est du genre le plus intéressant et le plus noble: elle n'est fondée ni sur le besoin, ni sur l'intérêt, ni sur une douceur stupide, mais sur la sympathie, le goût réciproque, le choix volontaire; il faut même, pour bien réussir, qu'elle soit absolument volontaire et libre. La perdrix ne s'attache à l'homme, ne se soumet à ses volontés, qu'autant que l'homme lui laisse perpétuellement le pouvoir de le quitter; et lorsqu'on veut lui imposer une loi trop dure, une contrainte au-delà de ce qu'exige toute société, en un mot lorsqu'on veut la réduire à l'esclavage domestique, son naturel si doux se révolte, et

le regret profond de sa liberté perdue étouffe en elle les plus forts penchans de la nature; celui de se conserver, on l'a vue souvent se tourmenter dans sa prison jusqu'à se casser la tête et mourir; celui de se reproduire, elle y montre une répugnance invincible; et si quelquefois on la vit, cédant à l'ardeur du tempérament et à l'influence de la saison, s'accoupler et pondre en cage, jamais on ne l'a vue s'occuper efficacement, dans la volière la plus commode et la plus spacieuse, à perpétuer une race esclave.

LA PERDRIX ROUGE-BLANCHE.

DANS la race de la perdrix rouge, la blancheur du plumage est, comme dans la race de la perdrix grise, un effet accidentel de quelque cause particulière, et qui prouve l'analogie des deux races. Cette blancheur n'est cependant point universelle, car la tête conserve ordinairement sa couleur, le bec et les pieds restent rouges; et comme d'ailleurs on la trouve ordinairement avec les perdrix rouges, on est fondé à la regarder comme une variété individuelle de cette race de perdrix.

LE FRANCOLIN *.

Ce nom de *francolin* est encore un de ceux qui ont été appliqués à des oiseaux fort différens : nous avons déja vu ci-dessus qu'il avoit été donné à l'attagas; et il paroît, par un passage de Gesner, que l'oiseau connu à Venise sous le nom de *francolin*, est une espèce de gélinotte (*hazel-huhn*).

Le francolin de Naples est plus gros qu'une poule ordinaire; et, à vrai dire, la longueur de ses pieds, de son bec et de son cou, ne permettent point d'en faire ni une gélinotte ni un francolin.

Tout ce qu'on dit du francolin de Ferrare, c'est qu'il a les pieds rouges et vit de poissons. L'oiseau du Spitzberg, auquel on a donné le nom de *francolin*, s'appelle aussi *coureur de rivage*, parce qu'il ne s'éloigne jamais beaucoup de la côte, où il trouve la nourriture qui lui convient; savoir, des vers gris et des chevrettes : mais il n'est pas plus gros qu'une

* Voyez les planches enluminées, nos 147 et 148.

alouette. Le francolin dont Olina donne la description et la figure, est celui dont il s'agit ici : celui de M. Edwards en diffère en quelques points, et paroît être exactement le même oiseau que le francolin de M. de Tournefort, qui se rapproche aussi de celui de Ferrare, en ce qu'il se plaît sur les côtes de la mer et dans les lieux marécageux.

Enfin le nôtre paroît différer de ces trois derniers, et même de celui de M. Brisson, soit par la couleur du plumage et même du bec, soit par les dimensions et le port de la queue, qui est plus longue dans la figure de M. Brisson, plus épanouie dans la nôtre, et tombante dans celle de M. Edwards et d'Olina; mais, malgré cela, je crois que le francolin d'Olina, celui de M. de Tournefort, celui d'Edwards, celui de M. Brisson et le mien sont tous de la même espèce, attendu qu'ils ont beaucoup de choses communes, et que les petites différences qu'on a observées entre eux ne sont pas assez caractérisées pour constituer des espèces diverses, et peuvent d'ailleurs être relatives à l'âge, au sexe, au climat, ou à d'autres causes particulières.

Il est certain que le francolin a beaucoup

de rapports avec la perdrix ; et c'est ce qui a porté Olina, Linnæus et Brisson, à le ranger parmi les perdrix. Pour moi, après avoir examiné de près et comparé ces deux sortes d'oiseaux, j'ai cru avoir observé entre eux assez de différences pour les séparer. En effet, le francolin diffère des perdrix non seulement par les couleurs du plumage, par la forme totale, par le port de la queue et par son cri, mais encore parce qu'il a un éperon à chaque jambe*, tandis que la perdrix mâle n'a qu'un tubercule calleux au lieu d'éperon.

Le francolin est aussi beaucoup moins répandu que la perdrix. Il paroît qu'il ne peut guère subsister que dans les pays chauds : l'Espagne, l'Italie et la Sicile, sont presque les seuls pays de l'Europe où il se trouve ; on en voit aussi à Rhodes, dans l'île de Chypre, à Samos, dans la Barbarie, et surtout aux environs de Tunis, en Égypte, sur les côtes d'Asie et à Bengale. Dans tous ces pays, on trouve des francolins et des perdrix qui ont chacun leurs noms distincts et leur espèce séparée.

* Celui d'Olina n'en a point; mais il y a apparence qu'il a fait dessiner la femelle.

La rareté de ces oiseaux en Europe, jointe au bon goût de leur chair, ont donné lieu aux défenses rigoureuses qui ont été faites en plusieurs pays de les tuer; et de là on prétend qu'ils ont eu le nom de *francolin*, comme jouissant d'une sorte de franchise sous la sauve-garde de ces défenses.

On sait peu de chose de cet oiseau au-delà de ce que montre la figure. Son plumage est fort beau; il a un collier très-remarquable de couleur orangée : sa grosseur surpasse un peu celle de la perdrix grise. La femelle est un peu plus petite que le mâle, et les couleurs de son plumage sont plus foibles et moins variées.

Ces oiseaux vivent de grains : on peut les élever dans des volières; mais il faut avoir l'attention de leur donner à chacun une petite loge où ils puissent se tapir et se cacher, et de répandre dans la volière du sable et quelques pierres de tuf.

Leur cri est moins un chant qu'un sifflement très-fort, qui se fait entendre de fort loin.

Les francolins vivent à peu près autant que les perdrix : leur chair est exquise; elle

est quelquefois préférée à celle des perdrix et des faisans.

M. Linnæus prend la perdrix de Damas de Willughby pour le francolin : sur quoi il y a deux remarques à faire ; la première, que cette perdrix de Damas est plutôt celle de Belon, qui en a parlé le premier, que celle de Willughby, qui n'en a parlé que d'après Belon ; la seconde, que cette perdrix de Damas diffère du francolin et par sa petitesse, puisqu'elle est moins grosse que la perdrix grise, selon Belon, et par son plumage, comme on peut le voir en comparant les figures de nos planches enluminées, et par ses pieds velus, qui ont empêché Belon de la ranger parmi les râles de genêt ou les pluviers.

M. Linnæus auroit dû reconnoître le francolin de Tournefort dans celui d'Olina, dont Willughby fait mention ; enfin le naturaliste suédois se trompe encore en fixant exclusivement l'Orient pour le climat du francolin, puisque cet oiseau se trouve, comme je l'ai déja remarqué, en Sicile, en Italie, en Espagne, en Barbarie, et dans quelques autres contrées qui n'appartiennent point à l'Orient.

Aristote met l'attagen, que Belon regarde comme le francolin, au rang des oiseaux pulvérateurs et frugivores : Belon lui fait dire de plus que cet oiseau pond un grand nombre d'œufs, quoique cela ne se trouve point à l'endroit cité; mais c'est une conséquence que l'on peut tirer, dans les principes d'Aristote, de ce que cet oiseau est frugivore et pulvérateur. Belon dit encore, d'après les anciens, que le francolin est fréquent dans la campagne de Marathon, parce qu'il se plaît dans les lieux marécageux ; et cela s'accorde très-bien avec ce que M. de Tournefort rapporte des francolins de Samos.

LE BIS-ERGOT.

LA première espèce qui nous paroît voisine du francolin, c'est l'oiseau qui nous a été donné sous le nom de *perdrix du Sénégal**. Cet oiseau a à chaque pied deux ergots, ou plutôt deux tubercules de chair dure et calleuse; et comme c'est une espèce ou race particulière, nous lui avons donné le nom de *bis-ergot*, à cause de ce caractère de deux ergots qu'il a à chaque pied. Je le place à la suite des francolins, parce qu'il me paroît avoir plus de rapports avec eux qu'avec les perdrix, soit par sa grosseur, soit par la longueur du bec et des ailes, soit par ses éperons.

* Voyez les planches enluminées, nº 137.

LE GORGE-NUE,

ET

LA PERDRIX ROUGE D'AFRIQUE.

CET oiseau, que nous avons vu vivant à Paris chez feu M. le marquis de Montmirail, a le dessous du cou et de la gorge dénué de plumes, et simplement couvert d'une peau rouge : le reste du plumage est beaucoup moins varié et moins agréable que celui du francolin. Le gorge-nue se rapproche de cette espèce par ses pieds rouges et sa queue épanouie, et de l'espèce précédente, qui est celle du bis-ergot, par le double éperon qu'il a pareillement à chaque pied.

Le défaut d'observations nous met hors d'état de juger à laquelle de ces deux espèces elle ressemble le plus par ses mœurs ou par ses habitudes. M. Aublet m'assure que c'est un oiseau qui se perche.

La perdrix rouge d'Afrique* est plus rouge

* Voyez les planches enluminées, n° 180.

que nos perdrix rouges, à cause d'une large tache de cette couleur qu'elle a sous la gorge; mais le reste de son plumage est beaucoup moins agréable. Elle diffère des trois espèces précédentes par deux caractères fort apparens : ses éperons plus longs et plus pointus, et sa queue plus épanouie que ne l'ont ordinairement les perdrix. Le défaut d'observations nous met hors d'état de juger si elle en diffère aussi par ses mœurs ou par ses habitudes.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AUX PERDRIX.

I.

LA PERDRIX ROUGE DE BARBARIE.

La perdrix rouge de Barbarie, donnée par M. Edwards, planche LXX, nous paroît être une espèce différente de notre perdrix rouge d'Europe; elle est plus petite que notre perdrix grise. Elle a le bec, le tour des yeux et les pieds rouges, comme la bartavelle: mais elle a sur le haut des ailes des plumes d'un beau bleu bordé de rouge brun, et autour du cou une espèce de collier formé par des taches blanches, répandues sur un fond brun; ce qui, joint à sa petitesse, distingue cette espèce des deux races de perdrix rouges qui sont connues en Europe.

I I.

LA PERDRIX DE ROCHE, OU DE LA GAMBRA.

Cette perdrix prend son nom des lieux où elle a coutume de se tenir par préférence ; elle se plaît, comme les perdrix rouges, parmi les rochers et les précipices : sa couleur générale est un brun obscur, et elle a sur la poitrine une tache couleur de tabac d'Espagne. Au reste, ces perdrix se rapprochent encore de la perdrix rouge par la couleur des pieds, du bec, et du tour des yeux. Elles sont moins grosses que les nôtres, et retroussent la queue en courant ; mais, comme elles, elles courent très-vîte, et ont en gros la même forme. Leur chair est excellente.

I I I.

LA PERDRIX PERLÉE DE LA CHINE.

Cette perdrix, qui n'est connue que par la description de M. Brisson, paroît propre

à l'extrémité orientale de l'ancien continent. Elle est un peu plus grosse que notre perdrix rouge; elle a sa forme, le port de la queue, la brièveté des ailes et toute la tournure de la perdrix : elle a de notre rouge ordinaire (n° 150) la gorge blanche; et de celle d'Afrique (n° 180) les éperons plus longs et plus pointus, mais elle n'a pas, comme elle, le bec et les pieds rouges; ceux-ci sont roux, et le bec est noirâtre, ainsi que les ongles : le fond de son plumage est de couleur obscure, égayée sur la poitrine et les côtes par une quantité de petites taches rondes de couleur plus claire; d'où j'ai pris occasion de la nommer *perdrix perlée*. Elle a outre cela quatre bandes remarquables, qui partent de la base du bec et se prolongent sur les côtés de la tête : ces bandes sont alternativement de couleur claire et rembrunie.

IV.

LA PERDRIX DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

Je mets cet oiseau d'Amérique et les suivans à la suite des perdrix, non que je les

regarde comme de véritables perdrix, mais tout au plus comme leurs représentans, parce que ce sont ceux des oiseaux du nouveau monde qui ont le plus de rapport avec les perdrix, lesquelles certainement n'ont pas l'aile assez forte ni le vol assez élevé pour avoir pu traverser les mers qui séparent le vieux continent du nouveau.

L'oiseau dont il s'agit ici est plus petit que la perdrix grise; il a l'iris jaune, le bec noir, la gorge blanche, et deux bandes de la même couleur qui vont de la base du bec jusque derrière la tête en passant sur les yeux : il a aussi quelques taches blanches au haut du cou. Le dessous du corps est jaunâtre rayé de noir, et le dessus d'un brun tirant au roux, à peu près comme dans la perdrix rouge, mais bigarré de noir. Cet oiseau a la queue courte comme toutes les perdrix. Il se trouve non seulement dans la nouvelle Angleterre, mais encore à la Jamaïque, quoique ces deux climats soient différens.

M. Albin en a nourri assez long-temps avec du blé et du chenevis.

[1] LA CAILLE [2].

Voyez la planche 7 de ce volume.

Théophraste trouvoit une si grande ressemblance entre les perdrix et les cailles, qu'il donnoit à ces dernières le nom de *perdrix naines;* et c'est sans doute par une suite de cette méprise, ou par une erreur semblable, que les Portugais ont appelé la perdrix *codornix*, et que les Italiens ont appliqué le nom de *coturnice* à la bartavelle ou perdrix grecque. Il est vrai que les per-

[1] Voyez les planches enluminées, n° 170.

Frisch prétend, planche CXVII, que du temps de Charlemagne on lui donnoit le nom de *quacara:* quelques uns lui ont aussi donné celui de *currelius*, et j'en dirai plus bas la raison: quoi qu'il en soit, ces deux noms ont été omis par M. Brisson.

[2] En latin, *coturnix;* en espagnol, *cuadervi;* en italien, *quaglia;* en allemand, *wachtel;* en anglois, *quail.*

Pl 7. Pag 193.



drix et les cailles ont beaucoup de rapports entre elles : les unes et les autres sont des oiseaux pulvérateurs, à ailes et queue courtes, et courant fort vîte, à bec de gallinacés, à plumage gris moucheté de brun et quelquefois tout blanc ; du reste, se nourrissant, s'accouplant, construisant leur nid, couvant leurs œufs, menant leurs petits, à peu près de la même manière, et toutes deux ayant le tempérament fort lascif, et les mâles une grande disposition à se battre : mais quelque nombreux que soient ces rapports, ils se trouvent balancés par un nombre presque égal de dissemblances, qui font de l'espèce des cailles une espèce tout-à-fait séparée de celle des perdrix. En effet, 1°. les cailles sont constamment plus petites que les perdrix, en comparant les plus grandes races des unes aux plus grandes races des autres, et les plus petites aux plus petites. 2°. Elles n'ont point derrière les yeux cet espace nud et sans plumes qu'ont les perdrix, ni ce fer à cheval que les mâles de celles-ci ont sur la poitrine, et jamais on n'a vu de véritables cailles à bec et pieds rouges. 3°. Leurs œufs sont plus petits et d'une

tout autre couleur. 4°. Leur voix est aussi différente; et quoique les unes et les autres fassent entendre leur cri d'amour à peu près dans le même temps, il n'en est pas de même du cri de colère, car la perdrix le fait entendre avant de se battre, et la caille en se battant. 5°. La chair de celle-ci est d'une saveur et d'une texture toute différente, et elle est beaucoup plus chargée de graisse. 6°. Sa vie est plus courte. 7°. Elle est moins rusée que la perdrix, et plus facile à attirer dans le piége, sur-tout lorsqu'elle est encore jeune et sans expérience. Elle a les mœurs moins douces et le naturel plus rétif; car il est extrêmement rare d'en voir de privées : à peine peut-on les accoutumer à venir à la voix étant renfermées de jeunesse dans une cage. Elle a les inclinations moins sociales; car elle ne se réunit guère par compagnies, si ce n'est lorsque la couvée, encore jeune, demeure attachée à la mère, dont les secours lui sont nécessaires, où lorsqu'une même cause agissant sur toute l'espèce à la fois et dans le même temps, on en voit des troupes nombreuses traverser les mers et aborder dans le même

pays : mais cette association forcée ne dure qu'autant que la cause qui l'a produite; car dès que les cailles sont arrivées dans le pays qui leur convient, et qu'elles peuvent vivre à leur gré, elles vivent solitairement. Le besoin de l'amour est le seul lien qui les réunit : encore ces sortes d'unions sont-elles sans consistance pendant leur courte durée; car les mâles, qui recherchent les femelles avec tant d'ardeur, n'ont d'attachement de préférence pour aucune en particulier. Dans cette espèce, les accouplemens sont fréquens, mais l'on ne voit pas un seul couple : lorsque le desir de jouir a cessé, toute société est rompue entre les deux sexes; le mâle alors non seulement quitte et semble fuir ses femelles, mais il les repousse à coups de bec, et ne s'occupe en aucune façon du soin de la famille. De leur côté, les petits sont à peine adultes qu'ils se séparent; et si on les réunit par force dans un lieu fermé, ils se battent à outrance les uns contre les autres, sans distinction de sexe, et ils finissent par se détruire *.

* Les anciens savoient bien cela, puisqu'ils disoient des enfans querelleurs et mutins, qu'ils étoient

L'inclination de voyager et de changer de climat dans certaines saisons de l'année, est, comme je l'ai dit ailleurs *, l'une des affections les plus fortes de l'instinct des cailles.

La cause de ce desir ne peut être qu'une cause très-générale, puisqu'elle agit non seulement sur toute l'espèce, mais sur les individus même séparés, pour ainsi dire, de leur espèce, et à qui une étroite captivité ne laisse aucune communication avec leurs semblables. On a vu de jeunes cailles élevées dans des cages presque depuis leur naissance, et qui ne pouvoient ni connoître ni regretter la liberté, éprouver régulièrement deux fois par an, pendant quatre années, une inquiétude et des agitations singulières dans les temps ordinaires de la passe; savoir, au mois d'avril et au mois de septembre: cette inquiétude duroit environ trente jours à chaque fois, et recommençoit tous les jours une heure avant le coucher du soleil; on voyoit alors ces cailles prisonnières aller et

querelleurs comme des cailles tenues en cage. (Aristophane.)

* Tome premier de cette *Histoire naturelle des oiseaux*, page 50.

venir d'un bout de la cage à l'autre, puis s'élancer contre le filet qui lui servoit de couvercle, et souvent avec une telle violence, qu'elles retomboient tout étourdies; la nuit se passoit presque entièrement dans ces agitations, et le jour suivant elles paroissoient tristes, abattues, fatiguées et endormies. On a remarqué que les cailles qui vivent dans l'état de liberté, dorment aussi une grande partie de la journée; et si l'on ajoute à tous ces faits, qu'il est très-rare de les voir arriver de jour, on sera, ce me semble, fondé à conclure que c'est pendant la nuit qu'elles voyagent, et que ce desir de voyager est inné chez elles, soit qu'elles craignent les températures excessives, puisqu'elles se rapprochent constamment des contrées septentrionales pendant l'été, et des méridionales pendant l'hiver; ou, ce qui semble plus vraisemblable, qu'elles n'abandonnent successivement les différens pays que pour passer de ceux où les récoltes sont déja faites, dans ceux où elles sont encore à faire, et qu'elles ne changent ainsi de demeure que pour trouver toujours une nourriture convenable pour elles et pour leur couvée.

Je dis que cette dernière cause est la plus vraisemblable; car, d'un côté, il est acquis par l'observation que les cailles peuvent très-bien résister au froid, puisqu'il s'en trouve en Islande, selon M. Horrebow, et qu'on en a conservé plusieurs années de suite dans une chambre sans feu, et qui même étoit tournée au nord, sans que les hivers les plus rigoureux aient paru les incommoder, ni même apporter le moindre changement à leur manière de vivre. D'un autre côté, il semble qu'une des choses qui les fixent dans un pays, c'est l'abondance de l'herbe, puisque, selon la remarque des chasseurs, lorsque le printemps est sec, et que par conséquent l'herbe est moins abondante, il y a aussi beaucoup moins de cailles le reste de l'année : d'ailleurs le besoin actuel de nourriture est une cause plus déterminante, plus analogue à l'instinct borné de ces petits animaux, et suppose en eux moins de cette prévoyance que les philosophes accordent trop libéralement aux bêtes. Lorsqu'ils ne trouvent point de nourriture dans un pays, il est tout simple qu'ils en aillent chercher dans un autre : ce besoin essentiel les avertit,

les presse, met en action toutes leurs facultés; ils quittent une terre qui ne produit plus rien pour eux; ils s'élèvent en l'air, vont à la découverte d'une contrée moins dénuée, s'arrêtent où ils trouvent à vivre; et l'habitude se joignant à l'instinct qu'ont tous les animaux, et sur-tout les animaux ailés, d'éventer de loin leur nourriture, il n'est pas surprenant qu'il en résulte une affection, pour ainsi dire, innée, et que les mêmes cailles reviennent tous les ans dans les mêmes endroits; au lieu qu'il seroit dur de supposer, avec Aristote, que c'est d'après une connoissance réfléchie des saisons qu'elles changent deux fois par an de climat, pour trouver toujours la température qui leur convient, comme faisoient autrefois les rois de Perse; encore plus dur de supposer, avec Catesby, Belon et quelques autres, que lorsqu'elles changent de climat, elles passent sans s'arrêter dans les lieux qui pourroient leur convenir en-deçà de la ligne, pour aller chercher aux antipodes précisément le même degré de latitude auquel elles étoient accoutumées de l'autre côté de l'équateur; ce qui supposeroit des connoissances, ou

plutôt des erreurs scientifiques auxquelles l'instinct brut est beaucoup moins sujet que la raison cultivée.

Quoi qu'il en soit, lorsque les cailles sont libres, elles ont un temps pour arriver et un temps pour repartir : elles quittoient la Grèce, suivant Aristote, au mois *boedromion*, lequel comprenoit la fin d'août et le commencement de septembre ; en Silésie, elles arrivent au mois de mai, et s'en vont sur la fin d'août; nos chasseurs disent qu'elles arrivent dans notre pays vers le 10 ou le 12 de mai; Aloysius Mundella dit qu'on les voit paroître dans les environs de Venise vers le milieu d'avril; Olina fixe leur arrivée dans la Campagne de Rome aux premiers jours d'avril : mais presque tous conviennent qu'elles s'en vont à la première gelée d'automne, dont l'effet est d'altérer la qualité des herbes et de faire disparoître les insectes; et si les gelées du mois de mai ne les déterminent point à retourner vers le sud, c'est une nouvelle preuve que ce n'est point le froid qu'elles évitent, mais qu'elles cherchent de la nourriture dont elles ne sont point privées par les gelées du

mois de mai. Au reste, il ne faut pas regarder ces temps marqués par les observateurs comme des époques fixes auxquelles la nature daigne s'assujettir; ce sont, au contraire, des termes mobiles qui varient entre certaines limites d'un pays à l'autre, suivant la température du climat, et même d'une année à l'autre, dans le même pays, suivant que le chaud et le froid commencent plus tôt ou plus tard, et que par conséquent la maturité des récoltes et la génération des insectes qui servent de nourriture aux cailles, est plus ou moins avancée.

Les anciens et les modernes se sont beaucoup occupés de ce passage des cailles et des autres oiseaux voyageurs : les uns l'ont chargé de circonstances plus ou moins merveilleuses; les autres, considérant combien ce petit oiseau vole difficilement et pesamment, l'ont révoqué en doute, et ont eu recours, pour expliquer la disparition régulière des cailles en certaines saisons de l'année, à des suppositions beaucoup plus révoltantes. Mais il faut avouer qu'aucun des anciens n'avoit élevé ce doute : cependant ils savoient bien que les cailles sont des oiseaux lourds, qui volent

très-peu et presque malgré eux; que, quoique très-ardens pour leurs femelles, les mâles ne se servent pas toujours de leurs ailes pour accourir à leur voix, mais qu'ils font souvent plus d'un quart de lieue à travers l'herbe la plus serrée pour les venir trouver; enfin qu'ils ne preunent l'essor que lorsqu'ils sont tout-à-fait pressés par les chiens ou par les chasseurs. Les anciens savoient tout cela, et néanmoins il ne leur est pas venu dans l'esprit que les cailles se retirassent aux approches des froids dans des trous pour y passer l'hiver, dans un état de torpeur et d'engourdissement, comme font les loirs, les hérissons, les marmottes, les chauve-souris, etc. C'étoit une absurdité réservée à quelques modernes, qui ignoroient sans doute que la chaleur intérieure des animaux sujets à l'engourdissement étant beaucoup moindre qu'elle ne l'est communément dans les autres quadrupèdes, et à plus forte raison dans les oiseaux, elle avoit besoin d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air, comme je l'ai dit ailleurs; et que lorsque ce secours vient à leur manquer, ils tombent dans l'engourdissement et meurent même bientôt, s'ils sont exposés à

un froid trop rigoureux. Or certainement cela n'est point applicable aux cailles, en qui l'on a même reconnu généralement plus de chaleur que dans les autres oiseaux, au point qu'en France elle a passé en proverbe*, et qu'à la Chine on se sert de ces oiseaux pour se tenir chaud en les portant tout vivans dans les mains. D'ailleurs on s'est assuré par observation continuée pendant plusieurs années, qu'elles ne s'engourdissent point, quoique tenues pendant tout l'hiver dans une chambre exposée au nord et sans feu, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, d'après plusieurs témoins oculaires et très-dignes de foi qui me l'ont assuré. Or, si les cailles ne se cachent ni ne s'engourdissent pendant l'hiver, comme il est sûr qu'elles disparoissent dans cette saison, on ne peut douter qu'elles ne passent d'un pays dans un autre; et c'est ce qui est prouvé par un grand nombre d'autres observations.

Belon, se trouvant en automne sur un navire qui passoit de Rhodes à Alexandrie, vit des cailles qui alloient du septentrion au midi; et plusieurs de ces cailles ayant été

* On dit vulgairement, *chaud comme une caille*.

prises par les gens de l'équipage, on trouva dans leur jabot des grains de froment bien entiers. Le printemps précédent, le même observateur, passant de l'île de Zante dans la Morée, en avoit vu un grand nombre qui alloient du midi au septentrion ; et il dit qu'en Europe, comme en Asie, les cailles sont généralement oiseaux de passage.

M. le commandeur Godeheu les a vues constamment passer à Malte au mois de mai, par certains vents, et repasser au mois de septembre. Plusieurs chasseurs m'ont assuré que, pendant les belles nuits du printemps, on les entend arriver, et que l'on distingue très-bien leur cri, quoiqu'elles soient à une très-grande hauteur : ajoutez à cela, qu'on ne fait nulle part une chasse aussi abondante de ce gibier que sur celles de nos côtes qui sont opposées à celles d'Afrique ou d'Asie, et dans les îles qui se trouvent entre deux, puisque toutes celles de l'Archipel, et jusqu'aux écueils, en sont couverts, selon M. de Tournefort, dans certaines saisons de l'année; et plus d'une de ces îles en a pris le nom d'*Ortygia**. Dès le siècle de Varron,

* Ce nom d'*Ortygia*, formé du mot grec ὄρτυξ,

l'on avoit remarqué qu'au temps de l'arrivée et du départ des cailles, on en voyoit une multitude prodigieuse dans les îles de Pontia, Pandataria et autres qui avoisinent la partie méridionale de l'Italie, et où elles faisoient apparemment une station pour se reposer. Vers le commencement de l'automne, on en prend une si grande quantité dans l'île de Caprée, à l'entrée du golfe de Naples, que le produit de cette chasse fait le principal revenu de l'évêque de l'île, appelé par cette raison *l'évêque des cailles;* on en prend aussi beaucoup dans les environs de Pesaro, sur le golfe Adriatique, vers la fin du printemps, qui est la saison de leur arrivée; enfin il en tombe une quantité si prodigieuse sur les côtes occidentales du royaume de Naples, aux environs de Nettuno, que sur une étendue de côte de quatre ou cinq milles, on en prend quelquefois jusqu'à cent milliers dans un jour, et qu'on les donne pour quinze

qui signifie *caille*, a été donné aux deux Délos, selon Phanodémus dans *Athénée :* on l'a encore appliqué à une autre petite île vis-à-vis Syracuse, et même à la ville d'Éphèse, selon Étienne de Bysance et Eustathe.

jules le cent (un peu moins de huit livres de notre monnoie) à des espèces de courtiers qui les font passer à Rome, où elles sont beaucoup moins communes *. Il en arrive aussi des nuées au printemps sur les côtes de Provence, particulièrement dans les terres de M. l'évêque de Fréjus, qui avoisinent la mer; elles sont si fatiguées, dit-on, de la traversée, que les premiers jours on les prend à la main.

Mais, dira-t-on toujours, comment un oiseau si petit, si foible, qui a le vol si pesant et si bas, peut-il, quoique pressé par la faim, traverser de grandes étendues de mer? J'avoue que quoique ces grandes étendues de mer soient interrompues de distance en distance par plusieurs îles où les cailles peuvent se reposer, telles que Minorque, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, les îles de Malte, de Rhodes, toutes les îles de l'Archipel; j'avoue, dis-je, que, malgré cela, il leur faut encore du secours: et Aristote l'avoit fort bien senti; il savoit même quel étoit celui

* Cette chasse est si lucrative, que le terrain où elle se fait par les habitans de Nettuno est d'une cherté exorbitante.

dont elles usoient le plus communément; mais il s'étoit trompé, ce me semble, sur la manière dont elles s'en aidoient : « Lorsque « le vent du nord souffle, dit-il, les cailles « voyagent heureusement; mais si c'est le « vent du midi, comme son effet est d'appe- « santir et d'humecter, elles volent alors « plus difficilement, et elles expriment la « peine et l'effort par les cris qu'elles font « entendre en volant ». Je crois, en effet, que c'est le vent qui aide les cailles à faire leur voyage, non pas le vent du nord, mais le vent favorable; de même que ce n'est point le vent du sud qui retarde leur course, mais le vent contraire; et cela est vrai dans tous les pays où ces oiseaux ont un trajet considérable à faire par-dessus les mers.

M. le commandeur Godeheu a très-bien remarqué qu'au printemps les cailles n'abordent à Malte qu'avec le nord-ouest, qui leur est contraire pour gagner la Provence, et qu'à leur retour c'est le sud-est qui les amène dans cette île, parce qu'avec ce vent elles ne peuvent aborder en Barbarie. Nous voyons même que l'auteur de la nature s'est servi de ce moyen, comme le plus conforme

aux lois générales qu'il avoit établies, pour envoyer de nombreuses volées de cailles aux Israélites dans le désert; et ce vent, qui étoit le sud-ouest, passoit en effet en Égypte, en Éthiopie, sur les côtes de la mer Rouge, et, en un mot, dans les pays où les cailles sont en abondance.

Des marins que j'ai eu occasion de consulter, m'ont assuré que quand les cailles étoient surprises dans leur passage par le vent contraire, elles s'abattoient sur les vaisseaux qui se trouvoient à leur portée, comme Pline l'a remarqué, et tomboient souvent dans la mer, et qu'alors on les voyoit flotter et se débattre sur les vagues, une aile en l'air, comme pour prendre le vent; d'où quelques naturalistes ont pris occasion de dire qu'en partant elles se munissoient d'un petit morceau de bois qui pût leur servir d'une espèce de point d'appui ou de radeau, sur lequel elles se délassoient de temps en temps, en voguant sur les flots, de la fatigue de voguer dans l'air : on leur a fait aussi porter à chacune trois petites pierres dans le bec, selon Pline, pour se soutenir contre le vent, et, selon Oppien, pour reconnoître, en les

laissant tomber une à une, si elles avoient dépassé la mer; et tout cela se reduit à quelques petites pierres que les cailles avalent avec leur nourriture, comme tous les granivores. En général, on leur a prêté des vues, une sagacité, un discernement, qui feroient presque douter que ceux qui leur ont fait honneur de ces qualités en aient fait beaucoup d'usage eux-mêmes. On a observé que d'autres oiseaux voyageurs, tels que le râle terrestre, accompagnoient les cailles, et que l'oiseau de proie ne manquoit pas d'en attraper quelqu'une à leur arrivée : de là on a prétendu qu'elles avoient de bonnes raisons pour se choisir un guide ou chef d'une autre espèce, que l'on a appelé *roi des cailles* (*ortygometra*); et cela, parce que la première arrivante devant être la proie de l'oiseau carnassier, elles tachoient de detourner ce malheur sur une tête étrangère.

Au reste, quoiqu'il soit vrai en général que les cailles changent de climat, il en reste toujours quelques unes qui n'ont pas la force de suivre les autres, soit qu'elles aient été blessées à l'aile, soit qu'elles soient surchargées de graisse, soit que, provenant d'une

seconde ponte, elles soient trop jeunes et trop foibles au temps du départ; et ces cailles traîneuses tâchent de s'établir dans les meilleures expositious du pays où elles sont contraintes de rester. Le nombre en est fort petit dans nos provinces; mais les auteurs de la *Zoologie britannique* assurent qu'une partie seulement de celles qu'on voit en Angleterre, quitte entièrement l'île, et que l'autre partie se contente de changer de quartier, passant vers le mois d'octobre de l'intérieur des terres dans les provinces maritimes, et principalement dans celle d'Essex, où elles restent tout l'hiver : lorsque la gelée ou la neige les obligent de quitter les jachères et les terres cultivées, elles gagnent les côtes de la mer, où elles se tiennent parmi les plantes maritimes, cherchant les meilleurs abris, et vivant de ce qu'elles peuvent attraper sur les algues, entre les limites de la haute et basse mer. Ces mêmes auteurs ajoutent que leur première apparition dans le comté d'Essex se rencontre exactement chaque année avec leur disparition du milieu des terres. On dit aussi qu'il en reste un assez bon nombre en Espagne et dans le sud de

l'Italie, où l'hiver n'est presque jamais assez rude pour faire périr ou disparoître entièrement les insectes ou les graines qui leur servent de nourriture.

A l'égard de celles qui passent les mers, il n'y a que celles qui sont secondées par un vent favorable qui arrivent heureusement; et si ce vent favorable souffle rarement au temps de la passe, il en arrive beaucoup moins dans les contrées où elles vont passer l'été : dans tous les cas, on peut juger assez sûrement du lieu d'où elles viennent par la direction du vent qui les apporte.

Aussitôt que les cailles sont arrivées dans nos contrées, elles se mettent à pondre : elles ne s'apparient point, comme je l'ai déja remarqué; et cela seroit difficile, si le nombre des mâles est, comme on l'assure, beaucoup plus grand que celui des femelles : la fidélité, la confiance, l'attachement personnel, qui seroient des qualités estimables dans les individus, seroient nuisibles à l'espèce; la foule des mâles célibataires troubleroit tous les mariages, et finiroit par les rendre stériles; au lieu que n'y ayant point de mariage, ou plutôt n'y en ayant qu'un seul de tous les

mâles avec toutes les femelles, il y a moins de jalousie, moins de rivalité, et, si l'on veut, moins de moral dans leurs amours : mais aussi il y a beaucoup de physique; on a vu un mâle réitérer dans un jour jusqu'à douze fois ses approches avec plusieurs femelles indistinctement. Ce n'est que dans ce sens qu'on a pu dire que chaque mâle suffisoit à plusieurs femelles; et la nature, qui leur inspire cette espèce de libertinage, en tire parti pour la multiplication de l'espèce : chaque femelle dépose de quinze à vingt œufs dans un nid qu'elle sait creuser dans la terre avec ses ongles, qu'elle garnit d'herbes et de feuilles, et qu'elle dérobe autant qu'elle peut à l'œil perçant de l'oiseau de proie ; ces œufs sont mouchetés de brun sur un fond grisâtre : elle les couve pendant environ trois semaines; l'ardeur des mâles est un bon garant qu'ils sont tous fécondés, et il est rare qu'il s'en trouve de stériles.

Les auteurs de la *Zoologie britannique* disent que les cailles en Angleterre pondent rarement plus de six ou sept œufs. Si ce fait est général et constant, il faut en conclure qu'elles y sont moins fécondes qu'en France,

en Italie, etc.; reste à observer si cette moindre fécondité tient à la température plus froide, ou à quelque autre qualité du climat.

Les cailleteaux sont en état de courir presque en sortant de la coque, ainsi que les perdreaux; mais ils sont plus robustes à quelques égards, puisque, dans l'état de liberté, ils quittent la mère beaucoup plus tôt, et que même dès le huitième jour on peut entreprendre de les élever sans son secours. Cela a donné lieu à quelques personnes de croire que les cailles faisoient deux couvées par été : mais j'en doute fort, si ce n'est peut-être celles qui ont été troublées et dérangées dans leur première ponte; il n'est pas même avéré qu'elles en recommencent une autre lorsqu'elles sont arrivées en Afrique au mois de septembre, quoique cela soit beaucoup plus vraisemblable, puisqu'au moyen de leurs migrations régulières elles ignorent l'automne et l'hiver, et que l'année n'est composée pour elles que de deux printemps et de deux étés, comme si elles ne changeoient de climat que pour se trouver perpétuellement dans la saison de l'amour et de la fécondité.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles quittent leurs plumes deux fois par an, à la fin de l'hiver et à la fin de l'été : chaque mue dure un mois; et lorsque leurs plumes sont revenues, elles s'en servent aussitôt pour changer de climat si elles sont libres; et si elles sont en cage, c'est le temps où se marquent ces inquiétudes périodiques qui répondent au temps du passage.

Il ne faut aux cailleteaux que quatre mois pour prendre leur accroissement et se trouver en état de suivre leurs pères et mères dans leurs voyages.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle est un peu plus grosse, selon Aldrovande (d'autres la font égale, et d'autres plus petite); qu'elle a la poitrine blanchâtre, parsemée de taches noires et presque rondes, tandis que le mâle l'a roussâtre, sans mélange d'autres couleurs. Il a aussi le bec noir, ainsi que la gorge et quelques poils autour de la base du bec supérieur *. Enfin

* Quelques naturalistes ont pris le mâle pour la femelle. J'ai suivi dans cette occasion l'avis des chasseurs, et sur-tout de ceux qui en chassant savent observer.

on a remarqué qu'il avoit les testicules très-gros, relativement au volume de son corps : mais cette observation a sans doute été faite dans la saison de l'amour, temps où en général les testicules des oiseaux grossissent considérablement.

Le mâle et la femelle ont chacun deux cris, l'un plus éclatant et plus fort, l'autre plus foible. Le mâle fait *ouan, ouan, ouan, ouan;* il ne donne sa voix sonore que lorsqu'il est éloigné des femelles, et il ne la fait jamais entendre en cage pour peu qu'il ait une compagne avec lui. La femelle a un cri que tout le monde connoît, qui ne lui sert que pour rappeler son mâle; et quoique ce cri soit foible, et que nous ne puissions l'entendre qu'à une petite distance, les mâles y accourent de près d'une demi-lieue : elle a aussi un petit son tremblotant, *cri, cri.* Le mâle est plus ardent que la femelle; car celle-ci ne court point à la voix du mâle, comme le mâle accourt à la voix de la femelle dans le temps de l'amour, et souvent avec une telle précipitation, un tel abandon de lui-même, qu'il vient la chercher jusque dans la main de l'oiseleur.

La caille, ainsi que la perdrix et beaucoup d'autres animaux, ne produit que lorsqu'elle est en liberté : on a beau fournir à celles qui sont prisonnières dans des cages, tous les matériaux qu'elles emploient ordinairement dans la construction de leurs nids; elles ne nichent jamais, et ne prennent aucun soin des œufs qui leur échappent et qu'elles semblent pondre malgré elles.

On a débité plusieurs absurdités sur la génération des cailles. On a dit d'elles comme des perdrix, qu'elles étoient fécondées par le vent : cela veut dire qu'elles pondent quelquefois sans le secours du mâle. On a dit qu'elles s'engendroient des thons que la mer agitée rejette quelquefois sur les côtes de Libye; qu'elles paroissoient d'abord sous la forme de vers, ensuite sous celle de mouches, et que, grossissant par degrés, elles devenoient bientôt des sauterelles et enfin des cailles, c'est-à-dire que des gens grossiers ont vu des couvées de cailles chercher dans les cadavres de ces thons laissés par la mer, quelques insectes qui y étoient éclos, et qu'ayant quelques notions vagues des métamorphoses des insectes, ils ont cru

qu'une sauterelle pouvoit se changer en caille, comme un ver se change en un insecte ailé. Enfin on a dit que le mâle s'accouploit avec le crapaud femelle; ce qui n'a pas même d'apparence de fondement.

Les cailles se nourrissent de blé, de millet, de chenevis, d'herbe verte, d'insectes, de toutes sortes de graines, même de celle d'ellébore; ce qui avoit donné aux anciens de la répugnance pour leur chair, joint à ce qu'ils croyoient que c'étoit le seul animal avec l'homme qui fût sujet au mal caduc: mais l'expérience a détruit ces préjugés.

En Hollande, où il y a beaucoup de ces oiseaux, principalement sur les côtes, on appelle les baies de bryone ou couleuvrée, *baies aux cailles;* ce qui suppose en elles un appétit de préférence pour cette nourriture.

Il semble que le boire ne leur soit pas absolument nécessaire : car des chasseurs m'ont assuré qu'on ne les voyoit jamais aller à l'eau; et d'autres, qu'ils en avoient nourri pendant une année entière avec des graines sèches et sans aucune sorte de boisson, quoiqu'elles boivent assez fréquemment lorsqu'elles en ont la commodité : ce retranchement de toute

boisson est même le seul moyen de les guérir lorsqu'elles *rendent leur eau*, c'est-à-dire, lorsqu'elles sont attaquées d'une espèce de maladie dans laquelle elles ont presque toujours une goutte d'eau au bout du bec.

Quelques uns ont cru remarquer qu'elles troubloient l'eau avant que de boire, et l'on n'a pas manqué de dire que c'étoit par un motif d'envie; car on ne finit pas sur les motifs des bêtes. Elles se tiennent dans les champs, les prés, les vignes, mais très-rarement dans les bois, et elles ne se perchent jamais sur les arbres. Quoi qu'il en soit, elles prennent beaucoup plus de graisse que les perdrix : on croit que ce qui y contribue, c'est l'habitude où elles sont de passer la plus grande partie de la chaleur du jour sans mouvement; elles se cachent alors dans l'herbe la plus serrée, et on les voit quelquefois demeurer quatre heures de suite dans la même place, couchées sur le côté et les jambes étendues : il faut que le chien tombe absolument dessus pour les faire partir.

On dit qu'elles ne vivent guère au-delà de quatre ou cinq ans; et Olina regarde la brièveté de leur vie comme une suite de leur dis-

position à s'engraisser : Artémidore l'attribue à leur caractère triste et querelleur : et tel est en effet leur caractère; aussi n'a-t-on pas manqué de les faire battre en public pour amuser la multitude. Solon vouloit même que les enfans et les jeunes gens vissent ces sortes de combats, pour y prendre des leçons de courage; et il falloit bien que cette sorte de gymnastique, qui nous semble puérile, fût en honneur parmi les Romains, et qu'elle tînt à leur politique, puisque nous voyons qu'Auguste punit de mort un préfet d'Égypte pour avoir acheté et fait servir sur sa table un de ces oiseaux qui avoit acquis de la célébrité par ses victoires. Encore aujourd'hui on voit de ces espèces de tournois dans quelques villes d'Italie : on prend deux cailles à qui on donne à manger largement; on les met ensuite vis-à-vis l'une de l'autre, chacune au bout opposé d'une longue table, et l'on jette entre deux quelques grains de millet (car parmi les animaux il faut un sujet réel pour se battre); d'abord elles se lancent des regards menaçans; puis, partant comme un éclair, elles se joignent, s'attaquent à coups de bec, et ne cessent de se battre, en

dressant la tête et s'élevant sur leurs ergots, jusqu'à ce que l'une cède à l'autre le champ de bataille. Autrefois on a vu ces espèces de duels se passer entre une caille et un homme. La caille étant mise dans une grande caisse, au milieu d'un cercle qui étoit tracé sur le fond, l'homme lui frappoit la tête ou le bec avec un seul doigt, ou bien lui arrachoit quelques plumes : si la caille en se défendant ne sortoit point du cercle tracé, c'étoit son maître qui gagnoit la gageure; mais si elle mettoit un pied hors de la circonférence, c'étoit son digne adversaire antagoniste qui étoit déclaré vainqueur, et les cailles qui avoient été souvent victorieuses, se vendoient fort cher. Il est à remarquer que ces oiseaux, de même que les perdrix et plusieurs autres, ne se battent ainsi que contre ceux de leur espèce; ce qui suppose en eux plus de jalousie que de courage ou même de colère.

On juge bien qu'avec l'habitude de changer de climat, et de s'aider du vent pour faire ses grandes traversées, la caille doit être un oiseau fort répandu : et en effet, on la trouve au cap de Bonne-Espérance et dans toute l'Afrique habitable, en Espagne, en Italie,

en France, en Suisse, dans les Pays-Bas et en Allemagne, en Angleterre, en Écosse, en Suède, et jusqu'en Islande; et du côté de l'Est, en Pologne, en Russie, en Tartarie, et jusqu'à la Chine. Il est même très-probable qu'elle a pu passer en Amérique, puisqu'elle se répand chaque année assez près des cercles polaires, qui sont les points où les deux continens se rapprochent le plus; et en effet, on en trouve dans les îles Malouines, comme nous le dirons plus bas. En général, on en voit toujours plus sur les côtes de la mer et aux environs que dans l'intérieur des terres.

La caille se trouve donc par-tout, et partout on la regarde comme un fort bon gibier, dont la chair est de bon goût et aussi saine que peut l'être une chair aussi grasse : Aldrovande nous apprend même qu'on en fait fondre la graisse à part, et qu'on la garde pour servir d'assaisonnement; et nous avons vu plus haut que les Chinois se servoient de l'oiseau vivant pour s'échauffer les mains.

On se sert aussi de la femelle, ou d'un appeau qui imite son cri, pour attirer les mâles dans le piége; on dit même qu'il ne faut que leur présenter un miroir avec un filet au

devant, où ils se prennent en accourant à leur image, qu'ils prennent pour un autre oiseau de leur espèce; à la Chine, on les prend au vol avec des troubles légères que les Chinois manient fort adroitement; et, en général, tous les piéges qui réussissent pour les autres oiseaux, sont bons pour les cailles, sur-tout pour les mâles, qui sont moins défians et plus ardens que leurs femelles, et que l'on mène par-tout où l'on veut en imitant la voix de celles-ci.

Cette ardeur des cailles a donné lieu d'attribuer à leurs œufs, à leur graisse, etc. la propriété de relever les forces abattues et d'exciter les tempéramens fatigués; on a même été jusqu'à dire que la seule présence d'un de ces oiseaux dans une chambre procuroit aux personnes qui y couchoient des songes vénériens. Il faut citer les erreurs, afin qu'elles se détruisent elles-mêmes.

LE CHROKIEL,

OU

GRANDE CAILLE DE POLOGNE.

Nous ne connoissons cette caille que par le Jésuite Rzaczynski, auteur polonois, et qui mérite d'autant plus de confiance sur cet article, qu'il parle d'un oiseau de son pays. Elle paroît avoir la même forme, le même instinct, que la caille ordinaire, dont elle ne diffère que par sa grandeur : c'est pourquoi je la considère simplement comme une variété de cette espèce.

Jobson dit que les cailles de la Gambra sont aussi grosses que nos bécasses. Si le climat n'étoit pas aussi différent, je croirois que ce seroit le même oiseau que celui de cet article.

LA CAILLE BLANCHE.

ARISTOTE est le seul qui ait parlé de cette caille, qui doit faire variété dans l'espèce des cailles, comme la perdrix grise-blanche et la perdrix rouge-blanche font variétés dans ces deux espèces de perdrix; l'alouette blanche dans celle des alouettes, etc.

Martin Cramer parle des cailles aux pieds verdâtres (*virentibus pedibus*). Est-ce une variété de l'espèce, ou simplement un accident individuel?

LA CAILLE

DES ILES MALOUINES *.

ON pourroit encore regarder cette espèce comme une variété de l'espèce commune qui est répandue en Afrique et en Europe, ou du moins comme une espèce très-voisine; car elle n'en paroît différer que par la couleur plus brune de son plumage, et par son bec qui est un peu plus fort.

Mais ce qui s'oppose à cette idée, c'est le grand intervalle de mer qui sépare les continens vers le Midi; et il faudroit que nos cailles eussent fait un très-grand voyage, si l'on supposoit qu'ayant passé par le nord de l'Europe en Amérique, elles se retrouvent jusqu'au détroit de Magellan; je ne décide donc pas si cette caille des îles Malouines est de la même espèce que notre caille, ni si elle en provient originairement, ou si ce n'est pas plutôt une espèce propre et particulière au climat des îles Malouines

* Voyez les planches enluminées, n° 222.

LE TURNIX,

OU

CAILLE DE MADAGASCAR *.

NOUS avons donné à cette caille le nom de *turnix*, par contraction de celui de *coturnix*, pour la distinguer de la caille ordinaire, dont elle diffère à bien des égards : car, premièrement, elle est plus petite ; en second lieu, elle a le plumage différent, tant pour le fond des couleurs que pour l'ordre de leur distribution ; enfin elle n'a que trois doigts antérieurs à chaque pied, comme les outardes, et n'en a point de postérieur.

* Voyez les planches enluminées, nº 171.

LE RÉVEIL-MATIN,

OU

LA CAILLE DE JAVA.

CET oiseau, qui n'est pas beaucoup plus gros que notre caille, lui ressemble parfaitement par les couleurs du plumage, et chante aussi par intervalles : mais il s'en distingue par des differences nombreuses et considerables; 1°. par le son de sa voix, qui est très-grave, très-fort, et assez semblable à cette espèce de mugissement que poussent les butors en enfonçant leur bec dans la vase des marais *.

2°. Par la douceur de son naturel, qui la rend susceptible d'être apprivoisee au même degré que nos poules domestiques.

3°. Par les impressions singulières que le froid fait sur son tempérament : elle ne

* Les Hollandois appellent ce mugissement *pit-toor*, selon Bontius.

chante, elle ne vit, que lorsqu'elle voit le soleil ; dès qu'il est couché, elle se retire à l'écart dans quelque trou, où elle s'enveloppe, pour ainsi dire, de ses ailes pour y passer la nuit; et dès qu'il se lève, elle sort de sa léthargie pour célébrer son retour par des cris d'alégresse qui réveillent toute la maison *. Enfin, lorsqu'on la tient en cage, si elle n'a pas continuellement le soleil, et qu'on n'ait pas l'attention de couvrir sa cage avec une couche de sable sur du linge, pour conserver la chaleur, elle languit, dépérit et meurt bientôt.

4°. Par son instinct; car il paroît par la relation de Bontius qu'elle l'a fort social, et qu'elle va par compagnie. Bontius ajoute qu'elle se trouve dans les forêts de l'île de Java : or nos cailles vivent isolées, et ne se trouvent jamais dans les bois.

3°. Enfin, par la forme de son bec, qui est un peu plus alongé.

Au reste, cette espèce a néanmoins un trait de conformité avec notre caille et avec

* Bontius dit qu'il tenoit de ces oiseaux en cage exprès pour servir de réveil-matin; et en effet leurs premiers cris annoncent toujours le lever du soleil.

beaucoup d'autres espèces; c'est que les mâles se battent entre eux avec acharnement, et jusqu'à ce que mort s'ensuive : mais on ne peut pas douter qu'elle ne soit très-différente de l'espèce commune, et c'est par cette raison que je lui ai donné un nom particulier.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI PAROISSENT AVOIR DU RAPPORT AVEC LES PERDRIX ET AVEC LES CAILLES.

I.

LES COLINS.

Les colins sont des oiseaux du Mexique, qui ont été indiqués plutôt que décrits par Fernandès, et au sujet desquels il a échappé à ceux qui ont copié cet écrivain plus d'une méprise qu'il est à propos de rectifier avant tout.

Premièrement, Nieremberg, qui fait profession de ne parler que d'après les autres, et qui ne parle ici des colins que d'après Fernandès, ne fait aucune mention du cacacolin du chapitre CXXXIV, quoique ce soit un oiseau de même espèce que les colins.

En second lieu, Fernandès parle de deux

acolins ou cailles d'eau, aux chapitres X et CXXXI. Nieremberg fait mention du premier, et fort mal-à-propos, à la suite des colins, puisque c'est un oiseau aquatique, ainsi que celui du chapitre CXXXI, dont il ne dit rien.

Troisièmement, il ne parle point de l'ococolin du chapitre LXXXV de Fernandès, lequel est une perdrix du Mexique, et par conséquent fort approchant des colins, qui sont aussi des perdrix, suivant Fernandès, comme nous l'allons voir.

En quatrième lieu, M. Ray copiant Nieremberg, copiste de Fernandès, au sujet du *coyolcozque*, change son expression, et altère, à mon avis, le sens de la phrase : car Nieremberg dit que ce coyolcozque est semblable aux cailles ainsi appelées par nos Espagnols (lesquelles sont certainement les colins), et finit par dire qu'il est une espèce de perdrix d'Espagne ; et M. Ray lui fait dire qu'il est semblable aux cailles d'Europe, et supprime ces mots, *est enim species perdicis Hispanicæ* : cependant ces derniers mots sont essentiels, et renferment la véritable opinion de Fernandès sur l'espèce

à laquelle ces oiseaux doivent se rapporter, puisqu'au chapitre XXXIX, qui roule tout entier sur les colins, il dit que les Espagnols les appellent des *cailles*, parce qu'ils ont de la ressemblance avec les cailles d'Europe, quoique cependant ils appartiennent très-certainement au genre des perdrix. Il est vrai qu'il répète encore dans ce même chapitre que tous les colins sont rapportés aux cailles; mais il est aisé de voir, au milieu de toutes ces incertitudes, que lorsque cet auteur donne aux colins le nom de *cailles*, c'est d'après le vulgaire *, qui, dans l'imposition des noms, se détermine souvent par des rapports superficiels, et que son opinion réfléchie est que ce sont des espèces de perdrix. J'aurois donc pu, m'en rappor-

* Il dit toujours, en parlant de cette espèce, *coturnicis Mexicanæ* (cap. XXIV), *coturnicis vocatæ* (cap. XXXIV), *quam vocant coturnicem* (cap. XXXIX); et quand il dit *coturnicis nostræ* (cap. XXV), il est évident qu'il veut parler de ce même oiseau appelé *caille* au Mexique, puisqu'ayant parlé dans le chapitre précédent de cette caille mexicaine, il dit ici (cap. XXV), *coturnicis nostræ quoque est species*.

tant à Fernandès, le seul observateur qui ait vu ces oiseaux, placer les colins à la suite des perdrix; mais j'ai mieux aimé me prêter, autant qu'il étoit possible, à l'opinion vulgaire, qui n'est pas dénuée de tout fondement, et mettre ces oiseaux à la suite des cailles, comme ayant rapport aux cailles et aux perdrix.

Suivant Fernandès, les colins sont fort communs dans la nouvelle Espagne; leur chant, plus ou moins agréable, approche beaucoup de celui de nos cailles; leur chair est un manger très-bon et très-sain, même pour les malades, lorsqu'elle est gardée quelques jours : ils se nourrissent de grains, et on les tient communément en cage; ce qui me feroit croire qu'ils sont d'un naturel différent de nos cailles et même de nos perdrix. Nous allons donner les indications particulières de ces oiseaux dans les articles suivans.

II.

LE ZONÉCOLIN.

Ce nom, abrégé du nom mexicain *quanhczonecolin*, désigne un oiseau de grandeur médiocre, et dont le plumage est de couleur obscure; mais ce qui le distingue, c'est son cri, qui est assez flatteur, quoiqu'un peu plaintif, et la huppe dont sa tête est ornée.

Fernandès reconnoît dans le même chapitre un autre colin de même plumage, mais moins gros et sans huppe. Ce pourroit bien être la femelle du précédent, dont il ne se distingue que par des caractères accidentels, qui sont sujets à varier d'un sexe à l'autre.

III.

LE GRAND COLIN.

C'est ici la plus grande espèce de tous ces colins. Fernandès ne nous apprend point son nom : il dit seulement que le fauve est sa couleur dominante, que la tête est variée

de blanc et de noir, et qu'il y a aussi du blanc sur le dos et au bout des ailes; ce qui doit contraster agréablement avec la couleur noire des pieds et du bec.

IV.

LE CACOLIN.

CET oiseau, appelé *cacacolin* par Fernandès, est, selon lui, une espèce de caille, c'est-à-dire, de colin, de même grandeur, de même forme, ayant le même chant, se nourrissant de même, et ayant le plumage peint presque des mêmes couleurs que ces cailles mexicaines. Nieremberg, Ray, ni M. Brisson, n'en parlent point.

V.

LE COYOLCOS.

C'EST ainsi que j'adoucis le nom mexicain *coyolcosque*. Cet oiseau ressemble, par son chant, sa grosseur, ses mœurs, sa manière de vivre et de voler, aux autres colins; mais

il en diffère par son plumage : le fauve mêlé de blanc est la couleur dominante du dessus du corps, et le fauve seul celle du dessous et des pieds; le sommet de la tête est noir et blanc, et deux bandes de la même couleur descendent des yeux sur le cou : il se tient dans les terres cultivées. Voilà ce que dit Fernandès; et c'est faute de l'avoir lu avec assez d'attention, ou plutôt c'est pour avoir suivi M. Ray, que M. Brisson dit que le coyolcos ressemble à notre caille par son chant, son vol, etc.; tandis que Fernandès assure positivement qu'il ressemble aux cailles ainsi appelées par le vulgaire, c'est-à-dire, aux colins, et que c'est en effet une espèce de perdrix.

VI.

LE COLENICUI.

Frisch donne (planche CXIII) la figure d'un oiseau qu'il appelle *petite poule de bois d'Amérique*, et qui ressemble, selon lui, aux gélinottes par le bec et les pieds, et par sa forme totale, quoique cependant elle n'ait

ni les pieds garnis de plumes, ni les doigts bordés de dentelures, ni les yeux ornés de sourcils rouges, ainsi qu'il paroît par sa figure. M. Brisson, qui regarde cet oiseau comme le même que le *coleniculltic* de Fernandès, l'a rangé parmi les cailles, sous le nom de *caille de la Louisiane*, et en a donné la figure : mais, en comparant les figures ou les descriptions de M. Brisson, de Frisch et de Fernandès, j'y trouve de trop grandes différences pour convenir qu'elles puissent se rapporter toutes au même oiseau; car, sans m'arrêter aux couleurs du plumage, si difficiles à bien peindre dans une description, et encore moins à l'attitude, qui n'est que trop arbitraire, je remarque que le bec et les pieds sont gros et jaunâtres selon M. Frisch, rouges et de médiocre grosseur selon M. Brisson, et que les pieds sont bleus selon Fernandès.

Que si je m'arrête à l'idée que l'aspect de cet oiseau a fait naître chez ces trois naturalistes, l'embarras ne fait qu'augmenter; car M. Frisch n'y a vu qu'une seule poule de bois, M. Brisson qu'une caille, et Fernandès qu'une perdrix : car quoique celui-ci dise au

commencement du chapitre XXV, que c'est une espèce de caille, il est visible qu'il se conforme en cet endroit au langage vulgaire; car il finit ce même chapitre en assurant que le *colenicuiltic* ressemble, par sa grosseur, son chant, ses mœurs, et par tout le reste (*ceteris cunctis*), à l'oiseau du chapitre XXIV: or cet oiseau du chapitre XXIV est le coyolcozque, espèce de *colin*; et Fernandès, comme nous l'avons vu, met les colins au nombre des perdrix.

Je n'insiste sur tout ceci que pour faire sentir et éviter, s'il est possible, un grand inconvénient de nomenclature. Un méthodiste ne veut pas qu'une seule espèce, quelqu'anomale qu'elle soit, échappe à sa méthode; il lui assigne donc parmi ses classes et ses genres la place qu'il croit lui convenir le mieux : un autre qui a imaginé un autre systême, en fait autant avec le même droit; et pour peu que l'on connoisse le procédé des méthodes et la marche de la nature, on comprendra facilement qu'un même oiseau pourra très-bien être placé par trois méthodistes dans trois classes différentes, et n'être nulle part à sa place.

Lorsque nous aurons vu l'oiseau ou les oiseaux dont il s'agit ici, et sur-tout lorsque nous aurons l'occasion de les voir vivans, nous les rapprocherons des espèces avec lesquelles ils nous paroîtront avoir le plus de rapport, soit par la forme extérieure, soit par les mœurs et les habitudes naturelles.

Au reste, le colenicui est de la grosseur de notre caille, selon M. Brisson; mais il paroît avoir les ailes un peu plus longues. Il est brun sur le corps, gris-sale et noir pardessous; il a la gorge blanche et des espèces de sourcils blancs.

VII.

L'OCOCOLIN, ou PERDRIX DE MONTAGNE DU MEXIQUE.

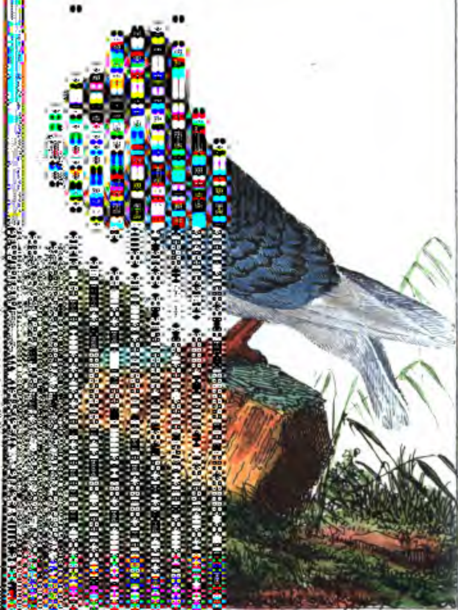
CETTE espèce, que M. Seba a pris pour le rollier huppé du Mexique*, s'eloigne encore plus de la caille, et même de la perdrix, que le précédent : elle est beaucoup plus grosse, et sa chair n'est pas moins bonne

* En général, les rolliers ont le bec plus droit et la queue plus longue que les perdrix.

que celle de la caille, quoique fort au-dessous de celle de la perdrix. L'ococolin se rapproche un peu de la perdrix rouge par la couleur de son plumage, de son bec et de ses pieds: celle du corps est un mélange de brun, de gris-clair et de fauve; celle de la partie inférieure des ailes est cendrée; leur partie supérieure est semée de taches obscures, blanches et fauves, de même que la tête et le cou. Il se plaît dans les climats tempérés et même un peu froids, et ne sauroit vivre ni se perpétuer dans les climats brûlans. Fernandès parle encore d'un autre ococolin, mais qui est un oiseau tout différent.

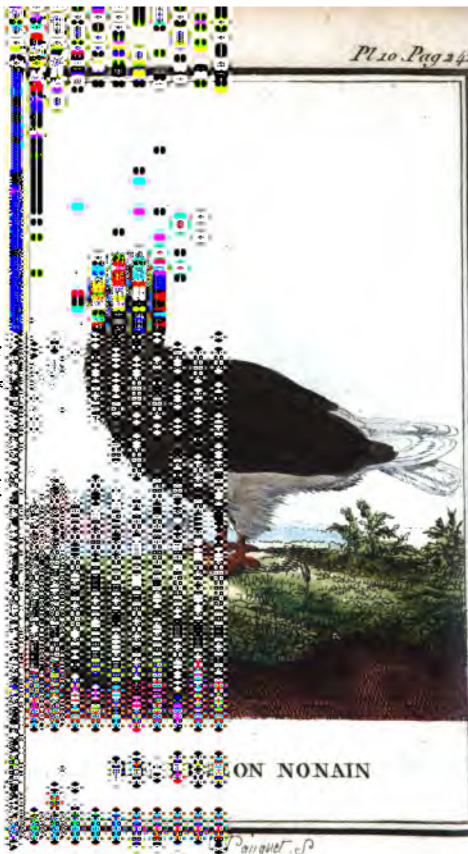
GROSSE-GORGE

J. Pauquet S.



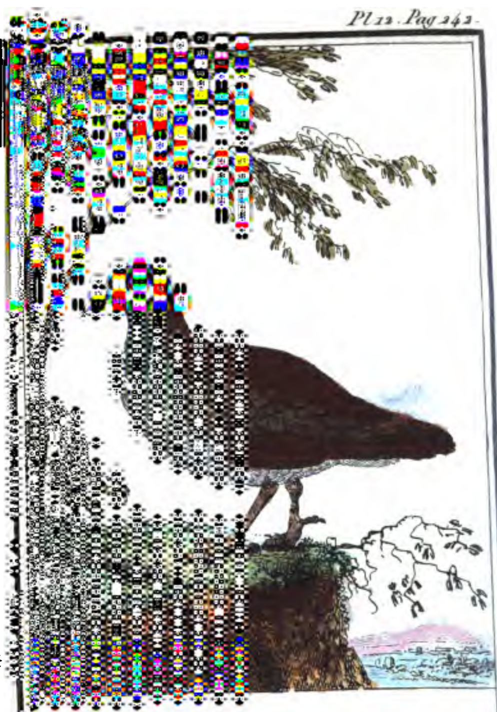
...SE-GORGE-ENFLÉE

...auquet. S.


Pl. 10. Pag. 242.
ON NONAIN
Pariquet Sc.



[illegible]N - POLONOIS



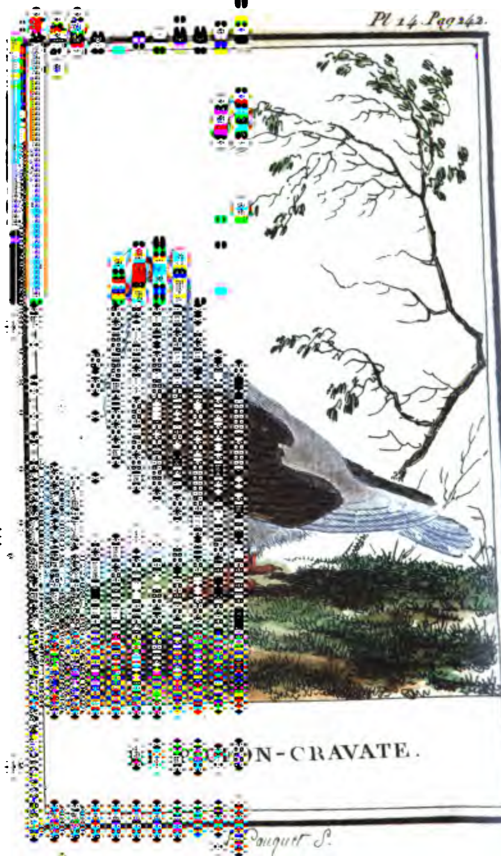
...E LA JAMAIQUE.

...auquet S.



ON-PAON

quet S.



[illegible]ON-CRAVATE.

LE PIGEON.

Voyez planche 8 et suivantes de ce volume.

Il étoit aisé de rendre domestiques des oiseaux pesans, tels que les coqs, les dindons et les paons ; mais ceux qui sont légers et dont le vol est rapide, demandoient plus d'art pour être subjugués. Une chaumière basse dans un terrain clos suffit pour contenir, élever et faire multiplier nos volailles : il faut des tours, des bâtimens élevés, faits exprès, bien enduits en dehors, et garnis en dedans de nombreuses cellules, pour attirer, retenir et loger les pigeons. Ils ne sont réellement ni domestiques comme les chiens et les chevaux, ni prisonniers comme les poules; ce sont plutôt des captifs volontaires, des hôtes fugitifs, qui ne se tiennent dans le logement qu'on leur offre qu'autant qu'ils s'y plaisent, autant qu'ils y trouvent la nourriture abondante, le gîte agréable, et toutes les commodités, toutes les aisances nécessaires

à la vie. Pour peu que quelque chose leur manque ou leur déplaise, ils quittent et se dispersent pour aller ailleurs : il y en a même qui préfèrent constamment les trous poudreux des vieilles murailles aux boulins les plus propres de nos colombiers; d'autres qui se gîtent dans des fentes et des creux d'arbre; d'autres qui semblent fuir nos habitations, et que rien ne peut y attirer, tandis qu'on en voit au contraire qui n'osent les quitter, et qu'il faut nourrir autour de leur volière, qu'ils n'abandonnent jamais. Ces habitudes opposées, ces différences de mœurs, sembleroient indiquer qu'on comprend sous le nom de *pigeons* un grand nombre d'espèces diverses, dont chacune auroit son naturel propre et différent de celui des autres; et ce qui sembleroit confirmer cette idée, c'est l'opinion de nos nomenclateurs modernes qui comptent, indépendamment d'un grand nombre de variétés, cinq espèces de pigeons, sans y comprendre ni les ramiers ni les tourterelles. Nous séparerons d'abord ces deux dernières espèces de celle des pigeons; et comme ce sont en effet des oiseaux qui diffèrent spécifiquement les uns des autres,

nous traiterons de chacun dans un article séparé.

Les cinq espèces de pigeons indiquées par nos nomenclateurs, sont, 1°. le pigeon domestique; 2°. le pigeon romain, sous l'espèce duquel ils comprennent seize variétés; 3°. le pigeon biset; 4°. le pigeon de roche avec une variété; 5°. le pigeon sauvage. Or ces cinq espèces, à mon avis, n'en font qu'une, et voici la preuve : Le pigeon domestique et le pigeon romain avec toutes ses variétés, quoique différens par la grandeur et par les couleurs, sont certainement de la même espèce, puisqu'ils produisent ensemble des individus féconds et qui se reproduisent. On ne doit donc pas regarder les pigeons de volière et les pigeons de colombier, c'est-à-dire, les grands et les petits pigeons domestiques, comme deux espèces différentes; et il faut se borner à dire que ce sont deux races dans une seule espèce, dont l'une est plus domestique et plus perfectionnée que l'autre : de même, le pigeon biset, le pigeon de roche et le pigeon sauvage, sont trois espèces nominales qu'on doit réduire à une seule, qui est celle du biset, dans laquelle le pigeon de

roche et le pigeon sauvage ne font que des variétés très-légères, puisque, de l'aveu même de nos nomenclateurs, ces trois oiseaux sont à peu près de la même grandeur, que tous trois sont de passage, se perchent, ont en tout les mêmes habitudes naturelles, et ne diffèrent entre eux que par quelques teintes de couleurs.

Voilà donc nos cinq espèces nominales déja réduites à deux, savoir, le biset et le pigeon, entre lesquelles deux il n'y a de différence réelle, sinon que le premier est sauvage et le second est domestique. Je regarde le biset comme la souche première de laquelle tous les autres pigeons tirent leur origine, et duquel ils diffèrent plus ou moins, selon qu'ils ont été plus ou moins maniés par les hommes : quoique je n'aie pas été à portée d'en faire l'épreuve, je suis persuadé que le biset et le pigeon de nos colombiers produiroient ensemble s'ils étoient unis; car il y a moins loin de notre petit pigeon domestique au biset qu'aux gros pigeons pattus ou romains, avec lesquels néanmoins il s'unit et produit. D'ailleurs nous voyons dans cette espèce toutes les nuances du sauvage au

domestique se présenter successivement et comme par ordre de généalogie, ou plutôt de dégénération. Le biset nous est représenté, d'une manière à ne pouvoir s'y méprendre, par ceux de nos pigeons fuyards qui désertent nos colombiers et prennent l'habitude de se percher sur les arbres : c'est la première et la plus forte nuance de leur retour à l'état de nature. Ces pigeons, quoiqu'élevés dans l'état de domesticité, quoiqu'en apparence accoutumés comme les autres à un domicile fixe, à des habitudes communes, quittent ce domicile, rompent toute société, et vont s'établir dans les bois; ils retournent donc à leur état de nature poussés par leur seul instinct. D'autres, apparemment moins courageux, moins hardis, quoiqu'également amoureux de leur liberté, fuient de nos colombiers pour aller habiter solitairement quelques trous de muraille, ou bien en petit nombre se réfugient dans une tour peu fréquentée; et malgré les dangers, la disette et la solitude de ces lieux, où ils manquent de tout, où ils sont exposés à la belette, aux rats, à la fouine, à la chouette, et où ils sont forcés de subvenir en tout temps à leurs

besoins par leur seule industrie, ils restent néanmoins constamment dans ces habitations incommodes, et les préfèrent pour toujours à leur premier domicile, où cependant ils sont nés, où ils ont été élevés, où tous les exemples de la société auroient dû les retenir: voilà la seconde nuance. Ces pigeons de muraille ne retournent pas en entier à l'état de nature; ils ne se perchent pas comme les premiers, et sont néanmoins beaucoup plus près de l'état libre que de la condition domestique. La troisième nuance est celle de nos pigeons de colombier, dont tout le monde connoît les mœurs, et qui, lorsque leur demeure convient, ne l'abandonnent pas, ou ne la quittent que pour en prendre une qui convient encore mieux, et ils n'en sortent que pour aller s'égayer ou se pourvoir dans les champs voisins. Or, comme c'est parmi ces pigeons mêmes que se trouvent les fuyards et les déserteurs dont nous venons de parler, cela prouve que tous n'ont pas encore perdu leur instinct d'origine, et que l'habitude de la libre domesticité dans laquelle ils vivent, n'a pas entièrement effacé les traits de leur première nature, à laquelle ils pourroient

encore remonter. Mais il n'en est pas de même de la quatrième et dernière nuance dans l'ordre de dégénération : ce sont les gros et petits pigeons de volière, dont les races, les variétés, les mélanges, sont presque innumérables, parce que, depuis un temps immémorial, ils sont absolument domestiques; et l'homme, en perfectionnant les formes extérieures, a en même temps altéré leurs qualités intérieures, et détruit jusqu'au germe du sentiment de la liberté. Ces oiseaux, la plupart plus grands, plus beaux que les pigeons communs, ont encore l'avantage pour nous d'être plus féconds, plus gras, de meilleur goût; et c'est par toutes ces raisons qu'on les a soignés de plus près, et qu'on a cherché à les multiplier, malgré toutes les peines qu'il faut se donner pour leur éducation et pour le succès de leur nombreux produit et de leur pleine fécondité : dans ceux-ci aucun ne remonte à l'état de nature, aucun même ne s'élève à celui de liberté; ils ne quittent jamais les alentours de leur volière, il faut les y nourrir en tout temps : la faim la plus pressante ne les détermine pas à aller chercher ailleurs; ils se laissent mourir d'inanition

plutôt que de quêter leur subsistance; accoutumés à la recevoir de la main de l'homme ou à la trouver toute préparée, toujours dans le même lieu, ils ne savent vivre que pour manger, et n'ont aucune des ressources, aucun des petits talens que le besoin inspire à tous les animaux. On peut donc regarder cette dernière classe, dans l'ordre des pigeons, comme absolument domestique, captive sans retour, entièrement dépendante de l'homme; et comme il a créé tout ce qui dépend de lui, on ne peut douter qu'il ne soit l'auteur de toutes ces races esclaves, d'autant plus perfectionnées pour nous, qu'elles sont plus dégénérées, plus viciées pour la nature.

Supposant une fois nos colombiers établis et peuplés, ce qui étoit le premier point et le plus difficile à remplir pour obtenir quelque empire sur une espèce aussi fugitive, aussi volage, on se sera bientôt apperçu que dans le grand nombre de jeunes pigeons que ces établissemens nous produisent à chaque saison, il s'en trouve quelques uns qui varient pour la grandeur, la forme et les couleurs. On aura donc choisi les plus gros, les plus singuliers, les plus beaux; on les aura sépa-

rés de la troupe commune pour les élever à part avec des soins plus assidus et dans une captivité plus étroite : les descendans de ces esclaves choisis auront encore présenté de nouvelles variétés, qu'on aura distinguées, séparées des autres, unissant constamment et mettant ensemble ceux qui ont paru les plus beaux ou les plus utiles. Le produit en grand nombre est la première source des variétés dans les espèces : mais le maintien de ces variétés, et même leur multiplication, dépend de la main de l'homme; il faut recueillir de celle de la nature les individus qui se ressemblent le plus, les séparer des autres, les unir ensemble, prendre les mêmes soins pour les variétés qui se trouvent dans les nombreux produits de leurs descendans; et, par ces attentions suivies, on peut, avec le temps, créer à nos yeux, c'est-à-dire, amener à la lumière une infinité d'êtres nouveaux, que la nature seule n'auroit jamais produits. Les semences de toute matière vivante lui appartiennent; elle en compose tous les germes des êtres organisés : mais la combinaison, la succession, l'assortiment, la réunion ou la séparation de chacun de ces

êtres, dépendent souvent de la volonté de l'homme : dès lors il est le maître de forcer la nature par ses combinaisons, et de la fixer par son industrie; de deux individus singuliers qu'elle aura produits comme par hasard, il en fera une race constante et perpétuelle, et de laquelle il tirera plusieurs autres races qui, sans ses soins, n'auroient jamais vu le jour.

Si quelqu'un vouloit donc faire l'histoire complète et la description détaillée des pigeons de volière, ce seroit moins l'histoire de la nature que celle de l'art de l'homme; et c'est par cette raison que nous croyons devoir nous borner ici à une simple énumération, qui contiendra l'exposition des principales variétés de cette espèce, dont le type est moins fixe et la forme plus variable que dans aucun autre animal.

Le biset [1] ou pigeon sauvage est la tige primitive de tous les autres pigeons [2] : communément il est de la même grandeur et de la

[1] *Biset, croiseau.* Le nom *croiseau* vient peut-être de *croisé*, les ailes et la queue du biset étant croisées de bandes noires ou brunes.

[2] Voyez les planches enluminées, nº 510.

même forme, mais d'une couleur plus bise que le pigeon domestique; et c'est de cette couleur que lui vient son nom : cependant il varie quelquefois pour les couleurs et la grosseur; car le pigeon dont Frisch a donné la figure sous le nom de *columba agrestis*, n'est qu'un biset blanc à tête et queue rousses; et celui que le même auteur a donné sous la dénomination de *vinago, sive columba montana*, n'est encore qu'un biset noir-bleu : c'est le même qu'Albin a décrit sous le nom de *pigeon ramier*, qui ne lui convient pas; et le même encore dont Belon parle sous le nom de *pigeon fuyard*, qui lui convient mieux; car on peut présumer que l'origine de cette variété dans les bisets vient de ces pigeons dont j'ai parlé, qui fuient et désertent nos colombiers pour se rendre sauvages, d'autant que ces bisets noirs-bleus nichent non seulement dans les arbres creux, mais aussi dans les trous des bâtimens ruinés et les rochers qui sont dans les forêts, ce qui leur a fait donner par quelques naturalistes le nom de *pigeons de roche* ou *rocheraies*; et comme ils aiment aussi les terres élevées et les montagnes, d'autres les

ont appelés *pigeons de montagne*. Nous remarquerons même que les anciens ne connoissoient que cette espèce de pigeon sauvage, qu'ils appeloient *οἰνὰς* ou *vinago*, et qu'ils ne font nulle mention de notre biset, qui néanmoins est le seul pigeon vraiment sauvage, et qui n'a pas passé par l'état de domesticité. Un fait qui vient à l'appui de mon opinion sur ce point, c'est que dans tous les pays où il y a des pigeons domestiques, on trouve aussi des *œnas*, depuis la Suède jusque dans les climats chauds, au lieu que les bisets ne se trouvent pas dans les pays froids, et ne restent que pendant l'été dans nos pays tempérés : ils arrivent par troupes en Bourgogne, en Champagne, et dans les autres provinces septentrionales de la France, vers la fin de février et au commencement de mars; ils s'établissent dans les bois, y nichent dans des creux d'arbre, pondent deux ou trois œufs au printemps, et vraisemblablement font une seconde ponte en été; à chaque ponte ils n'élèvent que deux petits, et s'en retournent dans le mois de novembre; ils prennent leur route du côté du midi, et se rendent proba-

blement en Afrique par l'Espagne pour y passer l'hiver.

Le biset ou pigeon sauvage, et l'*œnas* ou le pigeon déserteur, qui retourne à l'état de sauvage, se perchent, et par cette habitude se distinguent du pigeon de muraille, qui déserte aussi nos colombiers, mais qui semble craindre de retourner dans les bois, et ne se perche jamais sur les arbres. Après ces trois pigeons, dont les deux derniers sont plus ou moins près de l'état de nature, vient le pigeon [1] de nos colombiers [2], qui, comme nous l'avons dit, n'est qu'à demi domestique, et retient encore de son premier instinct l'habitude de voler en troupe : s'il a perdu le courage intérieur d'où dépend le sentiment de l'indépendance, il a acquis d'autres qualités qui, quoique moins nobles, paroissent plus agréables par leurs effets. Ils produisent souvent trois fois l'année, et les pigeons de volière produisent

[1] En latin, *columba ;* en espagnol, *paloma ;* en italien, *colombo, colomba ;* en allemand, *taube* ou *tauben ;* en anglois, *dove, common dove, house-pigeon.*

[2] Voyez les planches enluminées, n° 466.

jusqu'à dix et douze fois, au lieu que le biset ne produit qu'une ou deux fois tout au plus : combien de plaisirs de plus suppose cette différence, sur-tout dans une espèce qui semble les goûter dans toutes leurs nuances, et en jouir plus pleinement qu'aucune autre ! Ils pondent, à deux jours de distance, presque toujours deux œufs, rarement trois, et n'élèvent presque jamais que deux petits, dont ordinairement l'un se trouve mâle et l'autre femelle : il y en a même plusieurs, et ce sont les plus jeunes, qui ne pondent qu'une fois; car le produit du printemps est toujours plus nombreux, c'est-à-dire, la quantité de pigeonneaux dans le même colombier plus abondante qu'en automne, du moins dans ces climats. Les meilleurs colombiers où les pigeons se plaisent et multiplient le plus, ne sont pas ceux qui sont trop voisins de nos habitations : placez-les à quatre ou cinq cents pas de distance de la ferme, sur la partie la plus élevée de votre terrain, et ne craignez pas que cet éloignement nuise à leur multiplication; ils aiment les lieux paisibles, la belle vue, l'exposition au levant, la situation élevée où

ils puissent jouir des premiers rayons du soleil. J'ai souvent vu les pigeons de plusieurs colombiers situés dans le bas d'un vallon, en sortir avant le lever du soleil pour gagner un colombier situé au-dessus de la colline, et s'y rendre en si grand nombre, que le toit étoit entièrement couvert de ces pigeons étrangers, auxquels les domiciliés étoient obligés de faire place, et quelquefois même forcés de la céder. C'est sur-tout au printemps et en automne qu'ils semblent rechercher les premières influences du soleil, la pureté de l'air et les lieux élevés. Je puis ajouter à cette remarque une autre observation, c'est que le peuplement de ces colombiers isolés, élevés et situés haut, est plus facile, et le produit bien plus nombreux que dans les autres colombiers. J'ai vu tirer quatre cents paires de pigeonneaux d'un de mes colombiers qui, par sa situation et la hauteur de sa bâtisse, étoit élevé d'environ deux cents pieds au-dessus des autres colombiers, tandis que ceux-ci ne produisent que le quart ou le tiers tout au plus, c'est-à-dire, cent ou cent trente paires : il faut seulement avoir soin de

veiller à l'oiseau de proie, qui fréquente de préférence ces colombiers élevés et isolés, et qui ne laisse pas d'inquiéter les pigeons, sans néanmoins en détruire beaucoup, car il ne peut saisir que ceux qui se séparent de la troupe.

Après le pigeon de nos colombiers, qui n'est qu'à demi domestique, se présentent les pigeons de volière, qui le sont entièrement, et dont nous avons si fort favorisé la propagation des variétés, les mélanges et la multiplication des races, qu'elles demanderoient un volume d'écriture et un autre de planches, si nous voulions les décrire et les représenter toutes; mais, comme je l'ai déja fait sentir, ceci est plutôt un objet de curiosité et d'art qu'un sujet d'histoire naturelle, et nous nous bornerons à indiquer les principales branches de cette famille immense, auxquelles on pourra rapporter les rameaux et les rejetons des variétés secondaires.

Les curieux en ce genre donnent le nom de *bisets* à tous les pigeons qui vont prendre leur vie à la campagne, et qu'on met dans de grands colombiers : ceux qu'ils appellent

pigeons domestiques ne se tiennent que dans de petits colombiers ou volières, et ne se répandent pas à la campagne. Il y en a de plus grands et de plus petits : par exemple, les pigeons culbutans et les pigeons tournans, qui sont les plus petits de tous les pigeons de volière, le sont plus que le pigeon de colombier; ils sont aussi plus légers de vol et plus dégagés de corps; et quand ils se mêlent avec les pigeons de colombier, ils perdent l'habitude de tourner et de culbuter. Il semble que ce soit l'état de captivité forcée qui leur fait tourner la tête, et qu'elle reprend son assiette dès qu'ils recouvrent leur liberté.

Les races pures, c'est-à-dire, les variétés principales de pigeons domestiques, avec lesquelles on peut faire toutes les variétés secondaires de chacune de ces races, sont, 1°. les pigeons appelés *grosses-gorges* *, parce qu'ils ont la faculté d'enfler prodigieusement leur jabot en aspirant et retenant l'air; 2°. les pigeons mondains, qui sont les plus recommandables par leur fécondité, ainsi

* Voyez les planches VIII et IX de ce volume.

que les pigeons romains, les pigeons pattus et les nonnains[1]; 3°. les pigeons-paons[2], qui élèvent et étalent leur large queue comme le dindon ou le paon; 4°. le pigeon-cravate ou à gorge frisée[3]; 5°. le pigeon-coquille hollandois; 6°. le pigeon-hirondelle; 7°. le pigeon-carme; 8°. le pigeon heurté; 9°. les pigeons suisses; 10°. le pigeon culbutant; 11°. le pigeon tournant.

La race du pigeon grosse-gorge est composée des variétés suivantes :

1°. Le pigeon grosse-gorge soupe-en-vin, dont les mâles sont très-beaux, parce qu'ils sont panachés, et dont les femelles ne panachent point.

2°. Le pigeon grosse-gorge chamois panaché : la femelle ne panache point. C'est à cette variété qu'on doit rapporter le pigeon de la planche CXLVI de Frisch, que les Allemands appellent *kropf-taube* ou *kroüper*, et que cet auteur a indiqué sous la dénomination de *columba strumosa, seu columba œsophago inflato*.

[1] Voyez la planche X de ce volume.

[2] *Ibid.* planche XIII.

[3] *Ibid.* planche XIV.

3°. Le pigeon grosse-gorge, blanc comme un cygne.

4°. Le pigeon grosse-gorge blanc, pattu, et à longues ailes qui se croisent sur la queue, dans lequel la boule de la gorge paroît fort détachée.

5°. Le pigeon grosse-gorge gris panaché, et le gris doux, dont la couleur est douce et uniforme par tout le corps.

6°. Le pigeon grosse-gorge gris de fer, gris barré et à rubans.

7°. Le pigeon grosse-gorge gris piqué, comme argenté.

8°. Le pigeon grosse-gorge jacinthe, d'une couleur bleue ouvragée en blanc.

9°. Le pigeon grosse-gorge couleur de feu : il y a sur toutes ses plumes une barre bleue et une barre rouge, et la plume est terminée par une barre noire.

10°. Le pigeon grosse-gorge couleur de bois de noyer.

11°. Le pigeon grosse-gorge couleur de marron, avec les pennes de l'aile toutes blanches.

12°. Le pigeon grosse-gorge maurin, d'un beau noir velouté, avec les dix plumes de

l'aile blanches comme dans la grosse-gorge marron : ils ont tous deux la bavette ou le mouchoir blanc sous le cou; et dans ces dernières races à vol blanc et à grosse gorge, la femelle est semblable au mâle. Au reste, dans toutes les races de grosses-gorges d'origine pure, c'est-à-dire, de couleur uniforme, les dix pennes sont toutes blanches jusqu'à la moitié de l'aile, et on peut regarder ce caractère comme général.

13°. Le pigeon grosse-gorge ardoisé, avec le vol blanc et la cravate blanche : la femelle est semblable au mâle.

Voilà les races principales des pigeons à grosse gorge; mais il y en a encore plusieurs autres moins belles, comme les rouges, les olive, les couleur de nuit, etc.

Tous les pigeons en général ont plus ou moins la faculté d'enfler leur jabot en inspirant l'air; on peut de même le faire enfler en soufflant de l'air dans leur gosier : mais cette race de pigeons grosse-gorge ont cette même faculté d'enfler leur jabot si supérieurement, qu'elle doit dépendre d'une conformation particulière dans les organes; ce jabot, presque aussi gros que tout le reste

de leur corps, et qu'ils tiennent continuellement enflé, les oblige à retirer leur tête, et les empêche de voir devant eux : aussi, pendant qu'ils se rengorgent, l'oiseau de proie les saisit sans qu'ils l'apperçoivent. On les élève donc plutôt par curiosité que pour l'utilité.

Une autre race est celle des pigeons mondains ; c'est la plus commune, et en même temps la plus estimée, à cause de sa grande fécondité.

Le mondain est à peu près d'une moitié plus fort que le biset; la femelle ressemble assez au mâle : ils produisent presque tous les mois de l'année, pourvu qu'ils soient en petit nombre dans la même volière; et il leur faut au moins à chacun trois ou quatre paniers, ou plutôt des trous un peu profonds, formés comme des cases, avec des planches, afin qu'ils ne se voient pas lorsqu'ils couvent; car chacun de ces pigeons défend non seulement son panier, et se bat contre les autres qui veulent en approcher, mais même il se bat aussi pour tous les paniers qui sont de son côte.

Par exemple, il ne faut que huit paires de

ces pigeons mondains dans un espace quarré de huit pieds de côté ; et les personnes qui en ont élevé, assurent qu'avec six paires on pourroit avoir tout autant de produit : plus on augmente leur nombre dans un espace donné, plus il y a de combat, de tapage et d'œufs cassés. Il y a dans cette race assez souvent des mâles stériles, et aussi des femelles inféconde et qui ne pondent pas.

Ils sont en état de produire à huit ou neuf mois d'âge ; mais ils ne sont en pleine ponte qu'à la troisième année : cette pleine ponte dure jusqu'à six ou sept ans ; après quoi le nombre des pontes diminue ; quoiqu'il y en ait qui pondent encore à l'âge de douze ans. La ponte des deux œufs se fait quelquefois en vingt-quatre heures, et dans l'hiver en deux jours ; en sorte qu'il y a un intervalle de temps différent, suivant la saison, entre la ponte de chaque œuf. La femelle tient chaud son premier œuf, sans néanmoins le couver assidument ; elle ne commence à couver constamment qu'après la ponte du second œuf : l'incubation dure ordinairement dix-huit jours, quelquefois dix-sept, sur-tout en été, et jusqu'à dix-neuf ou vingt jours en

hiver. L'attachement de la femelle à ses œufs est si grand, si constant, qu'on en a vu souffrir les incommodités les plus grandes et les douleurs les plus cruelles, plutôt que de les quitter : une femelle entre autres, dont les pattes gelèrent et tombèrent, et qui, malgré cette souffrance et cette perte de membres, continua sa couvée jusqu'à ce que ses petits fussent éclos ; ses pattes avoient gelé, parce que son panier étoit tout près de la fenêtre de sa volière.

Le mâle, pendant que sa femelle couve, se tient sur le panier le plus voisin ; et au moment que, pressée par le besoin de manger, elle quitte ses œufs pour aller à la trémie, le mâle, qu'elle a appelé auparavant par un petit roucoulement, prend sa place, couve ses œufs ; et cette incubation du mâle dure deux ou trois heures chaque fois, et se renouvelle ordinairement deux fois en vingt-quatre heures.

On peut réduire les variétés de la race des pigeons mondains à trois pour la grandeur, qui toutes ont pour caractère commun un filet rouge autour des yeux.

1°. Les premiers mondains sont des oiseaux

lourds, et à peu près gros comme de petites poules : on ne les recherche qu'à cause de leur grandeur, car ils ne sont pas bons pour la multiplication.

2°. Les bagadais sont de gros mondains avec un tubercule au-dessus du bec en forme d'une petite morille, et un ruban rouge beaucoup plus large autour des yeux, c'est-à-dire, une seconde paupière charnue rougeâtre, qui leur tombe même sur les yeux lorsqu'ils sont vieux, et les empêche alors de voir. Ces pigeons ne produisent que difficilement et en petit nombre.

Les bagadais ont le bec courbé et crochu, et ils présentent plusieurs variétés; il y en a de blancs, de noirs, de rouges, de minimes, etc.

3°. Le pigeon espagnol, qui est encore un pigeon mondain, aussi gros qu'une poule, et qui est très-beau; il diffère du bagadais en ce qu'il n'a point de morille au-dessus du bec, que la seconde paupière charnue est moins saillante, et que le bec est droit au lieu d'être courbé : on le mêle avec le bagadais, et le produit est un très-gros et très-grand pigeon.

4°. Le pigeon turc, qui a, comme le bagadais, une grosse excroissance au-dessus du bec, avec un ruban rouge qui s'étend depuis le bec autour des yeux. Ce pigeon turc est très-gros, huppé, bas de cuisses, large de corps et de vol : il y en a de minimes ou bruns presque noirs, tels que celui qui est représenté dans la planche CXLIX de Frisch; d'autres dont la couleur est gris de fer, gris de lin, chamois et soupe-en-vin. Ces pigeons sont très-lourds, et ne s'écartent pas de leur volière.

5°. Les pigeons romains, qui ne sont pas tout-a-fait si grands que les turcs, mais qui ont le vol aussi étendu, n'ont point de huppe : il y en a de noirs, de minimes et de tachetés *.

Ce sont là les plus gros pigeons domestiques; il y en a d'autres de moyenne grandeur, et d'autres plus petits. Dans les pigeons pattus, qui ont les pieds couverts de plumes jusque sur les ongles, on distingue le pattu sans huppe, dont Frisch a donné la figure, planche CXLV, sous la dénomination de

* Voyez les planches enluminées, n° 110.

trummel taube en allemand, et de *columbæ tympanisans* en latin, *pigeon-tambour* en françois; et le pattu huppé, dont le même auteur a donné la figure, planche CXLIV, sous le nom de *montaube* en allemand, et sous la dénomination latine *columba menstrua, seu cristata pedibus plumosis*. Ce pigeon pattu, que l'on appelle *pigeon tambour*, se nomme aussi *pigeon-glouglou*, parce qu'il répète continuellement ce son, et que sa voix imite le bruit du tambour entendu de loin. Le pigeon pattu huppé est aussi appelé *pigeon de mois*, parce qu'il produit tous les mois, et qu'il n'attend pas que ses petits soient en état de manger seuls pour couver de nouveau. C'est une race recommandable par son utilité, c'est-à-dire, par sa grande fécondité, qui cependant ne doit pas se compter de douze fois par an, mais communément de huit et neuf pontes; ce qui est encore un très-grand produit.

Dans les races moyennes et petites de pigeons domestiques, on distingue le pigeon-nonnain, dont il y a plusieurs variétés; savoir, le soupe-en-vin, le rouge panaché, le chamois panaché, mais dont les femelles de

tous trois ne sont jamais panachées. Il y a aussi dans la race des nonnains une variété qu'on appelle *pigeon maurin*, qui est tout noir, avec la tête blanche et le bout des ailes aussi blanc; et c'est à cette variété qu'on doit rapporter le pigeon de la planche CL de Frisch, auquel il donne en allemand le nom de *schleyer* ou *parruquen taube*, et en latin, *columba galerita*, et qu'il traduit en françois par *pigeon coiffé* : mais en général tous les nonnains, soit maurins ou autres, sont coiffés, ou plutôt ils ont comme un demi-capuchon sur la tête, qui descend le long du cou, et s'étend sur la poitrine en forme de cravate composée de plumes redressées. Cette variété est voisine de la race du pigeon grosse-gorge; car ce pigeon coiffé est de la même grandeur, et sait aussi enfler un peu son jabot. Il ne produit pas autant que les autres nonnains, dont les plus parfaits sont tout blancs, et sont ceux qu'on regarde comme les meilleurs de la race : tous ont le bec très-court; ceux-ci produisent beaucoup, mais les pigeonneaux sont très-petits.

Le pigeon-paon est un peu plus gros que le pigeon-nonnain : on l'appelle *pigeon-paon*,

parce qu'il peut redresser sa queue et l'étaler comme le paon. Les plus beaux de cette race ont jusqu'à trente-deux plumes à la queue, tandis que les pigeons d'autres races n'en ont que douze : lorsqu'ils redressent leur queue, ils la poussent en avant; et comme ils retirent en même temps la tête en arrière, elle touche à la queue. Ils tremblent aussi pendant tout le temps de cette opération, soit par la forte contraction des muscles, soit par quelque autre cause; car il y a plus d'une race de pigeons trembleurs *. C'est ordinairement quand ils sont en amour qu'ils étalent ainsi leur queue; mais ils le font aussi dans d'autres temps. La femelle relève et étale sa queue comme le mâle, et l'a tout aussi belle. Il y en a de tout blancs, d'autres blancs avec

* On connoît, en effet, un pigeon trembleur, différent du pigeon-paon, en ce qu'il n'a pas la queue si large à beaucoup près. Le pigeon paon a été indiqué par Willughby et Ray, sous la dénomination de *columba tremula laticauda ;* et le pigeon trembleur, sous celle de *columba tremula angusticauda seu acuticauda :* celui-ci, sans relever ou étaler sa queue, tremble, dit-on, presque continuellement.

la tête et la queue noires; et c'est à cette seconde variété qu'il faut rapporter le pigeon de la planche CLI de Frisch, qu'il appelle en allemand *pfau-taube* ou *humreschwantz*, et en latin *columba caudata.* Cet auteur remarque que, dans le même temps que le pigeon-paon étale sa queue, il agite fièrement et constamment sa tête et son cou, à peu près comme l'oiseau appelé *torcol.* Ces pigeons ne volent pas aussi bien que les autres; leur large queue est cause qu'ils sont souvent emportés par le vent, et qu'ils tombent à terre : ainsi on les élève plutôt par curiosité que pour l'utilité. Au reste, ces pigeons, qui par eux-mêmes ne peuvent faire de longs voyages, ont été transportés fort loin par les hommes. Il y a aux Philippines, dit Gemelli Carreri, des pigeons qui relèvent et étalent leur queue comme le paon.

Les pigeons polonois * sont plus gros que les pigeons-paons; ils ont pour caractère d'avoir le bec très-gros et très-court, les yeux bordés d'un large cercle rouge, les jambes très-basses : il y en a de différentes couleurs,

* Voyez la planche XI de ce volume.

beaucoup de noirs, des roux, des chamois, des gris piqués et de tout blancs.

Le pigeon-cravate est l'un des plus petits pigeons; il n'est guère plus gros qu'une tourterelle; et en les appariant ensemble, ils produisent des mulets ou métis. On distingue le pigeon-cravate du pigeon nonnain, en ce que le pigeon-cravate n'a point de demi-capuchon sur la tête et sur le cou, et qu'il n'a précisément qu'un bouquet de plumes qui semblent se rebrousser sur la poitrine et sous la gorge. Ce sont de très-jolis pigeons, bien faits, qui ont l'air très-propre, et dont il y en a de soupe-en-vin, de chamois, de panachés, de roux et de gris, de tout blancs et de tout noirs, et d'autres blancs avec des manteaux noirs : c'est à cette dernière variété qu'on peut rapporter le pigeon représenté planche CXLVII de Frisch, sous le nom allemand *mowchen*, et la dénomination latine *columba collo hirsuto*. Ce pigeon ne s'apparie pas volontiers avec les autres pigeons, et n'est pas d'un grand produit : d'ailleurs il est petit, et se laisse aisément prendre par l'oiseau de proie; c'est par toutes ces raisons qu'on n'en élève guère.

Les pigeons qu'on appelle *coquille hollandois*, parce qu'ils ont derrière la tête des plumes à rebours qui forment comme une espèce de coquille, sont aussi de petite taille. Ils ont la tête noire, le bout de la queue et le bout des ailes aussi noirs, tout le reste du corps blanc. Il y en a aussi à tête rouge, à tête bleue et à tête et queue jaunes; et ordinairement la queue est de la même couleur que la tête, mais le vol est toujours tout blanc. La première variété, qui a la tête noire, ressemble si fort à l'hirondelle de mer, que quelques uns lui ont donné ce nom, avec d'autant plus d'analogie, que ce pigeon n'a pas le corps rond comme la plupart des autres, mais alongé et fort dégagé.

Il y a, indépendamment des tête et queue bleues qui ont la coquille, dont nous venons de parler, d'autres pigeons qui ont simplement le nom de *tête et queue bleues*, d'autres de *tête et queue noires*, d'autres de *tête et queue rouges*, et d'autres encore, *tête et queue jaunes*, et qui tous quatre ont l'extrémité des ailes de la même couleur que la tête; ils sont à peu près gros comme les pigeons paons : leur plumage est très-propre et bien arrangé.

Il y en a qu'on appelle aussi *pigeons-hirondelles,* qui ne sont pas plus gros que des tourterelles, ayant le corps alongé de même, et le vol très-léger : tout le dessous de leur corps est blanc, et ils ont toutes les parties supérieures du corps, ainsi que le cou, la tête et la queue, noires, ou rouges, ou bleues, ou jaunes, avec un petit casque de ces mêmes couleurs sur la tête; mais le dessous de la tête est toujours blanc comme le dessous du cou. C'est à cette variété qu'il faut rapporter le pigeon cuirassé de Jonston et de Willughby, qui a pour caractère particulier d'avoir les plumes de la tête, celles de la queue et les pennes des ailes, toujours de la même couleur, et le corps d'une couleur différente; par exemple, le corps blanc, et la tête, la queue et les ailes noires, ou de quelque autre couleur que ce soit.

Le pigeon-carme, qui fait une autre race, est peut-être le plus bas et le plus petit de tous nos pigeons; il paroît accroupi comme l'oiseau que l'on appelle *le crapaud volant;* il est aussi très-pattu, ayant les pieds fort courts et les plumes des jambes très-longues. Les femelles et les mâles se ressemblent,

ainsi que dans la plupart des autres races : on y compte aussi quatre variétés, qui sont les mêmes que dans les races précédentes, savoir, les gris de fer, les chamois, les soupe-en-vin et les gris-doux ; mais ils ont tout le dessous du corps et des ailes blanc, tout le dessus de leur corps étant des couleurs que nous venons d'indiquer. Ils sont encore remarquables par leur bec, qui est plus petit que celui d'une tourterelle; et ils ont aussi une petite aigrette derrière la tête, qui pousse en pointe comme celle de l'alouette huppée.

Le pigeon-tambour ou *glouglou*, dont nous avons parlé, que l'on appelle ainsi parce qu'il forme ce son *glouglou*, qu'il répète fort souvent lorsqu'il est auprès de sa femelle, est aussi un pigeon fort bas et fort pattu; mais il est plus gros que le pigeon-carme, et à peu près de la taille du pigeon polonois.

Le pigeon heurté, c'est-à-dire, masqué comme d'un coup de pinceau noir, bleu, jaune ou rouge, au-dessus du bec seulement et jusqu'au milieu de la tête, avec la queue de la même couleur, et tout le reste du corps

blanc, est un pigeon fort recherché des curieux. Il n'est point pattu, et est de la grosseur des pigeons mondains ordinaires.

Les pigeons suisses sont plus petits que les pigeons ordinaires, et pas plus gros que les pigeons bisets ; ils sont de même tout aussi légers de vol. Il y en a de plusieurs sortes; savoir, des panachés de rouge, de bleu, de jaune, sur un fond blanc satiné, avec un collier qui vient former un plastron sur la poitrine, et qui est d'un rouge rembruni. Ils ont souvent deux rubans sur les ailes, de la même couleur que celle du plastron.

Il y a d'autres pigeons suisses qui ne sont point panachés, et qui sont ardoisés de couleur uniforme sur tout le corps, sans collier ni plastron; d'autres qu'on appelle *colliers jaunes jaspés*, *colliers jaunes maillés*; d'autres, *colliers jaunes fort maillés*, etc. parce qu'ils portent des colliers de cette couleur.

Il y a encore dans cette race de pigeons suisses une autre variété qu'on appelle *pigeon azuré*, parce qu'il est d'une couleur plus bleue que les ardoisés.

Le pigeon culbutant est encore un des plus

petits pigeons. Celui que M. Frisch a fait représenter, planche CXLVIII, sous les noms de *tummel taube, tumler columba gestuosa seu gesticularia*, est d'un roux brun; mais il y en a de gris et de variés de roux et de gris. Il tourne sur lui-même en volant, comme un corps qu'on jetteroit en l'air, et c'est par cette raison qu'on l'a nommé *pigeon culbutant.* Il semble que tous ses mouvemens supposent des vertiges qui, comme je l'ai dit, peuvent être attribués à la captivité. Il vole très-vîte, s'élève le plus haut de tous, et ses mouvemens sont très-précipités et fort irréguliers. Frisch dit que comme par ses mouvemens il imite en quelque façon les gestes et les sauts des danseurs de corde et des voltigeurs, on lui a donné le nom de pigeon pantomine, *columba gestuosa*. Au reste, sa forme est assez semblable à celle du biset, et l'on s'en sert ordinairement pour attirer les pigeons des autres colombiers, parce qu'il vole plus haut, plus loin et plus long-temps que les autres, et qu'il échappe plus aisément à l'oiseau de proie.

Il en est de même du pigeon tournant,

que M. Brisson, d'après Willughby, a appelé *le pigeon batteur*. Il tourne en rond lorsqu'il vole, et bat si fortement des ailes, qu'il fait autant de bruit qu'une claquette, et souvent il se rompt quelques plumes de l'aile par la violence de ce mouvement, qui semble tenir de la convulsion. Ces pigeons tournans ou batteurs sont communément gris, avec des taches noires sur les ailes.

Je ne dirai qu'un mot de quelques autres variétés équivoques ou secondaires dont les nomenclateurs ont fait mention, et qui ressortissent sans doute aux races que nous venons d'indiquer, mais qu'on auroit quelque peine à y rapporter directement et sûrement, d'après les descriptions de ces auteurs. Tels sont, par exemple, 1°. le pigeon de Norvége, indiqué par Schwenckfeld, qui est blanc comme neige, et qui pourroit bien être un pigeon pattu huppé plus gros que les autres :

2°. Le pigeon de Crète, suivant Aldrovande, ou de Barbarie, selon Willughby, qui a le bec très-court et les yeux entourés d'une large bande de peau nue, le plumage bleuâtre et marqué de deux taches noirâtres sur chaque aile :

3°. Le pigeon frisé de Schwenckfeld et d'Aldrovande, qui est tout blanc et frisé sur tout le corps :

4°. Le pigeon messager de Willughby, qui ressemble beaucoup au pigeon turc, tant par son plumage brun que par ses yeux entourés d'une peau nue, et ses narines couvertes d'une membrane épaisse; on s'est, dit-on, servi de ces pigeons pour porter promptement des lettres au loin, ce qui leur a fait donner le nom de *messagers :*

5°. Le pigeon cavalier de Willughby et d'Albin, qui provient, dit-on, du pigeon grosse-gorge et du pigeon messager, participant de l'un et de l'autre; car il a la faculté d'enfler beaucoup son jabot comme le pigeon grosse-gorge, et il porte sur ses narines des membranes épaisses, comme le pigeon messager : mais il y a apparence qu'on pourroit également se servir de tout autre pigeon pour porter de petites choses, ou plutôt les rapporter de loin; il suffit pour cela de les séparer de leur femelle, et de les transporter dans le lieu d'où l'on veut recevoir des nouvelles; ils ne manqueront pas de revenir auprès de leur femelle dès qu'ils seront mis en liberté.

On voit que ces cinq races de pigeons ne sont que des variétés secondaires des premières que nous avons indiquées d'après les observations de quelques curieux qui ont passé leur vie à élever des pigeons, et particulièrement du sieur Fournier, qui en fait commerce, et qui a été chargé, pendant quelques années, du soin des volières et des basses-cours de S. A. S. monseigneur le comte de Clermont. Ce prince, qui de très-bonne heure s'est déclaré protecteur des arts, toujours animé du goût des belles connoissances, a voulu savoir jusqu'où s'étendoient en ce genre les forces de la nature : on a rassemblé, par ses ordres, toutes les espèces, toutes les races connues des oiseaux domestiques; on les a multipliées et variées à l'infini; l'intelligence, les soins et la culture ont ici, comme en tout, perfectionné ce qui étoit connu, et développé ce qui ne l'étoit pas; on a fait éclore jusqu'aux arrière-germes de la nature; on a tiré de son sein toutes les productions ultérieures qu'elle seule et sans aide n'auroit pu amener à la lumière : en cherchant à épuiser les trésors de sa fécondité, on a reconnu qu'ils étoient inépui-

sables, et qu'avec un seul de ses modèles, c'est-à-dire, avec une seule espèce, telle que celle du pigeon ou de la poule, on pouvoit faire un peuple composé de mille familles différentes, toutes reconnoissables, toutes nouvelles, toutes plus belles que l'espèce dont elles tirent leur première origine.

Dès le temps des Grecs on connoissoit les pigeons de volière, puisqu'Aristote dit qu'ils produisent dix et onze fois l'année, et que ceux d'Égypte produisent jusqu'a douze fois. L'on pourroit croire néanmoins que les grands colombiers où les pigeons ne produisent que deux ou trois fois par an, n'étoient pas fort en usage du temps de ce philosophe : il compose le genre *columbacé* de quatre espèces, savoir, le ramier (*palumbes*), la tourterelle (*turtur*), le biset (*vinago*), et le pigeon (*columbus*); et c'est de ce dernier dont il dit que le produit est de dix pontes par an : or ce produit si fréquent ne se trouve que dans quelques races de nos pigeons de volière. Aristote n'en distingue pas les différences, et ne fait aucune mention des variétés de ces pigeons domestiques : peut-être ces variétés n'existoient qu'en petit nombre; mais il

paroît qu'elles s'étoient bien multipliées du temps de Pline *, qui parle des grands pigeons de Campanie et des curieux en ce genre, qui achetoient à un prix excessif une paire de beaux pigeons, dont ils racontoient l'origine et la noblesse, et qu'ils élevoient dans des tours placées au-dessus du toit de leurs maisons. Tout ce que nous ont dit les anciens au sujet des mœurs et des habitudes des pigeons, doit donc se rapporter aux pigeons de volière plutôt qu'à ceux de nos colombiers, qu'on doit regarder comme une espèce moyenne entre les pigeons domestiques et les

* *Columbarum amore insaniunt multi ; super tecta exædificant turres iis, nobilitatemque singularum et origines narrant veteres. Jam exemplo L. Axius eques romanus, ante bellum civile Pompeianum, denariis quadringentis singula paria venditavit, ut M. Varro tradit; quin et patriam nobilitavere, Campaniâ grandissimæ provenire existimatæ.* (Plin *Hist. natur.* lib. X, cap. 37.)

Les quatre cents deniers romains font soixante-dix livres de notre monnoie. La manie pour les beaux pigeons est donc encore plus grande aujourd'hui que du temps de Pline, car nos curieux les payent beaucoup plus cher.

pigeons sauvages, et qui participent en effet des mœurs des uns et des autres.

Tous ont de certaines qualités qui leur sont communes : l'amour de la société, l'attachement à leurs semblables, la douceur des mœurs; la chasteté, c'est-à-dire, la fidélité réciproque, et l'amour sans partage du mâle et de la femelle; la propreté, le soin de soi-même, qui suppose l'envie de plaire; l'art de se donner des graces, qui le suppose encore plus ; les caresses tendres, les mouvemens doux, les baisers timides, qui ne deviennent intimes et pressans qu'au moment de jouir; ce moment même ramené quelques instans après par de nouveaux desirs, de nouvelles approches également nuancées, également senties; un feu toujours durable, un goût toujours constant, et, pour plus grand bien encore, la puissance d'y satisfaire sans cesse; nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle; tout le temps de la vie employé au service de l'amour et au soin de ses fruits; toutes les fonctions pénibles également réparties; le mâle aimant assez pour les partager et même se charger des soins maternels, couvant régulièrement à son tour et les œufs et les petits, pour en

épargner la peine à sa compagne, pour mettre entre elle et lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute union durable : quels modèles pour l'homme, s'il pouvoit ou savoit les imiter !

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AU PIGEON.

Il y a peu d'espèces qui soient aussi généralement répandues que celle du pigeon ; comme il a l'aile très-forte et le vol soutenu, il peut faire aisément de longs voyages : aussi la plupart des races sauvages ou domestiques se trouvent dans tous les climats. De l'Égypte jusqu'en Norvége, on élève des pigeons de volière ; et quoiqu'ils prospèrent mieux dans les climats chauds, ils ne laissent pas de réussir dans les pays froids, tout dépendant des soins qu'on leur donne ; et ce qui prouve que l'espèce en général ne craint ni le chaud ni le froid, c'est que le pigeon sauvage ou biset se trouve également dans presque toutes les contrées des deux continens.

Le pigeon brun de la nouvelle Espagne, indiqué par Fernandès sous le nom mexicain *cehoilotl*, qui est brun par-tout, excepté la poitrine et les extrémités des ailes,

qui sont blanches, ne nous paroît être qu'une variété du biset. Cet oiseau du Mexique a le tour des yeux d'un rouge vif, l'iris noir et les pieds rouges. Celui que le même auteur indique sous le nom de *hoitlotl*, qui est brun, marqué de taches noires, n'est vraisemblablement qu'une variété d'âge ou de sexe du précédent; et un autre du même pays, appelé *kacahoilotl*, qui est bleu sur toutes les parties supérieures, et rouge sur la poitrine et le ventre, n'est peut-être encore qu'une variété de notre pigeon sauvage, et tous trois me paroissent appartenir à l'espèce de notre pigeon d'Europe.

Le pigeon indiqué par M. Brisson, sous le nom de *pigeon violet de la Martinique*, et qui est représenté * sous ce même nom de *pigeon de la Martinique*, ne nous paroît être qu'une très-légère variété de notre pigeon commun. Celui que ce même auteur appelle simplement *pigeon de la Martinique*, et qui est représenté* sous la dénomination de *pigeon roux de Cayenne*, ne forment ni l'un ni l'autre des espèces différentes de celle de

[1] Voyez les planches enluminées, n° 162.
[2] *Ibid.* n° 141.

notre pigeon; il y a même toute apparence que le dernier n'est que la femelle du premier, et qu'ils tirent leur origine de nos pigeons fuyards. On les appelle improprement *perdrix* à la Martinique, où il n'y a point de vraies perdrix : mais ce sont des pigeons qui ne ressemblent à la perdrix que par la couleur du plumage, et qui ne diffèrent pas assez de nos pigeons, pour qu'on doive leur donner un autre nom ; et comme l'un nous est venu de Cayenne et l'autre de la Martinique, on peut en inférer que l'espèce est répandue dans tous les climats chauds du nouveau continent.

Le pigeon décrit et dessiné par M. Edwards, planche CLXXVI, sous la dénomination de *pigeon brun des Indes orientales*, est de la même grosseur que notre pigeon biset; et comme il n'en diffère que par les couleurs, on peut le regarder comme une variété produite par l'influence du climat. Il est remarquable, en ce que ses yeux sont entourés d'une peau d'un beau bleu, dénuée de plumes, et qu'il relève souvent et subitement sa queue, sans cependant l'étaler comme le pigeon-paon.

Il en est de même du pigeon d'Amérique, donné par Catesby sous le nom de *pigeon de passage*, et par Frisch sous celui de *columba americana*, qui ne diffère de nos pigeons fuyards et devenus sauvages que par les couleurs et par les plumes de la queue qu'il a plus longues; ce qui semble le rapprocher de la tourterelle : mais ces différences ne nous paroissent pas suffisantes pour en faire une espèce distincte et séparée de celle de nos pigeons.

Il en est encore de même du pigeon indiqué par Ray, appelé par les Anglois *pigeon-perroquet*, décrit ensuite par M. Brisson, et que nous avons fait représenter* sous la dénomination de *pigeon verd des Philippines*. Comme il est de la même grandeur que notre pigeon sauvage ou fuyard, et qu'il n'en diffère que par la force des couleurs, ce qu'on peut attribuer au climat chaud, nous ne le regarderons que comme une variété dans l'espèce de notre pigeon.

Il s'est trouvé, dans le Cabinet du roi, un oiseau, sous le nom de *pigeon verd d'Am-*

* Voyez les planches enluminées, n° 138.

boine, qui n'est pas celui que M. Brisson a donné sous ce nom, et que nous avons fait représenter *. Cet oiseau est d'une race très-voisine de la précédente, et pourroit bien même n'en être qu'une variété de sexe ou d'âge.

Le pigeon verd d'Amboine, décrit par M. Brisson, est de la grosseur d'une tourterelle; et, quoique différent par la distribution des couleurs de celui auquel nous avons donné le même nom, il ne peut cependant être regardé que comme une autre variété de l'espèce de notre pigeon d'Europe, et il y a toute apparence que le pigeon verd de l'île Saint-Thomas, indiqué par Marcgrave, qui est de la même grandeur et figure que notre pigeon d'Europe, mais qui en diffère, ainsi que de tous les autres pigeons, par ses pieds couleur de safran, est cependant encore une variété du pigeon sauvage. En général, les pigeons ont tous les pieds rouges; il n'y a de différence que dans l'intensité ou la vivacité de cette couleur, et c'est peut-être par maladie, ou par quelque autre cause accidentelle, que ce pigeon de Marcgrave les

* Voyez les planches enluminées, nº 163.

avoit jaunes; du reste il ressemble beaucoup aux pigeons verds des Philippines et d'Amboine de nos planches enluminées. Thévenot fait mention de ces pigeons verds dans les termes suivans : « Il se trouve aux Indes, « à Agra, des pigeons tout verds, et qui ne « diffèrent des nôtres que par cette couleur. « Les chasseurs les prennent aisément avec « de la glu. »

Le pigeon de la Jamaïque, indiqué par Hans Sloane, qui est d'un brun pourpré sur le corps, et blanc sous le ventre, et dont la grandeur est à peu près la même que celle de notre pigeon sauvage, doit être regardé comme une simple variété de cette espèce, d'autant plus qu'on ne le retrouve pas à la Jamaïque en toutes saisons, et qu'il n'y est que comme oiseau de passage.

Un autre qui se trouve dans le même pays de la Jamaïque, et qui n'est encore qu'une variété de notre pigeon sauvage, c'est celui qui a été indiqué par Hans Sloane, et ensuite par Catesby, sous la dénomination de *pigeon à la couronne blanche*. Comme il est de la même grosseur que notre pigeon sauvage, et qu'il niche et multiplie de même

dans les trous des rochers, on ne peut guère douter qu'il ne soit de la même espèce.

On voit par cette énumération que notre pigeon sauvage d'Europe se trouve au Mexique, à la nouvelle Espagne, à la Martinique, à Cayenne, à la Caroline, à la Jamaïque, c'est-à-dire, dans toutes les contrées chaudes et tempérées des Indes occidentales; et qu'on le retrouve aux Indes orientales, à Amboine, et jusqu'aux Philippines.

LE RAMIER [1].

Voyez la planche 15 de ce volume.

COMME cet oiseau [2] est beaucoup plus gros que le biset, et que tous deux tiennent de très-près au pigeon domestique, on pourroit croire que les petites races de nos pigeons de volière sont issues des bisets, et que les plus grandes viennent des ramiers, d'autant plus que les anciens étoient dans l'usage d'élever des ramiers, de les engraisser et de les faire multiplier : il se peut donc que nos grands pigeons de volière, et particulièrement les gros pattus, viennent originairement des ramiers; la seule chose qui paroîtroit s'opposer à cette idée, c'est que nos petits pigeons domestiques produisent

[1] En latin, *palumbes ;* en italien, *colombo torquato ;* en espagnol, *paloma torcatz ;* en allemand, *ringel-taube ;* en anglois, *ring-dove*, et dans le nord de l'Angleterre, *cushat.*

[2] Voyez les planches enluminées, n° 316.



[illegible]R.

avec les grands, au lieu qu'il ne paroît pas que le ramier produise avec le biset, puisque tous deux fréquentent les mêmes lieux sans se mêler ensemble : la tourterelle, qui s'apprivoise encore plus aisément que le ramier, et que l'on peut facilement élever et nourrir dans les maisons, pourroit, à égal titre, être regardée comme la tige de quelques unes de nos races de pigeons domestiques, si elle n'étoit pas, ainsi que le ramier, d'une espèce particulière et qui ne se mêle pas avec les pigeons sauvages; mais on peut concevoir que des animaux qui ne se mêlent pas dans l'état de nature, parce que chaque mâle trouve une femelle de son espèce, doivent se mêler dans l'état de captivité s'ils sont privés de leur femelle propre et quand on ne leur offre qu'une femelle étrangère. Le biset, le ramier et la tourterelle ne se mêlent pas dans les bois, parce que chacun y trouve la femelle qui lui convient le mieux, c'est-à-dire, celle de son espèce propre : mais il est possible qu'étant privés de leur liberté et de leur femelle, ils s'unissent avec celle qu'on leur présente; et comme ces trois espèces sont fort voisines, les indi-

vidus qui résultent de leur mélange doivent se trouver féconds, et produire par conséquent des races ou variétés constantes : ce ne seront pas des mulets stériles, comme ceux qui proviennent de l'ânesse et du cheval ; mais des métis féconds, comme ceux que produit le bouc avec la brebis. A juger du genre *columbacé* par toutes les analogies, il paroît que dans l'état de nature il y a, comme nous l'avons dit, trois espèces principales, et deux autres qu'on peut regarder comme intermédiaires. Les Grecs avoient donné à chacune de ces cinq espèces des noms différens ; ce qu'ils ne faisoient jamais que dans l'idée qu'il y avoit en effet diversité d'espèces : la première et la plus grande est le *phassa* ou *phatta*, qui est notre ramier ; la seconde est le *peleias*, qui est notre biset ; la troisième, le *trugon*, ou la tourterelle ; la quatrième, qui fait la première des intermédiaires, est l'*œnas*, qui, étant un peu plus grand que le biset, doit être regardé comme une variété dont l'origine peut se rapporter aux pigeons fuyards ou déserteurs de nos colombiers ; enfin la cinquième est le *phaps*, qui est un ramier plus

petit que le *phassa*, et qu'on a par cette raison appelé *palumbus minor*, mais qui ne nous paroît faire qu'une variété dans l'espèce du ramier; car on a observé que, suivant les climats, les ramiers sont plus ou moins grands. Ainsi toutes les espèces nominales, anciennes et modernes, se réduisent toujours à trois, c'est-à-dire, à celles du biset, du ramier et de la tourterelle, qui peut-être ont contribué toutes trois à la variété presque infinie qui se trouve dans nos pigeons domestiques.

Les ramiers arrivent dans nos provinces au printemps, un peu plus tôt que les bisets, et partent en automne un peu plus tard. C'est au mois d'août qu'on trouve en France les ramereaux en plus grande quantité; et il paroît qu'ils viennent d'une seconde ponte qui se fait sur la fin de l'été; car la première ponte, qui se fait de très-bonne heure au printemps, est souvent détruite, parce que le nid n'étant pas encore couvert par les feuilles, est trop exposé. Il reste des ramiers pendant l'hiver dans la plupart de nos provinces. Ils perchent comme les bisets: mais ils n'établissent pas, comme

eux, leurs nids dans des trous d'arbres; ils les placent à leur sommet, et les construisent assez légèrement avec des bûchettes : ce nid est plat, et assez large pour recevoir le mâle et la femelle. Je suis assuré qu'elle pond de très-bonne heure au printemps deux et souvent trois œufs; car on m'a apporté plusieurs nids où il y avoit deux et quelquefois trois ramereaux * déja forts au commencement d'avril. Quelques gens ont prétendu que, dans notre climat, ils ne produisent qu'une fois l'année, à moins qu'on ne prenne leurs petits ou leurs

* M. Salerne dit que « les *poulaillers* d'Orléans achètent, en Berri et en Sologne, dans la « saison des nids, une quantité considérable de « tourtereaux, qu'ils soufflent eux-mêmes avec la « bouche, les engraissent de millet en moins de « quinze jours, pour les porter ensuite à Paris; « qu'ils engraissent de même les ramereaux; qu'ils « y portent aussi des pigeons bisets, et d'autres pi- « geons qu'ils appellent des *postes;* que ces der- « niers sont, selon eux, des pigeons de colombier « devenus fuyards ou vagabonds, qui nichent tantôt « dans un endroit et tantôt dans un autre, dans les « églises, dans les tours, dans des murailles de

œufs; ce qui, comme l'on sait, force tous les oiseaux à une seconde ponte. Cependant Frisch assure qu'ils couvent deux fois par an; ce qui nous paroît très-vrai. Comme il y a constance et fidélité dans l'union du mâle et de la femelle, cela suppose que le sentiment d'amour et le soin des petits durent toute l'année. Or la femelle pond quatorze jours après les approches du mâle; elle ne couve que pendant quatorze autres jours, et il ne faut qu'autant de temps pour que les petits puissent voler et se pourvoir d'eux-mêmes. Ainsi il y a toute apparence qu'ils

« vieux châteaux ou dans des rochers ». (*Ornithologie*, page 162.)

Ce fait prouve que les ramiers, ainsi que tous les pigeons et tourterelles peuvent être élevés comme les autres oiseaux domestiques, et que par conséquent ils peuvent avoir donné naissance aux plus belles variétés et aux plus grandes races de nos pigeons de volière. M. Leroy, lieutenant des chasses et inspecteur du parc de Versailles, m'a aussi assuré que les ramereaux pris au nid s'apprivoisent et s'engraissent très-bien, et que même de vieux ramiers pris au filet s'accoutument aisément à vivre dans des volières, où l'on peut, en les soufflant, leur faire prendre graisse en fort peu de temps.

produisent plutôt deux fois qu'une par an : la première, comme je l'ai dit, au commencement du printemps; et la seconde au solstice de l'été, comme l'ont remarqué les anciens. Il est très-certain que cela est ainsi dans tous les climats chauds et tempérés, et très-probable qu'il en est à peu près de même dans les pays froids. Ils ont un roucoulement plus fort que celui des pigeons, mais qui ne se fait entendre que dans la saison des amours et dans les jours sereins; car dès qu'il pleut, ces oiseaux se taisent, et on ne les entend que très-rarement en hiver. Ils se nourrissent de fruits sauvages, de glands, de faînes, de fraises dont ils sont très-avides, et aussi de féves et de grains de toute espèce : ils font un grand dégât dans les blés lorsqu'ils sont versés; et quand ces alimens leur manquent, ils mangent de l'herbe. Ils boivent à la manière des pigeons, c'est-à-dire, de suite et sans relever la tête qu'après avoir avalé toute l'eau dont ils ont besoin. Comme leur chair, et sur-tout celle des jeunes, est excellente à manger, on recherche soigneusement leurs nids, et on en détruit ainsi une grande quantité : cette

dévastation, jointe au petit produit, qui n'est que de deux ou trois œufs à chaque ponte, fait que l'espèce n'est nombreuse nulle part. On en prend, à la vérité, beaucoup avec des filets dans les lieux de leur passage, sur-tout dans nos provinces voisines des Pyrénées; mais ce n'est que dans une saison et pendant peu de jours.

Il paroît que, quoique le ramier préfère les climats chauds et tempérés, il habite quelquefois dans les pays septentrionaux, puisque M. Linnæus le met dans la liste des oiseaux qui se trouvent en Suède; et il paroît aussi qu'ils ont passé d'un continent à l'autre, car il nous est arrivé des provinces méridionales de l'Amérique, ainsi que des contrées les plus chaudes de notre continent, plusieurs oiseaux qu'on doit regarder comme des variétés ou des espèces très-voisines de celle du ramier, et dont nous allons faire mention dans l'article suivant.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AU RAMIER.

I.

Le pigeon-ramier des Moluques, indiqué sous ce nom par M. Brisson, et que nous avons fait représenter* avec une noix muscade dans le bec, parce qu'il se nourrit de ce fruit. Quelqu'éloigné que soit le climat des Moluques de celui de l'Europe, cet oiseau ressemble si fort à notre ramier par la grandeur et la figure, que nous ne pouvons le regarder que comme une variété produite par l'influence du climat.

Il en est de même de l'oiseau indiqué et décrit par M. Edwards, qu'il dit se trouver dans les provinces méridionales de la Guinée. Comme il est à demi pattu et à peu près de la grandeur du ramier d'Europe,

* Voyez les planches enluminées, n° 164.

nous le rapporterons à cette espèce comme simple variété, quoiqu'il en diffère par les couleurs, étant marqué de taches triangulaires sur les ailes, et qu'il ait tout le dessous du corps gris, les yeux entourés d'une peau rouge et nue, l'iris d'un beau jaune, le bec noirâtre : mais toutes ces différences de couleur dans le plumage, le bec et les yeux, peuvent être regardées comme des variétés produites par le climat.

Une troisième variété du ramier, qui se trouve dans l'autre continent, c'est le pigeon à queue annelée de la Jamaïque, indiqué par Hans Sloane et Browne, qui, étant de la grandeur à peu près du ramier d'Europe, peut y être rapporté plutôt qu'à aucune autre espèce : il est remarquable par la bande noire qui traverse sa queue bleue, par l'iris des yeux, qui est d'un rouge plus vif que celui de l'œil du ramier, et par deux tubercules qu'il a près de la base du bec.

II.

LE FOUNINGO.

L'OISEAU appelé à Madagascar *founingo-mena-rabou*, et auquel nous conserverons partie de ce nom, parce qu'il nous paroît être d'une espèce particulière, et qui, quoique voisine de celle du ramier, en diffère trop par la grandeur pour qu'on puisse le regarder comme une simple variété [1]. M. Brisson a indiqué le premier cet oiseau, et nous l'avons fait représenter sous la dénomination de *pigeon-ramier bleu de Madagascar* [2]. Il est beaucoup plus petit que notre ramier d'Europe, et de la même grandeur à peu près qu'un autre pigeon du même climat, qui paroît avoir été indiqué par Bontius, et qui a été ensuite décrit par M. Brisson sur un individu venant de Madagascar, où il s'appelle *founingo maïtsou;* ce qui paroît prouver

[1] Ce qui nous fait présumer que le founingo est d'une autre espèce que celle de notre ramier, c'est que ce dernier se trouve dans ce même climat.

[2] Voyez les planches enluminées, nº 11.

que, malgré la différence de la couleur du verd au bleu, ces deux oiseaux sont de la même espèce, et qu'il n'y a peut-être entre eux d'autre différence que celle du sexe ou de l'âge. On trouvera cet oiseau verd représenté sous la dénomination de *pigeon-ramier verd de Madagascar*[1] dans nos planches enluminées.

III.

LE RAMIRET.

L'OISEAU représenté[2] sous la dénomination de *pigeon-ramier de Cayenne*, dont l'espèce est nouvelle, et n'a été indiquée par aucun des naturalistes qui nous ont précédés. Comme elle nous a paru différente de celle du ramier d'Europe et de celle du *founingo* d'Afrique, nous avons cru devoir lui donner un nom propre, et nous l'avons appelé *ramiret*, parce qu'il est plus petit que notre ramier. C'est un des plus jolis oiseaux de ce genre, et qui tient un peu à celui de

[1] Voyez les planches enluminées, n° 111.
[2] *Ibid.* n° 213.

la tourterelle par la forme de son cou et l'ordonnance des couleurs, mais qui en diffère par la grandeur et par plusieurs caractères qui le rapprochent plus des ramiers que d'aucune autre espèce d'oiseau.

I V.

Le pigeon des îles Nincombar ou plutôt Nicobar, décrit et dessiné par Albin, qui, selon lui, est de la grandeur de notre ramier d'Europe, dont la tête et la gorge sont d'un noir bleuâtre, le ventre d'un brun noirâtre, et les parties supérieures du corps et des ailes, variées de bleu, de rouge, de pourpre, de jaune et de verd. Selon M. Edwards, qui a donné depuis Albin une très-bonne description et une excellente figure de cet oiseau, il ne paroissoit que de la grosseur d'un pigeon ordinaire......... Les plumes sur le cou sont longues et pointues comme celles d'un coq de basse-cour; elles ont de très-beaux reflets de couleurs variées de bleu, de rouge, d'or et de couleur de cuivre; le dos et le dessus des ailes sont verds avec des reflets d'or et cuivre....... J'ai, ajoute M. Edwards, trouvé

dans Albin des figures qu'il appelle le *coq* et la *poule de cette espèce;* je les ai examinées ensuite chez le chevalier Sloane, et je n'ai pu y trouver aucune différence de laquelle on pourroit conclure que ces oiseaux étoient le mâle et la femelle...... Albin l'appelle *pigeon ninkcombar :* le vrai nom de l'île d'où cet oiseau a été apporté est Nicobar........ Il y a plusieurs petites îles qui portent ce nom, et qui sont situées au nord de Sumatra.

V.

L'OISEAU nommé par les Hollandois *crown vogel,* donné par M. Edwards, planche CCCXXXVIII, sous le nom de *gros pigeon couronné des Indes,* et par M. Brisson, sous celui de *faisan couronné des Indes**.

Quoique cet oiseau soit aussi gros qu'un dindon, il paroît certain qu'il appartient au genre du pigeon; il en a le bec, la tête, le cou, toute la forme du corps, les jambes, les pieds, les ongles, la voix, le roucoulement, les mœurs, etc. C'est parce qu'on a

* Voyez les planches enluminées, nº 118.

été trompé par sa grosseur, qu'on n'a pas songé à le comparer au pigeon, et que M. Brisson et ensuite notre dessinateur l'ont appelé *faisan*. Le dernier volume des Oiseaux de M. Edwards n'avoit pas encore paru; mais voici ce qu'en dit cet habile ornithologiste : « Il « est de la famille des pigeons, quoiqu'aussi « gros qu'un dindon de médiocre grandeur.... « M. Loten a rapporté des Indes plusieurs « de ces oiseaux vivans..... Il est natif de « l'île de Banda........ M. Loten m'a assuré « que c'est proprement un pigeon, et qu'il « en a tous les gestes et tous les tons ou rou- « coulemens en caressant sa femelle. J'avoue « que je n'aurois jamais songé à trouver un « pigeon dans un oiseau de cette grosseur, « sans une telle information. »

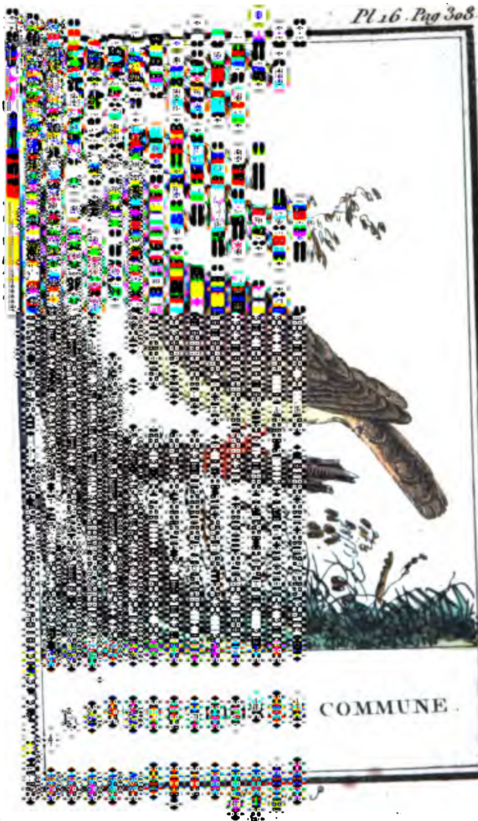
Il est arrivé à Paris tout nouvellement, à M. le prince de Soubise, cinq de ces oiseaux vivans; ils sont tous cinq si ressemblans les uns aux autres par la grosseur et la couleur, qu'on ne peut distinguer les mâles et les femelles : d'ailleurs ils ne pondent pas; et M. Mauduit, très-habile naturaliste, nous a assuré en avoir vu plusieurs en Hollande, où ils ne pondent pas plus qu'en France. Je me

souviens d'avoir lu dans quelques voyages, qu'aux grandes Indes on élève et nourrit ces oiseaux dans des basses-cours, à peu près comme les poules.

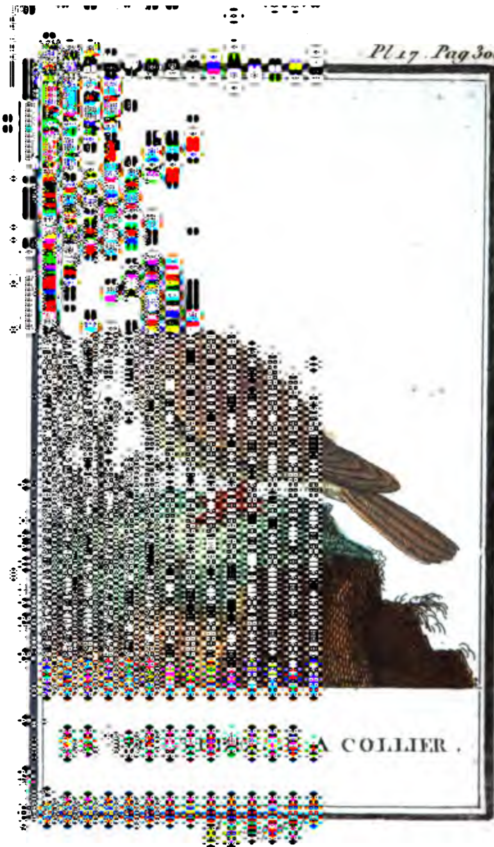
LA TOURTERELLE*.

La tourterelle aime peut-être plus qu'aucun autre oiseau la fraîcheur en été et la chaleur en hiver : elle arrive dans notre climat fort tard au printemps, et le quitte dès la fin du mois d'août, au lieu que les bisets et les ramiers arrivent un mois plus tôt, et ne partent qu'un mois plus tard; plusieurs même restent pendant l'hiver. Toutes les tourterelles, sans en excepter une, se réunissent en troupe, arrivent, partent et voyagent ensemble; elles ne séjournent ici que quatre ou cinq mois : pendant ce court espace de temps, elles s'apparient, nichent, pondent et élèvent leurs petits au point de pouvoir les emmener avec elles. Ce sont les bois les plus sombres et les plus frais qu'elles préfèrent pour s'y établir; elles placent leur

* En latin, *turtur;* en espagnol, *tortota* ou *tortora;* en italien, *tortora, tortorella;* en allemand, *turtel, turtel-taube;* en anglois, *turtle, turtle-dove.*

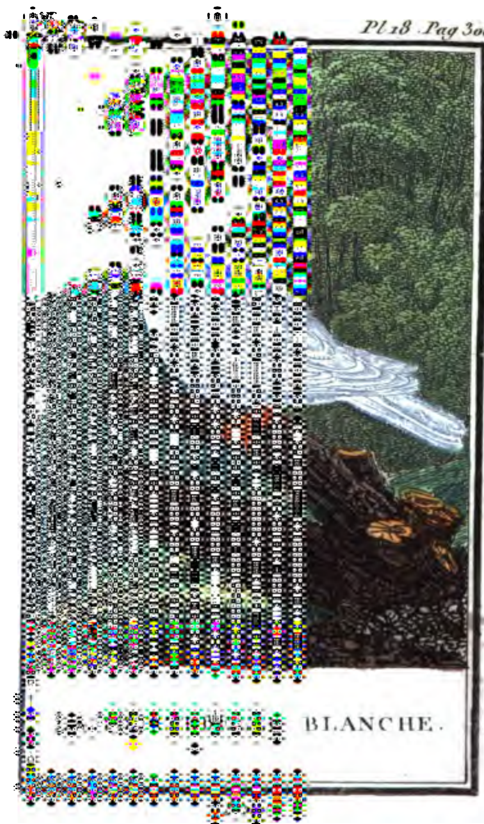


COMMUNE



... A COLLIER .

Pl.18 .Pag 308.



BLANCHE.

nid, qui est presque tout plat, sur les plus hauts arbres, dans les lieux les plus éloignés de nos habitations. En Suède, en Allemagne, en France, en Italie, en Grèce, et peut-être encore dans des pays plus froids et plus chauds, elles ne séjournent que pendant l'été et quittent également avant l'automne : seulement Aristote nous apprend qu'il en reste quelques unes en Grèce, dans les endroits les plus abrités; cela semble prouver qu'elles cherchent les climats très-chauds pour y passer l'hiver. On les trouvé presque par-tout dans l'ancien continent; on les retrouve dans le nouveau, et jusque dans les îles de la mer du Sud. Elles sont, comme les pigeons, sujettes à varier; et quoique naturellement plus sauvages, on peut néanmoins les élever de même, et les faire multiplier dans des volières. On unit aisément ensemble les différentes variétés; on peut même les unir au pigeon, et leur faire produire des métis ou des mulets, et former ainsi de nouvelles races ou de nouvelles variétés individuelles. « J'ai vu, m'é« crit un témoin digne de foi*, dans le Bugey,

* M. Hébert, que j'ai déja cité plus d'une fois.

« chez un chartreux, un oiseau né du mé-
« lange d'un pigeon avec une tourterelle : il
« étoit de la couleur d'une tourterelle de
« France; il tenoit plus de la tourterelle que
« du pigeon : il étoit inquiet, et troubloit la
« paix dans la volière. Le pigeon-père étoit
« d'une très-petite espèce, d'un blanc par-
« fait, avec les ailes noires ». Cette observation, qui n'a pas été suivie jusqu'au point de savoir si le métis provenant du pigeon et de la tourterelle étoit fécond, ou si ce n'étoit qu'un mulet stérile; cette observation, dis-je, prouve au moins la très-grande proximité de ces deux espèces. Il est donc fort possible, comme nous l'avons déja insinué, que les bisets, les ramiers et les tourterelles, dont les espèces paroissent se soutenir séparément et sans mélange dans l'état de nature, se soient néanmoins souvent unies dans celui de domesticité, et que de leur mélange soient issues la plupart des races de nos pigeons domestiques, dont quelques uns sont de la grandeur du ramier, et d'autres ressemblent à la tourterelle par la petitesse, par la figure, etc. et dont plusieurs enfin tiennent du biset ou participent de tous trois.

Et ce qui semble confirmer la vérité de notre opinion sur ces unions qu'on peut regarder comme illégitimes, puisqu'elles ne sont pas dans le cours ordinaire de la nature, c'est l'ardeur excessive que ces oiseaux ressentent dans la saison de l'amour. La tourterelle est encore plus tendre, disons plus lascive, que le pigeon, et met aussi dans ses amours des préludes plus singuliers. Le pigeon mâle se contente de tourner en rond, en piaffant et se donnant des graces autour de sa femelle. Le mâle tourterelle, soit dans les bois, soit dans une volière, commence par saluer la sienne, en se prosternant devant elle dix-huit ou vingt fois de suite; il s'incline avec vivacité et si bas, que son bec touche à chaque fois la terre ou la branche sur laquelle il est posé; il se relève de même; les gémissemens les plus tendres accompagnent ces salutations : d'abord la femelle y paroît insensible; mais bientôt l'émotion intérieure se déclare par quelques sons doux, quelques accens plaintifs qu'elle laisse échapper; et lorsqu'une fois elle a senti le feu des premières approches, elle ne cesse de brûler, elle ne quitte plus son mâle, elle lui multi-

plie les baisers, les caresses, l'excite à la jouissance et l'entraîne aux plaisirs jusqu'au temps de la ponte, où elle se trouve forcée de partager son temps et de donner des soins à sa famille. Je ne citerai qu'un fait qui prouve assez combien ces oiseaux sont ardens * : c'est qu'en mettant ensemble dans une cage des tourterelles mâles, et dans une autre des tourterelles femelles, on les verra se joindre et s'accoupler comme s'ils étoient de sexe différent; seulement cet excès arrive plus promptement et plus souvent aux mâles qu'aux femelles. La contrainte et la privation ne servent donc souvent qu'à mettre la nature en désordre, et non pas à l'éteindre!

Nous connoissons, dans l'espèce de la tourterelle, deux races ou variétés constantes:

* « La tourterelle, m'écrit M. Leroy, diffère « du ramier et du pigeon par son libertinage et « son inconstance, malgré sa réputation. Ce ne « sont pas seulement les femelles enfermées dans « les volières qui s'abandonnent indifféremment à « tous les mâles; j'en ai vu de sauvages, qui n'é- « toient ni contraintes ni corrompues par la do- « mesticité, faire deux heureux de suite sans sortir de la même branche. »

la première est la tourterelle commune[1]; la seconde s'appelle la *tourterelle à collier*[2], parce qu'elle porte sur le cou une sorte de collier noir : toutes deux se trouvent dans notre climat; et lorsqu'on les unit ensemble, elles produisent un métis. Celui que Schwenckfeld décrit, et qu'il appelle *turtur mixtus*, provenoit d'un mâle de tourterelle commune et d'une femelle de tourterelle à collier, et tenoit plus de la mère que du père : je ne doute pas que ces métis ne soient féconds, et qu'ils ne remontent à la race de la mère dans la suite des générations. Au reste, la tourterelle à collier est un peu plus grosse que la tourterelle commune, et ne diffère en rien pour le naturel et les mœurs : on peut même dire qu'en général les pigeons, les ramiers et les tourterelles se ressemblent encore plus par l'instinct et les habitudes naturelles que par la figure; ils mangent et boivent de même sans relever la tête qu'après avoir avalé toute l'eau qui leur est nécessaire; ils volent de même en troupe : dans tous, la

[1] Voyez les planches enluminées, nº 394.

[2] *Ibid.* nº 244.

voix est plutôt un gros murmure, ou un gémissement plaintif, qu'un chant articulé; tous ne produisent que deux œufs, quelquefois trois, et tous peuvent produire plusieurs fois l'année dans des pays chauds ou dans des volières.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT A LA TOURTERELLE.

I.

La tourterelle, comme le pigeon et le ramier, a subi des variétés dans les différens climats, et se trouve de même dans les deux continens. Celle qui a été indiquée par M. Brisson sous le nom de *tourterelle du Canada*, et que nous avons fait représenter *, est un peu plus grande, et a la queue plus longue que nôtre tourterelle d'Europe; mais ces différences ne sont pas assez considérables pour qu'on en doive faire une espèce distincte et séparée. Il me paroît qu'on peut y rapporter l'oiseau donné par M. Edwards sous le nom de *pigeon à longue queue* (planche XV), et que M. Brisson a appelé *tourte-*

* Voyez les planches enluminées, n° 175.

relle d'Amérique. Ces oiseaux se ressemblent beaucoup; et comme ils ne diffèrent de notre tourterelle que par leur longue queue, nous ne les regardons que comme des variétés produites par l'influence du climat.

I I.

LA tourterelle du Sénégal et la tourterelle à collier du Sénégal*, toutes deux indiquées par M. Brisson, et dont la seconde n'est qu'une variété de la première, comme la tourterelle à collier d'Europe n'est qu'une variété de l'espèce commune, ne nous paroissent pas être d'une espèce réellement différente de celle de nos tourterelles, étant à peu près de la même grandeur, et n'en différant guère que par les couleurs; ce qui doit être attribué à l'influence du climat.

Nous présumons même que la tourterelle à gorge tachetée du Sénégal, étant de la même grandeur et du même climat que les précédentes, n'en est encore qu'une variété.

* Voy. les planches enluminées, nos 160 et 161.

III.

LE TOUROCCO.

Mais il y a dans cette même contrée du Sénégal un oiseau qui n'a été indiqué par aucun des naturalistes qui nous ont précédés, que nous avons fait représenter* sous la dénomination de *tourterelle à large queue du Sénégal,* nous ayant été donné sous ce nom par M. Adanson. Néanmoins, comme cette espèce nouvelle nous paroît réellement différente de celle de la tourterelle d'Europe, nous avons cru devoir lui donner le nom propre de *tourocco,* parce que cet oiseau ayant le bec et plusieurs autres caractères de la tourterelle, porte sa queue comme le hocco.

IV.

LA TOURTELETTE.

Un autre oiseau qui a rapport à la tourterelle, est celui qui a été indiqué par

* Voyez les planches enluminées, n° 329.

M. Brisson et que nous avons fait représenter* sous la dénomination de *tourterelle à cravate noire du cap de Bonne-Espérance.* Nous croyons devoir lui donner un nom propre, parce qu'il nous paroît être d'une espèce particulière et différente de celle de la tourterelle; nous l'appelons donc *tourtelette*, parce qu'il est beaucoup plus petit que notre tourterelle : il en diffère aussi en ce qu'il a la queue bien plus longue, quoique moins large que celle du tourocco; il n'y a que les deux plumes du milieu de la queue qui soient très-longues. C'est le mâle de cette espèce qui est représenté dans nos planches enluminées; il diffère de la femelle en ce qu'il porte une espèce de cravate d'un noir brillant sous le cou et sur la gorge, au lieu que la femelle n'a que du gris mêlé de brun sur ces mêmes parties. Cet oiseau se trouve au Sénégal comme au cap de Bonne-Espérance, et probablement dans toutes les contrées méridionales de l'Afrique.

* Voyez les planches enluminées, n° 140.

V.

LE TURVERT.

Nous donnons le nom de *turvert* à un oiseau verd qui a du rapport avec la tourterelle, mais qui nous paroît être d'une espèce distincte et séparée de toutes les autres. Nous comprenons sous cette espèce de turvert les trois oiseaux représentés* : le premier de ces oiseaux a été indiqué par M. Brisson sous la dénomination de *tourterelle verte d'Amboine,* et dans nos planches enluminées sous celle de *tourterelle à gorge pourprée d'Amboine,* parce que cette couleur de la gorge est le caractère le plus frappant de cet oiseau : le second, sous le nom de *tourterelle de Batavia,* n'a été indiqué par aucun naturaliste; nous ne le regardons pas comme formant une espèce différente du turvert; on peut présumer qu'étant du même climat, et peu différent par la grandeur, la forme et les couleurs, ce

* Voyez les planches enluminées; le premier, nº 142; le second, nº 214; le troisième, nº 117.

n'est qu'une variété peut-être de sexe ou d'âge : le troisième, sous la dénomination de *tourterelle de Java*, parce qu'on nous a dit qu'il venoit de cette île, ainsi que le précédent, ne nous paroît encore être qu'une simple variété du turvert, mais plus caractérisée que la première par la différence de la couleur sous les parties inférieures du corps.

V I.

Ce ne sont pas là les seules espèces ou variétés du genre des tourterelles : car, sans sortir de l'ancien continent, on trouve la *tourterelle de Portugal*, qui est brune avec des taches noires et blanches de chaque côté et vers le milieu du cou ; la *tourterelle rayée de la Chine*, qui est un bel oiseau dont la tête et le cou sont rayés de jaune, de rouge et de blanc ; la *tourterelle rayée des Indes*, qui n'est pas rayée longitudinalement sur le cou comme la précédente, mais transversalement sur le corps et les ailes ; la *tourterelle d'Amboine*, aussi rayée transversalement de lignes noires sur le cou et la poitrine, avec la queue très-longue : mais comme nous n'avons vu

aucun de ces quatre oiseaux en nature, et que les auteurs qui les ont décrits les nomment *colombes* ou *pigeons*, nous ne devons pas décider si tous appartiennent plus à la tourterelle qu'au pigeon.

VII.

LA TOURTE.

DANS le nouveau continent, on trouve d'abord la tourterelle de Canada, qui, comme je l'ai dit, est de la même espèce que notre tourterelle d'Europe.

Un autre oiseau qu'avec les voyageurs nous appellerons *tourte*, est celui qui a été donné par Catesby sous le nom de *tourterelle de la Caroline*. Il nous paroît être le même* : la seule différence qu'il y ait entre ces deux oiseaux, est une tache couleur d'or, mêlée de verd et de cramoisi, qui, dans l'oiseau de Catesby, se trouve au-dessous des yeux, sur les côtés du cou, et qui ne se voit pas dans le nôtre; ce qui nous fait croire que le pre-

* Voyez les planches enluminées, nº 175.

mier est le mâle, et le second la femelle. On peut avec quelque fondement rapporter à cette espèce le *picacuroba* du Bresil, indiqué par Marcgrave.

Je présume aussi que la tourterelle de la Jamaïque, indiquée par Albin, et ensuite par M. Brisson, étant du même climat que la précédente*, et n'en différant pas assez pour faire une espèce à part, doit être regardée comme une variété dans l'espèce de la tourte; et c'est par cette raison que nous ne lui avons pas donné de nom propre et particulier.

Au reste, nous observerons que cet oiseau a beaucoup de rapport avec celui donné par M. Edwards, et que le sien pourroit bien être la femelle du nôtre. La seule chose qui s'oppose à cette présomption fondée sur les ressemblances, c'est la différence des climats. On a dit à M. Edwards que son oiseau venoit des Indes orientales, et le nôtre se trouve en Amérique : ne se pourroit-il pas qu'il y eût erreur sur le climat dans M. Edwards? Ces oiseaux se ressemblent trop entre

* Voyez les planches enluminées, n° 174.

eux, et ne sont pas assez différens de la tourte, pour qu'on puisse se persuader qu'ils sont de climats éloignés; car nous sommes assurés que celui dont nous donnons la représentation a été envoyé de la Jamaïque au Cabinet du roi.

VIII.

LE COCOTZIN.

L'OISEAU d'Amérique indiqué par Fernandès sous le nom de *cocotzin*, que nous lui conserverons, parce qu'il est d'une espèce différente de tous les autres; et comme il est aussi plus petit qu'aucune des tourterelles, plusieurs naturalistes l'ont désigné par ce caractère, en l'appelant *petite tourterelle;* d'autres l'ont appelé *ortolan*, parce que n'étant guère plus gros que cet oiseau, il est de même très-bon à manger. On l'a représenté* sous les dénominations de *petite tourterelle de Saint-Domingue*, figure 1, et *petite tourterelle de la Martinique*, fig. 2.

* Voyez les planches enluminées, n° 243.

Mais, après les avoir examinés et comparés en nature, nous présumons que tous deux ne font que la même espèce d'oiseau, dont celui représenté figure 2 est le mâle, et celui figure 1, la femelle. Il paroît aussi qu'on doit y rapporter le *picuipinima* de Pison et de Marcgrave, et la petite tourterelle d'Acapulco, dont parle Gemelli Carreri. Ainsi cet oiseau se trouve dans toutes les parties méridionales du nouveau continent.

Fin du tome quatrième.

TABLE

Des articles contenus dans ce volume.


Y OF MICHIGAN
04845 4584